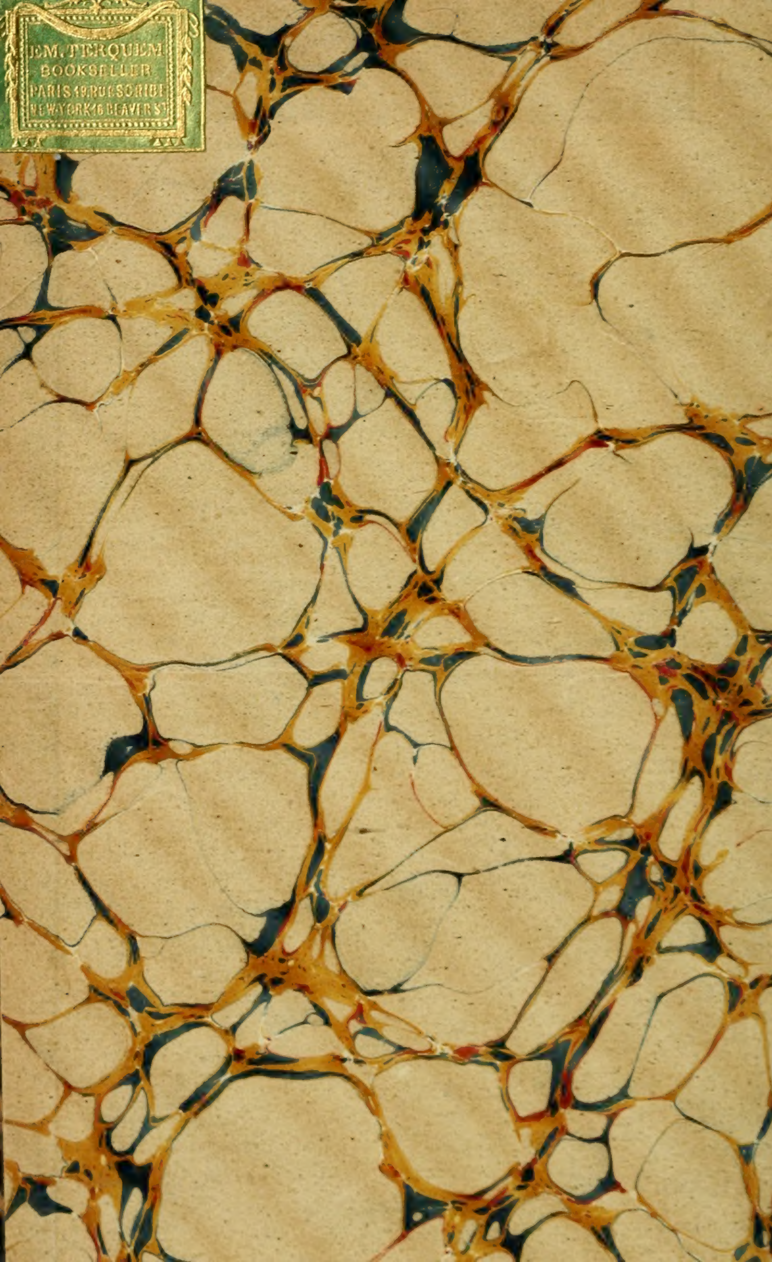
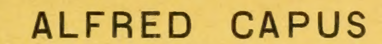



EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19, RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST





ALFRED CAPUS

ROBINSON

— ROMAN —

SEPTIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

ROBINSON

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Qui perd gagne.
Faux départ, illustré par L. Cappiello.
Années d'aventures, illustré par Hermann-Paul.
Monsieur veut rire.
Histoires de Parisiens.

THÉATRE

Brignol et sa Fille, comédie en trois actes.
Petites Folles, comédie en trois actes.
Rosine, pièce en quatre actes.
Innocent, comédie en trois actes (avec Alphonse Allais).
Mon Tailleur, comédie en un acte.
Mariage bourgeois, pièce en quatre actes.
Les Maris de Léontine, comédie en trois actes.
La Bourse ou la Vie, pièce en quatre actes et cinq tableaux.
La Veine, comédie en quatre actes.
La Petite Fonctionnaire, comédie en trois actes.
Les Deux Écoles, comédie en quatre actes.
La Châtelaine, comédie en quatre actes.
Le Beau jeune Homme, comédie en cinq actes.
L'Adversaire, comédie en quatre actes (avec Emmanuel Arène).
Notre Jeunesse, comédie en quatre actes.
Monsieur Piégois, comédie en trois actes.
L'Attentat, pièce en cinq actes (avec Lucien Descaves).
Les Passagères, comédie en quatre actes.
Les Deux Hommes, pièce en quatre actes.
L'Oiseau blessé, comédie en quatre actes.
Un Ange, comédie en trois actes.

Notre Époque et le Théâtre, brochure.
Qui perd gagne, pièce en cinq actes, d'après le roman de M. Alfred Capus, par M. Pierre Veber.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

15 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ALFRED CAPUS

ROBINSON

— ROMAN —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

117079
10/7/11

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
Copyright by Alfred Capus, 1910.

PQ
2203
A7R59

ROBINSON

PREMIÈRE PARTIE

I

Après avoir constaté qu'il ne lui restait plus que trois pièces de cent sous et de la menue monnaie, Sébastien Réal rentra dans sa petite chambre meublée du boulevard de Clichy, et écrivit la lettre suivante à son ami Paul Barois, professeur au collège de Tournus, département de la Drôme.

Avril 1901.

« Mon cher ami,

« J'arrive tout de suite et avec franchise à la véritable raison qui me fait t'écrire aujourd'hui. Peux-tu me prêter cinq cents francs? Si tu le peux,

comme je l'espère, envoie-les-moi au plus tôt, ici, à Paris, 42, boulevard de Clichy, à l'hôtel du Bourbonnais. J'habite dans ce bouge; j'y occupe une chambre étroite et glaciale qui donne sur une cour dont je n'essayerai pas de te dépeindre la saleté pour ne pas t'apitoyer sur mon sort outre mesure, plaisanterie qu'on ne doit jamais faire à un camarade.

« Car, en somme, je ne suis pas malheureux. J'ai vingt-six ans, je me porte bien. Je n'éprouve aucune déception, je ne me sens la victime d'aucune injustice. Tu penses bien, en effet, qu'en arrivant à Paris, il y a trois mois, avec un millier de francs dans ma poche et à la suite des événements que tu connais, je ne me faisais pas d'illusions. Je me donne donc encore quelques années avant de maudire la société et mon destin.

« Je ne maudirai pas davantage notre député Moulaine pour lequel tu as voulu à toute force me donner une lettre de recommandation. D'ailleurs, je n'ai pu le voir qu'au bout de quelques semaines de démarches et de visites inutiles. J'ai calculé que j'avais attendu, en plusieurs fois, au moins vingt heures dans son antichambre avant d'être reçu par ce personnage. Son secrétaire, avec qui je me suis un peu lié à force de l'entendre me dire que M. Moulaine ne pourrait pas me recevoir aujourd'hui, a fini par m'expliquer que je m'y prenais mal. Il paraît que j'aurais dû envoyer d'abord ma lettre de recommandation en sollici-

tant une audience, au lieu d'apporter moi-même la lettre et de faire passer ma carte.

« J'ai le regret de te dire que le portrait que tu m'as fait là-bas de Moulaine est flatté. D'après ce que tu m'avais raconté et aussi d'après toutes les formalités nécessaires pour être admis en sa présence, je m'attendais à voir un homme à l'air supérieur et chargé de soucis. Je vis, au contraire, un petit monsieur d'une élégance excessive, et dont le visage était dénué de tout sérieux. En m'apercevant, il se mit à rire, comme si ma présence eût suffi à l'égayer. Ayant lu ta lettre, il me fit toutes sortes de compliments sur toi, en riant toujours, ce qui le forçait à retenir à chaque instant son binocle sur son nez. Cependant, lorsque je lui eus dit que je comptais sur lui pour me procurer une place à Paris, il devint subitement grave et fronça les sourcils. Puis, il me tapa sur l'épaule avec cordialité et s'écria : « On vous trou-« vera ça, jeune homme! Un compatriote recom-« mandé par le professeur Barois, de Tournus! « Vous pouvez compter sur moi! » Après quoi, son petit rire le reprit et c'est en riant qu'il me congédia comme il m'avait reçu.

« Je ne pus m'empêcher de demander au secrétaire pourquoi M. Moulaine riait sans cesse et si c'était un tic. Il m'expliqua que son patron passait dans les milieux parlementaires et aussi dans le monde pour un homme spirituel, jovial et éminemment sympathique; et qu'à force de faire

rire les gens, par sa bonne humeur et les anecdotes qu'il contait, il en était arrivé à rire lui-même à propos de tout, et machinalement. Je me contentai de cette explication superficielle. Mais je t'assure que tu te trompes en prenant Moulaine pour un homme supérieur.

« Bien entendu, il ne m'a plus donné signe de vie et ne m'a pas procuré la moindre place.

« Une visite que j'ai faite à Transe, le banquier, avec qui mon père avait eu autrefois des relations, n'a pas amené un meilleur résultat. Ces contretemps et ces retards sont tout naturels, je les avais prévus. Toi aussi. Et j'entends encore ce que tu me disais à Tournus, la veille de mon départ : « Pourquoi vas-tu à Paris? Tu vivras ici « beaucoup plus facilement. »

« Eh bien, mon ami, malgré les apparences qui, pour le moment, sont contre moi, je l'avoue, la résolution que j'ai prise était fatale. Elle était contenue dans la situation où les circonstances venaient de me placer tout à coup. Au fond, mon aventure est à peu près celle de tous les jeunes gens dont la première ambition a été brusquement coupée par la ruine et la dispersion de leur famille, et qui ont été obligés de commencer la vie par un zigzag, ce qui a toujours été périlleux, mais ce qui l'est plus encore aujourd'hui qu'autrefois, le fond sur lequel nous marchons étant devenu plus mouvant et plus glissant.

« Tu sais que mon zigzag à moi fut assez rude,

puisque mon père est mort juste au moment où j'allais me présenter à Polytechnique, et qu'au lendemain de sa mort ma mère découvrit brusquement en cinq minutes, par une simple conversation avec un notaire, qu'elle était complètement ruinée. Et nous avions précisément l'âge, ma sœur et moi, où le manque soudain d'argent arrête toute carrière, tout projet d'avenir. C'est la vie interrompue et à refaire. C'est toute une éducation reçue en vue d'une certaine situation sociale et devenant inutile, presque dangereuse. C'est la façade bourgeoise d'une famille qui s'écroule : c'est l'aventure et le hasard qui pénètrent dans un milieu installé et consolidé depuis longtemps. Sans compter les conséquences purement provinciales qui multiplient encore ce malheur. Tu l'as remarqué : dans une petite ville, une famille bourgeoise qui se ruine a l'air de menacer les autres, en leur rappelant qu'elles pourraient à la rigueur, elles aussi, se ruiner, et on ne lui pardonne pas le frisson que cette crainte subite fait courir sur le pays. On cherche alors les vices cachés, les désordres qui ont pu amener la catastrophe. Quand on ne les aperçoit pas à l'instant, on en imagine de monstrueux afin qu'il soit bien établi qu'une famille bourgeoise ne saurait périr sans des causes inavouables et exceptionnelles.

« Et pourtant mon père s'était ruiné si simplement! Sa profession d'avocat, il ne l'exerçait qu'en de rares occasions : de bonne heure, il avait

eu de quoi vivre, et il avait vécu avec insouciance et prodigalité, mais une prodigalité si facile et si naturelle que c'est à peine si on la remarquait. Il faisait très bien les petites choses : c'est ce qu'il y a peut-être de plus ruineux. Il avait une voiture, il entretenait une jolie propriété, il voyageait, il nous élevait dispendieusement. Quand il se rendait compte qu'il dépensait trop, je me rappelle qu'il lui prenait tout à coup des accès d'activité. Il nous parlait pendant plusieurs jours de la grosse affaire qu'il allait plaider, et que finalement il négligeait parce que quelque détail ne lui plaisait pas ou qu'il répugnait à quelque démarche. Et le lent travail de destruction s'accomplissait sourdement, d'année en année, en dessous, pendant que nous vivions, ma sœur et moi, comme des enfants heureux et choyés.

« Ma mère vivait, comme nous, sans inquiétude et sans soupçon, en femme qui jamais autour d'elle n'a vu personne se ruiner et qui d'instinct croit inébranlables l'ordre et le cadre de sa famille. Elle se savait très à l'aise par sa dot et la fortune de son mari et elle avait été élevée dans une ignorance complète des combinaisons d'affaires. Aussi ne comprit-elle pas d'abord le mécanisme de notre désastre. Elle y vit quelque chose de mystérieux qui augmenta son épouvante, et elle ne résista que trois ans aux terribles soucis qui s'ensuivirent, discussions avec les créanciers survenus, procès, ventes aux enchères de nos diverses

propriétés et de notre maison de Tournus. C'était sa maison à elle, celle où nous étions nés. Il fut impossible de la conserver, malgré les efforts de quelques parents et de quelques amis accourus à notre secours. Quand ma mère dut la quitter, sous l'injonction méprisante du papier timbré, elle me tenait la main, je m'en souviens. Elle se retourna. Elle regarda les murs sur lesquels on venait d'apposer l'affiche de vente, elle les regarda d'un œil douloureux et soumis; et je sentis dans ce regard un si affreux regret du passé, un tel amour des objets renfermés là, une telle puissance des souvenirs, que je ne sus pas lui dire un mot de consolation. Et je compris qu'elle était perdue.

« M'était-il possible de demeurer en province à la suite de ces désastres? Tu me l'as conseillé. Tu t'es efforcé de me trouver une situation où je pusse utiliser les études que j'avais faites. A quoi as-tu abouti? A me faire rester deux mois comme régisseur chez un propriétaire de ta connaissance, qui a été mécontent de mes services au bout de ce temps et qui m'a donné congé; après quoi j'ai eu la ressource de devenir, pendant quelques mois aussi, petit employé à la mairie d'un village où tout le monde me regardait comme un intrigant. Non, vois-tu, mon ami, la province, la petite province surtout, celle où nous vivions, est merveilleuse pour y suivre une carrière paisible et ordonnée comme la tienne; alors, elle entoure votre existence de la douce et limpide atmosphère des habi-

tudes, qui prête à tous les objets un ton un peu gris, mais juste et égal. Quant aux gens irréguliers, elle les expulse automatiquement, par un impérieux besoin d'ordre. Elle les rejette avec une force sournoise vers les grandes villes, chargées de reconstituer ces débris, ou de les achever. En ce qui me concerne, ce phénomène s'est produit avec une rigueur implacable. Et puis, je t'avoue que je n'y ai guère résisté. J'étais pris de dégoût pour ces lieux où j'avais éprouvé en un coup, en pleine jeunesse, toutes les douleurs qui doivent se répartir sur une vie entière. Là où j'avais fait tous mes projets d'avenir, je ne voulais plus séjourner, maintenant que mon avenir était brutalement compromis. Cette espèce de superstition dont il est impossible de se défendre à certaines heures d'obscurité me disait qu'il fallait m'enfuir, m'enfuir très vite, parmi des gens qui ne me connussent pas, dans un milieu où il n'y eût aucune trace de ma vie passée. Et puis, je me sentais pris d'une mélancolie sans grandeur et sans poésie, d'une mélancolie paresseuse et vide, qui avait succédé à ma douleur et qui n'en était qu'une ombre médiocre. Dans ma situation, il ne pouvait rien m'arriver de plus grave. J'en eus heureusement conscience. Je me raidis contre cette transformation romanesque de mon caractère, qui allait m'enlever tous mes moyens de résistance, et c'est alors que je me décidai subitement à partir pour Paris. Ma sœur comprit les raisons que je lui donnai. En les lui expliquant

et par les réponses qu'elle me fit, je fus surpris, non pas de son intelligence, mais de sa clairvoyance, de la netteté et de la décision de son caractère. Elle n'a que dix-sept ans : elle aurait pu être étourdie de tous les malheurs qui venaient de nous frapper coup sur coup : elle en est sortie au contraire, trempée, hardie, lucide. C'est, j'en suis sûr, une petite créature très robuste de corps et d'esprit, un de ces êtres qui vous imposent la confiance dans la vie, tant ils sont eux-mêmes la preuve de sa fertilité et de sa force. Elle approuva mon dessein : « Je vais rester chez notre tante Darley qui m'offre « l'hospitalité, me dit-elle. Je ne te propose pas « de t'accompagner, je suis trop jeune, je te gêne-« rais pour réussir. J'ai besoin d'ailleurs d'appren-« dre encore un tas de choses. Mais, dans un an « ou deux, je te rejoindrai et alors, je crois que je « te serai utile. — A moins, répondis-je, que tu ne « te maries d'ici là. » Elle sourit : « Non, je ne me « marierai pas, parce que je serai trop difficile, et « d'autant plus difficile que je suis sans fortune « et que nous commençons à inspirer de la mé-« fiance à tout le pays. Jamais, en outre, je n'épou-« serais quelqu'un qui croirait me sauver en « m'épousant. Je ne me marierai pas par à peu « près. Alors, va-t'en, tu peux me quitter. » Je fis rapidement quelques préparatifs. Mon notaire, sur les deux petits lopins de terre que la liquidation de notre fortune nous avait laissés, me prêta mille francs en me disant que cette somme repré-

sentait largement ma part et qu'il en reviendrait autant à Marguerite dès qu'elle voudrait réaliser la sienne. Je partis le lendemain. Ma sœur me conduisit à la gare. Jamais nous ne nous étions séparés et pendant le trajet nous affections de parler gaiement de l'avenir. Mais cinq minutes avant l'arrivée du train, soudain, en regardant l'heure, Marguerite fut saisie d'une telle émotion qu'elle faillit s'évanouir dans mes bras. Puis elle eut une crise de larmes qu'elle coupa par un effort de volonté qui lui fit crisper ses mains sur les miennes. Je ne voulais pas la laisser dans cet état. Mais elle m'embrassa et murmura : « C'est fini. Écris-moi « en arrivant. » Le train entrait en gare : j'y montai avec mon léger bagage. Au moment de nous quitter, Marguerite me prit la main et me la serra fortement comme celle d'un ami. Et, quand le train s'éloigna, je la vis qui se retournait, en souriant. C'est bizarre : il n'y a peut-être pas un instant de notre vie commune où j'aie si bien remarqué ses yeux noirs, ses sourcils toujours un peu froncés, que le sourire seul détendait, un visage si fin que je fus stupéfait de n'avoir pas admiré plus tôt sa grâce originale. Je me penchai encore pour mieux voir combien sa taille était souple et son dernier geste d'adieu discret, émouvant, délicat. Je m'assis alors et pendant les premières heures du voyage, j'eus cette obsession que je resterais des années et des années probablement sans la revoir. Quelle femme allait-elle devenir, tandis que

je changerais moi-même de corps et d'esprit, à travers toutes les aventures qui m'attendaient? Étions-nous destinés à retrouver jamais cette minute fraternelle et l'image que nous emportions l'un de l'autre?

« Ce fut, mon cher ami, mon dernier instant de mélancolie. L'instinct de la conservation s'éveilla soudain en moi, pour la première fois peut-être, avec une force que je ne soupçonnais pas. Je ne pensai plus qu'à moi. C'est à peine si, durant le parcours, je fis attention à mes compagnons de route. Ils devaient me prendre pour un étranger qui ne savait pas leur langue. En effet, je n'étais pas un être comme eux, allant vers un but précis et sachant pourquoi il y allait; il me semblait que j'étais un naufragé jeté à l'eau par une tempête et cherchant à regagner la côte. Cette idée s'empara de moi : elle me parut la fidèle représentation de mon état. Ma vie antérieure avait disparu : souvenirs, lieux familiers, visages habituels, ma sœur même et l'émotion si poignante que je venais de ressentir en la quittant, tout cela, pendant que le train m'emportait, prenait des formes lointaines qui, à chaque tournant de la route, perdaient leurs contours et s'évanouissaient peu à peu. Et à mesure que je m'approchais de Paris, une impression dominait toutes les autres : c'est que j'allais aborder après un naufrage dans un endroit inconnu de moi, un endroit où je serais seul, et où il me faudrait pour vivre déployer la même

ingéniosité, la même force de résistance, le même fatalisme énergique que Robinson dans son île. Toi qui es si sociable et si ouvert, qui aimes tant l'ordre, le monde, l'agrément des relations, tu ne manqueras pas de trouver cette pensée absurde et déprimante. Eh bien, tu te trompes. Absurde, c'est possible! Mais déprimante, bien au contraire, mon ami. Elle le serait peut-être pour un homme qui aurait beaucoup vécu et qui se trouverait tout d'un coup privé de ressources, abandonné et trahi; mais pour un jeune homme qui a au cœur un peu de hardiesse et qui ne veut pas périr sous les premiers coups de la vie, l'idée qu'il est seul et que personne ne lui doit l'hospitalité ni le secours, cette idée est cinglante, excitante comme l'appel d'un départ pour la chasse, au soleil levant; elle met l'esprit en face de la réalité et non plus de cette chimère d'un Paris qu'on peut conquérir en quelques mois par l'intrigue, le talent ou la chance. Ah! mon cher, quelle redoutable illusion pour un jeune homme qui ne serait qu'un ambitieux vulgaire! qui ne verrait dans la vie qu'une course où il s'agit d'atteindre un but et d'arriver premier! Non, va, Paris n'est plus à conquérir ni pour un homme ni pour un groupe d'hommes, si déterminés qu'ils soient. Ce n'est plus la cité pleine de mystères où nos aïeux n'entraient qu'en frémissant d'ambition, la cité qui, de temps en temps et suivant sa fantaisie souveraine, se donnait à quelque audacieux ou même à quelque aventurier : non, c'est la ville prise par

la multitude et qui se donne un peu à tout le monde, qui se partage et se détaille entre tous ceux qui la désirent; qui permet au premier venu de la caresser familièrement et qui, au lieu de se laisser conquérir, se livre à l'heure et à la journée

« Qu'il serait voué aux pires déceptions celui qui y pénétrerait aujourd'hui avec un espoir démesuré! Certes, je suis ambitieux, cependant je ne précise pas trop mon ambition; j'attends qu'elle se forme en moi suivant les circonstances et les modifications de mon caractère. Je me sens capable d'effort et de patience, c'est beaucoup. Mais je ne me suis éprouvé encore que sur des privations moyennes. Je me prépare à mieux que cela. Pourtant, ne t'imagine pas que je voie partout des menaces et du péril. Je crois, au contraire, que, si l'on songe trop à l'âpreté de la lutte, à l'hostilité, à la haine, aux mauvaises chances de la vie, on envisage Paris et la société sous un aspect qui n'est pas juste. Ce dont il faudrait se convaincre, c'est de la profonde indifférence de tous ces gens qu'on rencontre et parmi lesquels on est destiné à s'agiter. Il faudrait se dire que leur impassibilité devant notre sort ressemble à celle de la nature. Tout ce que vous pouvez obtenir d'eux, si vous êtes écrasé, c'est un rassemblement sympathique. Un être dans la situation où je me trouve ne doit pas exiger autre chose. Et rien ne me semble plus propre à nous garder en bonne humeur et en courage que cette conviction qu'on a à conquérir sa

place, non pas sur des adversaires acharnés, mais sur la force des choses et les lois de la nature.

« Aussi ai-je jugé tout à fait normale la conduite de Moulaine et du banquier à mon égard, ainsi que la désinvolture avec laquelle ils m'ont accueilli. En quoi puis je être utile à un banquier ou à un député et quel intérêt ont ils à me rendre le moindre service? J ai remarqué d'ailleurs qu'ils avaient de moi une opinion assez méprisante. Mais — autre avantage de mon état d'esprit — je n'en ai ressenti aucune humiliation Je les ai, à part moi, traités de brutes et je n'ai pas plus de rancune envers eux qu'envers des animaux qui, dans une excursion, m'auraient momentanément barré le chemin.

« Tu vas certainement me répondre que, si je n'ai fait que cela depuis trois mois que je suis à Paris, je n'ai pas déployé une grande activité. Tu as raison, c'est vrai. Mais j'ai des excuses : j'ai dû m installer tant bien que mal, reconnaitre les lieux où je devais vivre, m'habituer à l'aspect des rues et des visages, me détendre les nerfs. Pourtant j'ai un peu travaillé car j'ai emporté la plupart de mes livres J'ai presque terminé le petit travail de mécanique que tu avais trouvé intéressant, et que j'irai soumettre à un monsieur compétent.

« Ah! que je n'oublie pas de te dire la seule rencontre gracieuse que j aie faite en ces trois mois! C'est, un soir, au Théâtre-Français celle de Mlle Messany et d'une de ses cousines. Te la rappelles-tu,

Mlle Messany? C'est cette grande vieille fille, avec ce nez et sa taille un peu voûtée, qui possédait la propriété voisine de la nôtre et qui nous grondait si drôlement autrefois, pendant les vacances, quand nous nous amusions à chasser ses paons à coups de flèches? Elle vit complètement à Paris et ne retourne plus à Tournus qu'à de longs intervalles. D'ailleurs, elle me fait l'effet de n'avoir aujourd'hui qu'une cinquantaine d'années; c'est l'âge que nous lui donnions déjà il y a douze ou quinze ans. Mais je crois que véritablement elle ne l'a qu'aujourd'hui. C'est elle qui, la première, m'a reconnu. Nous n'étions pas très loin l'un de l'autre. Elle s'est mise à rire et a failli m'interpeller pendant le spectacle, tant elle était surprise. A l'entr'acte, elle m'a tendu ses longs bras, comme pour m'embrasser, et elle s'est écriée très haut : « Bon Dieu! « c'est ce petit Sébastien! » Sans le brouhaha causé par cette exclamation dans le couloir du théâtre, elle allait se croire sur la route de Tournus et me parler de ses paons!

« Quant à sa cousine, c'est Mme Ardouin, Hélène Ardouin, tu la connais aussi bien que moi. Tu n'as pas dû oublier le lugubre dîner que nous fîmes, il n'y a guère plus d'un an, chez sa belle-mère avec le mari, le notaire et je ne sais plus qui. Ce dîner — autant qu'il m'en souvient — ne précéda que d'un jour ou deux le plus gros scandale de Tournus au commencement du vingtième siècle, à savoir, un mari abandonnant sa femme, son enfant et Tour-

nus même après avoir enlevé la fille d'un aubergiste!

« Mme Ardouin a fait allusion, sans aucune gène, aux circonstances dans lesquelles nous nous étions vus pour la dernière fois. Elle m'a demandé des nouvelles de ma sœur et des tiennes. Le drame dont elle a été la victime principale a mis sur son visage, qui était charmant, mais un peu banal, un sérieux, une fierté, une finesse, qui la rendent méconnaissable. On dirait que le malheur qu'elle a subi a relégué au second plan ce qu'il y avait en effet chez elle de banal, et a placé en relief tout ce qu'elle avait de séduisant et de 'personne'. Elle ne doit pas avoir plus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Elle s'est fixée définitivement à Paris et habite avec sa cousine depuis la fuite de son mari. Encore une pour qui la province est devenue inhabitable! La province l'a expulsée comme moi avec la même horreur qu'elle a pour le scandale et pour la déchéance.

« Mlle Messany m'a invité à prendre de temps en temps le thé chez elle, je n'y suis pas encore allé. Elle s'imagine que je suis venu à Paris pour achever mes études et n'a qu'une idée assez vague de ma position. Je ne l'ai pas détrompée pour n'être pas obligé d'entrer dans des détails. Ce sont, elle et sa cousine, les deux seules personnes qui, depuis trois mois, m'aient donné la sensation que je n'étais pas dans un désert.

« Je m'aperçois que j'ai employé mon après-

midi à t'écrire et que tout mon papier à lettres y a passé. Je me suis laissé entraîner à une causerie avec toi comme si tu étais là, comme si tu m'interrogeais, comme si nous discutions. J'étais, à mesure que je remplissais ces longues pages, préoccupé surtout de te montrer que j'avais la conscience de ma situation ; et j'ai ressenti à plusieurs reprises la même émotion que si je t'apercevais tout à coup devant moi. Tu es mon seul camarade, et le seul témoin du temps où j'étais un jeune bourgeois sûr du lendemain. Au revoir, mon cher Paul. Tâche de m'envoyer ces cinq cents francs. Je te remercie d'avance de ce que tu pourras faire.

« Ton ami,

« Sébastien Réal. »

Cette lettre terminée, Sébastien l'enferma dans l'enveloppe sans même la relire, tant il avait été sincère en l'écrivant, tant il était certain qu'elle ne contenait aucune tricherie, aucun mensonge, rien de suspect et qui pût lui donner vis-à-vis de Barois l'air d'un tapeur vulgaire. D'ailleurs, il ne doutait pas que le professeur lui envoyât immédiatement les cinq cents francs.

Alors, il se leva, regarda l'heure, et, pour ne pas manquer le courrier, mit rapidement son pardessus et son chapeau, en jetant un coup d'œil à son image dans la glace d'une armoire boiteuse et

penchée : coup d'œil distrait, car il n'avait même pas la coquetterie de la jeunesse. Il aimait seulement à se sentir dans ses habits net, souple et d'aplomb, sans gaucherie ni gêne. Sur sa personne physique, il ne s'était jamais formé d'opinion. Il se savait vigoureux et agile. Sa taille, un peu au-dessus de la moyenne, devenait élégante dès qu'il voulait s'en donner la peine. Des cheveux châtains et épais, une moustache encore ténue et dessinée avec grâce, la peau fraîche et tendue du visage, vous forçaient à remarquer qu'il avait vingt-cinq ans.

Mais, pour l'observer plus à fond, il fallait un effort auquel le regard de Sébastien ne se prêtait pas. Regard d'une étrange indifférence dans des yeux bruns à qui il ne manquait que l'intention de caresser et l'assurance, pour paraître vraiment beaux. Sébastien les arrêtait rarement sur les gens; il les glissait pour ainsi dire sous les paupières d'un mouvement qui aurait paru dédaigneux et presque offensant, si une bouche délicate, par son agréable et fin sourire, n'eût corrigé cette impression un peu provocante.

Aujourd'hui, une certaine tristesse éparse s'ajoutait à l'ordinaire expression de sa physionomie : tristesse de la lettre qu'il venait d'écrire, au courant de sa plume, emporté par ses réflexions, par son émotion, sous l'influence des souvenirs.

Mais soudain, il se redressa, sourit, secoua l'ombre qui s'était répandue sur son visage, et se re-

trouva assez vite calme, lucide, déterminé à se sauver.

D'abord, un fait dominait sa situation, un fait qui lui permettait l'énergie et la confiance en l'avenir : il n'était à aucun degré responsable des événements qui l'avaient chassé de chez lui en le jetant hors de sa voie, dans le désordre et dans l'aventure. Personne, dans des circonstances pareilles et si précipitées, n'eût agi avec plus de décision. Aucun reproche par conséquent à faire à sa volonté. Évidemment, cette volonté ne s'était pas encore manifestée par des actes hardis. Ce n'est pas une prouesse, en effet, que de venir à Paris, d'y vivre trois mois avec mille francs et d'accomplir une série de démarches qui n'aboutissent à rien. Mais la volonté ne consiste pas toujours en des gestes violents. Exemple : si, en nageant dans une rivière, des herbes s'enlacent à mes jambes et que je veuille les écarter par des mouvements trop brusques, je suis perdu et je finis par couler. Il faut, au contraire, se retourner avec sang-froid, se maintenir à la surface et attendre que l'eau vienne lentement dénouer l'étreinte meurtrière. Donc, il fallait vivre avant de risquer des gestes ambitieux, maladroits et prématurés. Il fallait surtout conserver une humeur légère et sans âcreté. Impossible d'agir lucidement si l'amertume de notre caractère enlaidit encore les choses et nous les rend plus douloureuses à approcher.

A la suite de sa rupture avec son milieu de jeu-

nesse, rupture subite et sans préparation, Sébastien pouvait devenir un révolté ou bien un de ces êtres découragés et abattus qui présentent dans la société l'aspect d'épaves flottantes. Sébastien avait évité ces deux périls: il acceptait sa situation sans révolte comme sans lâcheté. Cette fiction de Robinson par laquelle il essayait de la caractériser à son ami, lui plaisait. Elle s'accordait avec son orgueil, orgueil qu'il ne s'avouait pas à lui-même, mais qui était un des plus clairs mobiles de sa conduite. Une instruction déjà supérieure, complétée par la réflexion et le travail, lui donnait conscience de ses ressources. Il apercevait très vite l'insuffisance des gens, la mesquinerie et l'étroitesse de leurs idées, et c'est à peine s'il leur cachait ces découvertes. Ces divers sentiments avaient fini par se résoudre chez lui en une tranquille insociabilité qui, en mûrissant son esprit, retardait son expérience.

Cependant, avant de jeter à la poste sa lettre à Paul Barois, Sébastien se demanda si, avec l'argent qui lui restait, il pourrait attendre la réponse. Il faillit la rouvrir pour y ajouter un post-scriptum, priant son ami de se hâter. Mais il décida qu'il en serait quitte pour mettre sa montre au Mont-de-Piété, au cas où Barois se montrerait négligent. Il observa même à ce propos que ce serait la première fois qu'il engagerait sa montre, et cette pensée l'amusa, sans pourtant le faire rire aux éclats.

L'heure du dîner approchait. Sébastien n'avait

pas de restaurant accoutumé. Il dînait çà et là, toujours seul. Souvent il se rendait dans une brasserie du quartier latin, traversant Paris à pied, allègre et bien portant, indifférent aux passants qu'il coudoyait, aimant plutôt à faire des observations d'ensemble que de détail.

Ce jour-là, à quelque distance des boulevards, il vit, campé devant la porte d'un des plus célèbres journaux de Paris, un grand garçon élégant, le pardessus serré à la taille, un gros cigare aux lèvres, qui l'arrêta par un petit signe :

— Eh! monsieur Réal, comment ça va?

Sébastien reconnut le secrétaire de Moulaine, Adrien Résil, qui lui tendait la main.

— A propos, dites donc, continua-t-il, est-ce que Moulaine vous a répondu?

— Pas encore.

— Je lui rappellerai votre affaire... Vous lui avez laissé votre adresse? Bon! Tout va bien.

— Je vous avoue, reprit Sébastien, que je ne compte guère sur lui... Il m'a reçu en pensant visiblement à autre chose.

— Ne croyez pas cela, dit vivement Résil... D'abord, Moulaine est député de votre pays et il soigne, par principe, tous ses compatriotes... Et puis, il a un système... Parfaitement. Il opère par la surprise... Vous ne comprenez pas? Je vais vous expliquer... Il vous laisse l'impression d'un homme qui se fiche de vous, et puis un beau jour... Ah diable! s'écria-t-il en interrompant la conversation,

voici la personne que j'attends... Vous permettez? Au revoir, cher ami, vous verrez ce que je vous dis, vous verrez!

Sébastien admirait le cynisme de cet abandon, quand un auto s'arrêta, en glissant, devant le journal, un auto d'un bleu sombre qui tenait du joujou et du bibelot tant il était de proportion élégante et de ton juste. Une jeune femme blonde ne se donna pas la peine de se pencher à la portière, sûre d'avoir été déjà reconnue. Résil, jetant son cigare, monta dans la voiture, à côté d'elle, et Sébastien les regarda s'éloigner, tandis que du journal sortaient deux messieurs qui dirent, l'un : « Tiens! Résil est maintenant avec cette grue d'Aimée Yquem! » et l'autre : « En voilà un que les scrupules n'étouffent pas! »

Avant de reprendre sa marche, Sébastien suivit de l'œil encore une seconde l'auto qui emportait les deux jeunes gens, puis se retourna vers les deux messieurs qui, sans colère et comme au hasard de la conversation, venaient de les déchirer. Il fixa dans sa mémoire ce petit tableau découpé sur le trottoir parisien, et qui lui montrait dans un raccourci rapide quelques personnages essentiels d'un monde où il pénétrerait peut-être plus tard : deux journalistes, le secrétaire d'un homme politique, et une belle créature de mœurs légères.

Alors, tout en se dirigeant vers sa brasserie, il s'interrogea : « Portait-il envie à ce jeune homme à peine plus âgé que lui, d'avoir de l'argent dans sa

poche et d'être maintenant serré contre cette belle fille blonde et orgueilleuse, pendant que lui franchissait la moitié de Paris à pied, avec un peu moins d'un louis dans sa poche ? »

A cette question, il se répondait très sincèrement : « Non ! » Il se répondait ce « Non ! » sans arrière-pensée, sans amertume. Il sentait que ce n'était pas son tour, son heure, et qu'il avait encore besoin, pour se mieux armer, d'une période assez longue de solitude et de préparation.

Puis, passant à des idées moins abstraites, il se rappela le nom de la blonde fille, Aimée Yquem, et se demanda à ce propos quels types de femmes il préfèrerait, ce qui l'amena à songer à celles qu'il avait déjà possédées. Il ne s'en présentait pas beaucoup à son souvenir. Par une coïncidence assez bizarre, la première ressemblait un peu à cette Aimée Yquem, mais en moins éclatant, en moins somptueux. C'était une petite cabotine nommée Léonie, venue avec une troupe de passage donner des représentations dans la salle du café-concert de Tournus. Elle portait sur l'affiche un autre nom que Léonie, mais Sébastien ne se le rappelait plus. Quelques-uns de ses camarades et des jeunes gens riches de la ville convinrent d'offrir à souper à ces dames, après le spectacle, dans l'hôtel où la plupart étaient descendues. Ces messieurs firent d'avance leur choix. Sébastien accepta de souper avec eux, mais il avait une telle inexpérience et une telle timidité qu'il n'osa pas désigner celle de

ces dames qui lui plaisait davantage. D'ailleurs, elle était déjà retenue. Sébastien songea : « Allons! ce ne sera pas pour ce soir! » et il en prit aussitôt son parti. A l'heure du souper, chacun se mit à côté de la personne élue. On se bouscula un peu : il y eut des discussions. Enfin, le hasard plaça Sébastien à la droite de Léonie. Cette demoiselle, qui n'avait été l'objet d'aucune proposition spéciale, semblait de mauvaise humeur. Pourtant elle ne manquait pas de charme, avec des cheveux roux de théâtre et des yeux clairs. Elle regarda à peine Sébastien au début du repas. Le jeune homme, de son côté, s'interdisait toute galanterie. Au deuxième plat, Léonie, agacée de cette neutralité, pensa : « Qu'est-ce que c'est que ce petit serin? » et se retourna vers lui, en tendant son verre. Sébastien lui versa du champagne en s'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Elle lui trouva une voix agréable et, l'examinant mieux, lui demanda :

— Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans, répondit Sébastien en levant les yeux sur sa voisine.

Le rire les prit tous les deux : ils avaient si peu de raison, l'un et l'autre, de rire de ces choses, qu'un seul regard leur suffit à découvrir qu'ils se plaisaient réciproquement, et que c'est pour cela qu'ils riaient.

Léonie, qui possédait mieux que lui le maniement de ces situations, rapprocha son genou et leurs jambes s'entrelacèrent à l'instant, pendant

que la conversation, autour d'eux, devenait grivoise et bruyante.

Sébastien sortit de l'hôtel à cinq heures du matin, assez étourdi des conséquences de son premier souper avec des actrices. Il rentra chez lui. Comme cette scène se passait à l'époque des vacances, sa famille installée déjà à la campagne l'avait laissé seul à Tournus, ce soir-là, pour assister à la représentation, corsée par l'impresario d'une partie classique.

Léonie, le lendemain, lui envoya un mot par le garçon de l'hôtel. Elle voulait, avant de s'éloigner, lui faire ses adieux. Sébastien, qui croyait les lui avoir faits, se rendit immédiatement dans sa chambre. Léonie s'assit sur ses genoux et, en l'embrassant, lui dit :

— Tu ne peux pas t'imaginer comme tu as été gentil, hier soir... je ne t'oublierai pas, tu sais... Et toi, tu m'oublieras?

— Jamais, reprit Sébastien qui, n'ayant pas l'habitude du mensonge, ne sut mettre aucune ardeur dans cette protestation.

— Je t'aimerais bien si je restais, continua-t-elle en lui prenant la main... Malheureusement, je suis obligée de partir ce soir.

Puis, réfléchissant :

— Oh! je peux, à la rigueur, ne partir que demain matin... Es-tu libre jusqu'à demain?

Il déclara :

— Je m'arrangerai.

Mais, en la regardant, il comprit le piètre souvenir que devait lui laisser la surprise de la veille, et il se fût volontiers, à ce moment, éloigné de cette passante bavarde et facile,

Il demeura néanmoins près d'elle toute la journée, mais montra tant de nonchalance que Léonie lui jeta ces paroles qu'il se rappelait encore aujourd'hui :

— Tu sais, mon petit... Si tu ne veux pas que je t'aime, il faut le dire!

Ils se séparèrent, à minuit, sans regrets.

La seconde de ses histoires d'amour lui revint encore à l'esprit : une liaison de quelques semaines avec une jeune personne déjà compromise, qui habitait un petit bourg, près de Tournus. Il allait la voir chez une vieille parente sourde et accommodante.

Ce fut ensuite une dame d'un certain âge, une dame de la ville, une veuve qui, très éprise de lui, voulait lui louer un appartement à Valence, offre qu'il repoussa avec indignation. Une rupture s'ensuivit.

Au régiment, ses aventures avaient été plus superficielles encore.

La seule femme qu'il eût vraiment désirée, la seule dont l'indifférence lui infligea sa première douleur de jeune homme, fut une amie de sa famille, à qui il n'osa jamais dire son désir. Il assista au mariage de la jeune fille et la vit emportée loin de lui par un beau garçon, auprès

duquel il paraissait un gamin. Ne l'ayant jamais revue, il avait fini par l'oublier.

A son arrivée à Paris, il fit la connaissance d'une modiste dont l'atelier s'ouvrait rue de Clichy et qu'il rencontrait de temps à autre. Il l'invita deux fois à dîner. A leur troisième rendez-vous, elle ne vint pas, et il apprit qu'elle avait quitté le magasin.

Le hasard et la frivolité de ces liaisons, au lieu de l'exciter à rechercher des amours plus pathétiques, le rendaient, au contraire, croyait-il, de moins en moins accessible à ce genre d'émotion.

Tous ces souvenirs, les réflexions qu'il fit à leur sujet, la lecture des journaux, le retinrent assez tard à la brasserie où il dîna. Il revint boulevard de Clichy en fumant des cigarettes. A quelques pas de son domicile, au coin de la rue mal éclairée qui aboutissait au boulevard extérieur, il fut heurté assez rudement par un grand garçon en chapeau mou et en veston court qui, au lieu de s'excuser, lui cria des mots ignobles. Sébastien le crut ivre et continua sa route, peu sensible à cette insulte de pochard. Mais soudain, deux autres personnages équivoques accoururent et il se vit cerné. Il songea : « Sont-ils bêtes! Pour qui me prennent-ils? » et tout haut, s'avançant vers eux, il leur dit sans menace : « Allons! laissez-moi passer!... » Un de ses agresseurs se jeta sur lui tête baissée. Sébastien recula d'un pas, se raidit sur la jambe gauche, et de la droite, avec la pointe du pied, frappa

verticalement en pleine figure le voyou qui tomba sur un genou, les mains en avant. Mais ce mouvement fit glisser deux pièces de cent sous de la poche du pantalon de Sébastien : elles roulèrent avec bruit sur le trottoir et furent lestement ramassées par les deux apaches qui n'avaient pas encore pris part à ce rapide combat. Le troisième, se relevant, les suivit dans leur fuite. Sébastien s'élança sur eux, mais plus agiles et mieux entraînés que lui, avec une souplesse de chats sauvages, ils avaient déjà bondi dans l'ombre d'une rue voisine.

Quoique satisfait de sa conduite et de sa vigueur, Sébastien pensa que la victoire lui coûtait cher, à peu près tout ce qui lui restait d'argent pour attendre la réponse de Barois. Il porta la main à sa poche : il y trouva encore une pièce de quarante sous et une de dix, la différence avec ce qu'il possédait le matin ayant servi à payer son dîner.

« Voilà, se dit-il, une histoire stupide. Elle m'a montré, il est vrai, que je n'avais pas oublié mes leçons de boxe et de savate, mais ça ne valait pas mes derniers dix francs. » Alors, il calcula qu'il lui fallait encore au moins deux jours avant de recevoir des nouvelles de son ami, pour peu que celui-ci se pressât, ce qui n'était pas évident : et, machinalement, il toucha son gilet pour voir si sa montre n'avait pas disparu. Elle s'y trouvait, Dieu merci, et marquait onze heures et demie. « Bon ! » murmura Sébastien, et, tranquillisé pour le moment, il sonna à la porte de l'hôtel du Bourbonnais.

Dans sa chambre, avant de se coucher, il travailla une heure à son étude sur les derniers progrès de la mécanique. Puis il sentit le sommeil le gagner. Il se déshabilla aussitôt et s'endormit comme un enfant.

Deux jours après, sa situation s'était simplifiée. Il ne possédait plus un sou, ayant fait, avec ses deux francs cinquante, trois repas et une menue collation à la place du quatrième. Mais sa confiance en Barois l'empêchait de s'inquiéter. Cependant, le lendemain matin, le premier courrier ne lui apporta pas de lettre, comme il l'espérait. A onze heures, il allait se rendre au Mont-de-Piété quand on lui monta un télégramme. Paul Barois, sans explication, annonçait son arrivée à Paris pour le soir, dix heures, et attendait Sébastien à la gare de Lyon.

Heureux de cette nouvelle, Sébastien se demanda s'il devait engager sa montre sous le prétexte de ne pas rester douze heures sans manger, et pour les quelques francs qu'on lui prêterait. Il résolut de faire une expérience, peu douloureuse en somme, sur son estomac et sur sa patience. Il se mit au travail, lut et écrivit plusieurs heures de suite, entraîné comme par la fièvre et l'excitation d'un pari. Cette étude scientifique qu'il avait tant de peine à achever dans le désarroi de sa vie, il la termina d'un trait. Et il s'aperçut que le jour tombait.

Alors, il se leva, la tête alourdie par la fumée

des cigarettes, et ouvrant la fenêtre, respira l'air du soir.

Il était sept heures. Sébastien s'habilla et sortit pour dissiper un commencement de migraine. Un long détour par les boulevards, la flânerie devant des boutiques illuminées et les affiches des théâtres l'amenèrent vers neuf heures et demie à la gare de Lyon. Quand le train entra en gare et qu'il en vit descendre Paul Barois, il ne put rester calme. Il se précipita vers lui et les deux amis s'embrassèrent.

— Quel bonheur de te voir à Paris! s'écria Sébastien... Tu es donc en congé?

— Vacances de Pâques! dit Barois... Alors, comme j'avais quelques affaires ici, j'en ai profité... Je te raconterai ça... Allons chercher mes bagages.

Un peu lourd et petit de taille, carré d'épaules avec une légère tendance à l'obésité, le professeur avait l'aspect sympathique, aisé, naturel. Il parlait d'une voix assurée, sans hésitation, sans timidité, le regard droit. Il paraissait, malgré son air de santé, un peu plus que son âge, comme presque tous les gens qui se sont mis de très bonne heure en ordre devant la vie. Tout en lui, paroles, gestes, était net, facile à interpréter, exempt d'ironie et de détour.

— Où vas-tu loger? demanda Sébastien.

— Toujours au même endroit, quand je viens à Paris... rue Saint-Roch.

Il avait choisi un hôtel ancien, mais restauré, dont le confortable moyen lui suffisait. Il y était

bien accueilli et soigné. Sa chambre l'y attendait : il s'y installa d'abord avec soin, puis il dit à Sébastien :

— Viens dans la salle à manger, elle est libre à cette heure-ci, nous pourrons causer. Et puis, je ne serais pas fâché de manger un sandwich : on dîne très mal dans ces wagons-restaurants.

— On dîne encore plus mal à Paris, répliqua en riant Sébastien.

— Tu m'étonnes!

— Et moi qui te parle, ajouta Sébastien, j'ai si mal dîné ce soir que je n'ai pas dîné du tout, et ma foi! avec ta permission, je vais manger aussi quelques sandwichs...

— Mais je crois bien!... Et à propos de quoi n'as-tu pas dîné?... Hein? Le manque d'argent?... Oh! par exemple!...

Un petit coup de Sébastien sur son gousset avait renseigné Paul Barois et lui arrachait cette exclamation. Il commanda immédiatement du jambon et de la bière, en regardant Sébastien d'un air pitoyable.

— Ne nous attendrissons pas, dit celui-ci gaiement, et soupons!

— Ce qui me navre, reprit le professeur, ce n'est pas que tu sois resté douze heures sans manger...

— C'est moins que rien, surtout maintenant, interrompit Sébastien en achevant une tranche de jambon...

— Non, ce qui me navre, continua Barois, et ce qui m'épouvante pour l'avenir, c'est qu'un garçon de ta valeur en soit arrivé à cette extrémité... Car, enfin, que vas-tu faire? J'ai lu ta lettre, je l'ai relue... Certes, il s'y trouve un certain bon sens, mais aussi beaucoup d'idées fausses, surtout plus d'amertume et de découragement que tu n'en veux laisser paraître.

— Pas l'ombre de découragement ni d'amertume, je t'assure.

— Au moins, as-tu terminé ton travail?

— Aujourd'hui même. Il fera trois ou quatre articles que j'irai porter aux *Annales scientifiques*.

— Y connais-tu quelqu'un?

— Non, mais je demanderai un rendez-vous au directeur.

— Moulaine doit le connaître... Il connait tout le monde, fit remarquer Barois... Ah! Moulaine... Tiens! voilà de quel côté il faut agir... C'est par là qu'il faut essayer d'arriver à quelque chose... Tu souris... Remarque, mon cher, que je ne prends pas plus que toi Moulaine pour un homme éminent. Non, Moulaine, seul et en soi, ce n'est rien, évidemment. Mais Moulaine, avec tout ce qui est autour, sa fortune, son siège au Parlement, sa femme, ses relations, dix ans de Paris, des tas de petits services rendus à tout le monde, un salon politique et littéraire, Moulaine est beaucoup mieux que le premier député venu. C'est ce que j'appelle une demi-puissance. A Paris, ces situations-là

sont peut-être les plus fortes et les plus solides, personne n'ayant un intérêt capital à les démolir... Le jour où Moulaine serait ministre, il serait moins influent qu'aujourd'hui où il peut le devenir.

Le professeur n'était pas fâché de faire preuve devant Sébastien d'expérience parisienne, et celui-ci lui ayant dit : « Tu connais admirablement Moulaine », il en fut flatté et poursuivit :

— Je vais donc essayer de te faire envoyer une invitation à la prochaine soirée de Moulaine, qui a lieu dans quelques jours... Je ne te cache pas que c'est un peu pour y assister moi-même que je suis venu à Paris... Je suis lié depuis longtemps avec notre député et il m'invite tous les ans, pendant les vacances de Pâques, à un de ces grands dîners, qui sont suivis de réception. Cette fois-ci, je dois y rencontrer le ministre de l'Instruction publique... Je ne crois pas que Moulaine me refuse une invitation pour toi, qui es, après tout, son compatriote et son électeur. Tu as un habit, j'espère?

— Un peu provincial.

— Moi, dit le professeur, c'est le seul vêtement que je me fasse faire à Paris... N'importe, le tien suffira. D'ailleurs, je me rappelle que tu es très convenable en habit... Dès que Moulaine t'aura vu chez lui, qu'il t'aura présenté à sa femme, j'agirai.

— Va pour une soirée chez Moulaine! dit Sébastien en achevant de souper. Maintenant, je te laisse. Tu dois être fatigué.

— Je l'avoue, fit Barois... Ah! au fait, ajouta-t-il en mettant la main à son portefeuille, voici tes cinq cents francs... Non, n'aie pas de scrupules, ça ne me gêne pas du tout pour le moment. Tu me les rendras peu à peu.

Ils prirent rendez-vous pour dîner ensemble le lendemain. Le professeur devait déjeuner chez Mlle Messany, avec Mme Ardouin.

— Tu as eu le plus grand tort, mon cher ami, de ne pas aller voir ces dames qui sont des personnes fort distinguées et qui t'auraient très bien reçu... Que diable! mon cher, je comprends l'indépendance du caractère, mais il ne faut pas avoir des façons sauvages. Certes, je ne te conseillerai jamais l'intrigue, mais nous sommes dans la société et dans la civilisation, ne l'oublie pas!

Et sur ces paroles, prononcées du petit ton protecteur et cordial qu'il aimait à prendre avec Sébastien, le professeur alla se coucher.

Quand, le lendemain soir, il revit son ami, il lui annonça, non sans vanité, qu'il avait déjà obtenu pour lui une invitation de Moulaine à la réception de samedi prochain.

— Tu y rencontreras peut-être Mlle Messany et, en tout cas, Mme Hardouin, avec qui j'ai déjeuné. Je te dirai que Mlle Messany n'est pas très contente de toi et qu'elle trouve extraordinaire que tu ne lui aies jamais rendu visite. Tu tâcheras de t'excuser.

— Je te le promets.

Le samedi suivant, trois jours après l'arrivée de Barois, trois jours pendant lesquels les deux amis n'avaient cessé de se voir, Sébastien arrivait à dix heures avenue Kléber et montait le vaste escalier de la maison où habitait Moulaine. Dix personnes montaient en même temps que lui. Sur un palier monumental et criard d'immeuble moderne. la porte restait ouverte. Deux valets de pied introduisaient les invités : un troisième les conduisait au vestiaire, puis on s'engouffrait dans les salons déjà pleins. Aucune annonce ne vous précédait : on entrait, ce soir-là. comme à une exposition. Sébastien, d'abord intimidé, fut rassuré par la cohue.

Paul Barois avait raison : Moulaine n'était pas un personnage, c'était un ensemble. Depuis dix ans. tout ce qui, à Paris, porte un nom ou une fortune avait défilé chez lui et chacun. homme politique. industriel. mondain, artiste, avait laissé dans son salon la trace de son crédit. de son pouvoir, ou de son prestige. Un groupe d'habitués et d'intimes bien choisis et notoires constituait le fond solide de la maison. et l'empêchait d'être un lieu banal. comme tant de salons parisiens où l'on vient, à de certains jours, boire et manger par politesse, et où on ne se vante pas d'être reçu. Ce n'est pas qu'il fallût des chefs-d'œuvre de diplomatie pour être admis chez Moulaine, mais on ne vous y amenait pas de force. Et, en sortant, on pouvait citer des noms.

Ainsi, constamment accolé à des noms illustres, celui de Moulaine avait fini par prendre du relief et de l'autorité.

Mais Moulaine était inséparable de son salon, de sa femme, de ses amis. En l'apercevant, ce n'est pas à lui qu'on songeait, c'est aux soirées qu'on avait passées chez lui, au ministre ou à l'ambassadeur avec qui on avait dîné, et aussi à Mme Moulaine, jolie, blonde, un peu grasse et fatiguée, mais si accueillante, si douce, si incapable de dire du mal de qui que ce soit!

Dans ces conditions-là, le rôle de Moulaine était facile. On n'exigeait de lui que de la bonne humeur; et il possédait la meilleure du monde, une gaieté continuelle, l'art d'écouter, une admirable mémoire des physionomies et des circonstances. D'ailleurs riche, authentiquement riche de la fortune paternelle, son offrande figurait sur toutes les listes de souscriptions élégantes. On connaissait de lui, cependant, des traits d'une générosité moins apprêtée.

Assuré de la confiance de ses électeurs par sa fortune, son caractère aimable et l'absence de concurrents sérieux, il ne se rendait pas esclave de ses opinions politiques. Les ministères successifs n'étant plus guère séparés que par des nuances, il les soutenait tous, et il s'abstenait, en général, le jour où on les renversait. Il savait parfois aussi voter avec l'opposition, lorsque l'existence du cabinet n'était pas en danger et pour empêcher la

République d'aller trop à gauche : grâce à quoi il pouvait serrer la main à tout le monde.

Dans son parti même, il rencontrait peu d'hostilité et, quoique jeune — trente à trente-cinq ans — à deux occasions déjà, il avait été question de lui pour un sous-secrétariat d'État.

Et il guettait son tour, plus ambitieux et plus attentif qu'il n'en avait l'air.

— Comment donc, mon cher professeur? Si je me rappelle M. Réal! dit-il en tendant la main au jeune homme que Paul Barois était allé chercher.

Et il ajouta, pendant que Sébastien murmurait un : « Trop aimable, monsieur le député » :

— J'ai pris bonne note de la recommandation de Barois... Votre nom, d'ailleurs, aurait suffi... Nos familles étaient presque liées autrefois, à Tournus, du temps de mon père... Vous sortez de Polytechnique?

Barois intervint pour éviter à Sébastien des explications :

— Je vous ai raconté, monsieur le député... Réal n'a pas eu le temps...

— C'est vrai! c'est vrai! interrompit Moulaine... Mais nous avons une forte éducation scientifique, n'est-ce pas, jeune homme? Et, aujourd'hui, c'est très important... Barois m'a même dit que vous aviez fait une série d'articles très remarquables, et que vous désiriez un mot d'introduction pour Malazé... un de mes amis... le cousin du vice-président de la Chambre... C'est entendu. Parlez-en

à mon secrétaire, que vous connaissez déjà... Tenez, le voici justement... Cher ami, nous avons à écrire demain à Malazé pour M. Réal... Prenez ça en note...

— Bien, monsieur Moulaine. Je n'oublierai pas, fit Résil en s'approchant et en serrant la main de Sébastien.

— Maintenant, mon cher professeur, poursuivit Moulaine, je vous charge d'aller présenter M. Réal à ma femme que vous trouverez dans le petit salon du fond... Moi, je vous quitte... Ce soir, je suis débordé.

Il fit deux pas, fut entouré immédiatement par trois ou quatre messieurs, salua une dame, et revint tout à coup à Barois :

— Surtout, présentez M. Réal comme un compatriote et comme un ami!

Et il dit cela d'un air grave, sans rire. C'était le député qui reparaissait sous le maître de maison.

Paul Barois prit le bras de Sébastien :

— Viens donc, mon vieux!

Il essaya de l'entraîner, mais ce n'était pas commode d'atteindre le petit salon du fond. Des groupes, des allées et venues, l'affluence des invités qui se multipliaient de minute en minute, empêchaient d'avancer. Le professeur, en regardant Sébastien, semblait triompher personnellement de cette réunion brillante et empressée, de ce mouvement et de ce luxe, des toilettes claires des femmes, de la lumière éparse et finement calculée

pour leurs visages. Il semblait dire à son ami : « C'est moi qui t'ai amené là! » Profitant d'un remous de la foule qui les immobilisa un instant près de la fenêtre, il nomma à Sébastien quelques hommes célèbres :

— Ah! ah! voici Planot, le rédacteur en chef de *L'Époque*, un des maîtres de Paris, mon cher...

Sébastien vit un monsieur d'une quarantaine d'années, cambré et sec, à la moustache rousse, au menton volontaire.

— Sais-tu avec qui il cause? Avec Gémicourt, de l'Académie française.

Autour d'eux, on écoutait. Un petit silence se fit. Planot prononça :

— Votre livre restera une des grandes œuvres de ce temps-ci. Ce n'est pas un roman, c'est de l'histoire.

Un murmure courut. Une dame, jeune, élégante, répéta le mot à sa voisine.

— Il a raison, dit Barois d'un air entendu... Tâchons maintenant d'arriver jusqu'à Mme Moulaine... Je l'aperçois là-bas.

Résil, le secrétaire de Moulaine, passait. Il adressa un sourire aux deux jeunes gens. Barois lui demanda qui était un grand monsieur, âgé, officier de la Légion d'honneur, qui pérorait à quelques pas d'eux.

— Balanier. Connaissez pas?

— Non.

— Énorme industrie... métallurgie... machines

agricoles... Vous ne voyez que ça en province.

— Oui, oui... fit Sébastien.

— Et, à côté, ce jeune homme blond, c'est son fils qui vient d'épouser Mlle Legras-Viallé, douze millions de dot... Et voici Mlle Desgranges...

— Parbleu! Mlle Desgranges, de l'Opéra, s'écria Paul Barois, se hâtant de faire preuve de parisianisme.

Résil fut alors enlevé par Gilote, le sénateur, qui avait quelque chose à lui dire.

— Ce qu'il y a ici d'admirable, reprit le professeur, c'est que tu y entendras parler de tout, de politique, de littérature, d'industrie, de voyages... de toutes les questions qui passionnent l'opinion... Ne ris pas comme ça, je t'en prie, et ne prends pas des airs supérieurs. La plupart de ces gens-là sont très forts et nous ne sommes que de pauvres bougres à côté d'eux.

— C'est justement à cela que je pensais, répliqua Sébastien.

— Vraiment. Alors, il n'y a pas de quoi rire... Il faut tâcher, au contraire, de se mettre bien avec ces gaillards-là, et surtout il ne faut pas se croire plus malin qu'eux.

Barois, le distingué professeur, en arrivait à s'exprimer d'une façon vulgaire, grisé par l'atmosphère de cette gloire et de ces fortunes.

Très calme, au contraire, presque distrait, Sébastien se laissait entraîner par lui. Loin de frémir d'ambition, comme son ami, il se sentait envahi d'une paisible et ironique indifférence

devant toute cette intrigue. Son ambition, à lui, était d'une àutre espèce. Il en avait une sensation encore confuse, mais puissante, qui l'aidait à se tenir debout en attendant l'heure de l'action. Et l'impression qui le dominait, par-dessus tout, c'est celle de l'énorme, de l'infranchissable distance qui le séparait de ce monde. « La plupart de ces gens sont très forts... » venait de lui dire Barois avec admiration. « Oui, songeait Sébastien, mais ils sont forts d'une qualité de force qui ne m'intéresse pas. Toute la question est là. Ils ne sont donc pas pour moi des exemples et ils ne peuvent me servir à rien. »

— Madame, permettez-moi de vous présenter mon ami, monsieur Sébastien Réal.

Mme Moulaine tendit la main, murmura un : « Très heureuse, monsieur... » d'une voix aimable et assouplie à ces formules. Puis elle fit signe à Sébastien de s'asseoir à côté d'elle, et la conversation continua. Elle roulait sur les toilettes d'une actrice qui venait d'obtenir, dans une pièce récente, un grand succès. Heureusement pour Sébastien, il n'y fut pas mêlé. Cinq ou six dames autour de Mme Moulaine se passionnaient. L'arrivée du ministre de l'Instruction publique dérangea tout et fit lever la maîtresse de la maison. Sébastien en profita pour se mettre à l'écart, pendant que Paul Barois s'occupait de se faire présenter à son ministre.

Sébastien restait seul et sans contenance lors-

qu'il reconnut, à quelques pas de lui, le profil de Mme Ardouin. Elle semblait écouter avec attention une personne âgée et essoufflée qui maniait un éventail.

« En effet, elle devait venir ce soir, se dit Sébastien. Je vais tâcher qu'elle m'aperçoive. »

De cette brillante réunion de femmes, c'était la seule à qui il pût adresser la parole. Il la regarda. Elle était simplement vêtue de noir, avec les bras nus. Brune, plutôt petite, parmi tant de femmes parées elle paraissait effacée et discrète, mais si discrète et si effacée qu'on ne tardait pas à remarquer que c'était volontairement, et qu'on découvrait alors la distinction générale des traits, les lignes irréprochables de tout le bas du visage, tandis que le haut semblait peut-être un peu moins parfait, avec son front pas assez découvert et les sourcils d'un « rien trop épais », ce qui était la seule critique que s'était permise Mme Moulaine. Mais l'ensemble de la démarche, du maintien, du visage, présentait un mélange de douceur et de mélancolie singulièrement séduisant, mélancolie délicieuse de certaines créatures que le malheur a frappées et qui, pour le vaincre, ont fait un effort trop profond qui a brisé en elles comme des ressorts secrets.

Sébastien retrouva l'impression qu'elle lui avait laissée au théâtre, quelques semaines auparavant.

En se retournant, Hélène l'aperçut, lui sourit légèrement et, quand la dame avec qui elle cau-

sait s'éloigna, ce fut elle qui, la première, s'avança vers le jeune homme.

— Figurez-vous, monsieur Réal, que je vous cherche des yeux depuis un moment. Nous savions par M. Barois que vous seriez invité ce soir...

— Je vous avoue, dit Sébastien, que vous me sauvez, outre le plaisir que j'ai à vous voir.

— Oui, reprit Hélène, quelle cohue! Quant à moi, je ne connais pas dix personnes ici!

— Et moi, c'est bien plus simple. Je ne connais que vous et Barois, et si je ne vous avais pas rencontrée, je serais parti à l'instant, ce dont personne ne se serait aperçu, pas même Barois!

— Le fait est que je le vois là-bas avec le ministre... et fort ému, il me semble!

Moulaine venait en effet de présenter le professeur à M. le ministre de l'Instruction publique et des cultes, le plus haut personnage officiel de cette assemblée, et vers qui allaient les regards et les sourires, attirés aussi par de longues moustaches effilées et blondes, un crâne largement dégarni, un air jovial et ouvert qui semblait narguer avec élégance les préoccupations obscures du pouvoir. Paul Barois s'était incliné devant lui sans servilité, avec un vague battement de cœur.

— Quel charmant garçon que M. Barois! dit Hélène. C'est un de vos grands amis?

— C'est un camarade d'enfance... Nous avons fait toutes nos études ensemble, à Valence.

— A ce propos, poursuivit Hélène, j'étais

chargée d'une commission pour vous, au cas où je vous rencontrerais.

— Et de qui?

— De ma cousine... Elle m'a priée de vous dire qu'elle voudrait bien vous gronder un de ces jours, pour n'être pas allé lui rendre visite. Je crois qu'elle a l'intention de vous inviter à dîner, avec votre ami, avant son départ.

— Oh! je serais très heureux de la revoir!...

— Je peux lui répondre que vous acceptez?

— Je crois bien!

Sébastien se sentait subitement très à l'aise avec cette jeune femme de son pays, dont la seule présence lui enlevait sa timidité un peu âpre, et lui rendait pour un instant l'humeur plus claire et plus expansive des années heureuses. Au contraire des lutins de l'invocation de Prospéro « qui, au clair de lune, tracent sur le gazon des cercles amers où les brebis refusent de brouter », une fée plus favorable décrivait autour de lui, parmi ce monde d'étrangers, un cercle magique où il crut revivre quelques minutes de sa vie passée.

Hélène songea, en l'entendant faire deux ou trois réflexions un peu naïves : « C'est un véritable enfant. » Quant à lui, dans son ignorance des contrastes et des surprises de la femme, il prenait Mme Ardouin pour une personne très simple et très raisonnable avec qui l'amitié devait être charmante.

Paul Barois se faufilait vers eux, échangeant des

sourires, jetant des mots çà et là. Depuis un quart d'heure, il semblait s'être lié avec tout le monde.

— Je vous laisse avec votre ami, monsieur Réal. A bientôt, chez ma cousine.

Elle s'éloigna, après avoir serré la main du professeur qui, ne l'ayant pas encore vue de la soirée, lui demandait de ses nouvelles.

— Ma foi, dit Sébastien à Barois, moi je vais m'en aller... Je n'ai plus rien à faire ici.

— Tu as tort! s'écria le professeur... Tu devrais encore essayer de voir Moulaine, de causer, de te faire présenter à celui-ci ou à celui-là... Je ne dis pas d'aller prendre congé de la maîtresse de maison, ça ne se fait plus, on s'en va à l'anglaise... Mais promène-toi, observe, écoute, grave des noms et des figures dans ta mémoire... Nous partirons ensemble dans une heure.

— Merci, reprit Sébastien, mais je m'ennuie prodigieusement. Autant tu as l'air chez toi, autant je me sens gauche et dépaysé. Il me semble que je suis un intrus et que les domestiques vont me demander ce que je fais ici... Si je n'avais pas rencontré Mme Ardouin, je serais déjà parti.

— Absurde! absurde! Mais je n'insiste pas, nous reprendrons cette conversation... Alors, je te quitte, mon vieux... à demain... Tu sauras te débrouiller pour sortir?

— Ne t'inquiète pas de moi.

De nouveau, Sébastien resta dans un coin. Il but un verre d'orangeade que lui offrait un valet

de pied. Comme il s'éloignait, Mme Ardouin passa près de lui accompagnée d'une autre dame et de deux messieurs dont l'un, jeune, distingué, souriant, semblait familier avec elle.

« Il a l'air de lui faire la cour, pensa Sébastien. Au fait, elle est libre, elle est seule... C'est peut-être son amant. »

Alors, pour la première fois de la soirée, il essaya de se la figurer comme femme. Certes, elle était jolie, mais d'une grâce un peu calme. Sa taille manquait peut-être de souplesse et d'élan. Elle devait être affectueuse et régulière, pleine d'ordre. Pour un jeune homme riche, d'un avenir assuré, qui recherche une liaison sans trouble, c'était évidemment la maîtresse rêvée. Et, par conséquent, c'était juste le contraire de la maîtresse qu'il lui fallait à lui, Sébastien. Mais, au fait, quel genre de maîtresse lui fallait-il?...

Après s'être posé cette question, et comprenant qu'il ne trouverait pas, ce soir-là, une réponse satisfaisante, il jeta un dernier coup d'œil vers le fin profil d'Hélène, et, quand le tournoiement de la foule lui eut caché la jeune femme, il rentra chez lui, à pied.

II

— Je te parie, dit Mlle Messany à sa cousine, en lui montrant l'enveloppe d'une lettre, que ce petit Sébastien ne comprendra pas l'ironie qu'il y a dans ces mots : « M. Sébastien Réal, étudiant. »

— Et en quel sens, ma cousine, y a-t-il de l'ironie? demanda Hélène Ardouin.

Mlle Messany recommença, pour la dixième fois peut-être depuis qu'elle avait rencontré Sébastien au Théâtre-Français :

— Ce petit a manqué de confiance en moi!... Je suis une vieille amie de sa famille : il n'aurait pas dû me cacher sa situation. Avec ça que je l'ignore, sa situation! Eh! je le sais bien que les Réal sont ruinés, qu'ils ont été obligés de vendre leur maison et que ce pauvre Sébastien est venu chercher fortune à Paris!...

— Mais M. Réal ne vous a jamais dit le contraire, fit observer Hélène.

— Non, mais il m'a dit qu'il était étudiant... Étudiant en quoi? En dèche, le pauvre petit...

— Éviter de vous le dire, ce n'est pas de la méfiance, ma cousine. C'est de la dignité ou tout au moins de la discrétion.

— Avec une vieille bonne femme comme moi qui lui a flanqué des calottes quand il était gamin, de la discrétion!... Enfin! il a des excuses évidemment, le pauvre garçon... Et la preuve que je ne lui en veux pas, c'est que je l'invite à dîner pour jeudi, avec Barois.

Mlle Messany habitait près du Luxembourg. C'était une personne brusque et tendre. Elle avait vu, peu à peu, d'année en année, périr ou se disperser sa famille. Dans la jeunesse, son visage disgracié, sa forme maigre et osseuse, et une fortune insuffisante pour compenser ces désavantages, l'empêchèrent de se marier. En avançant en âge, sa laideur devint originale et sympathique. A trente ans, elle faillit épouser un homme très vieux : elle recula devant ce sacrifice et dès lors se décida à rester fille. Les circonstances lui apportèrent des occasions de se dévouer et son existence en fut remplie. Un de ses frères, magistrat à Valence, lui laissa en mourant deux enfants à élever. Dès qu'elle les eut établis, une de ses sœurs resta veuve et vint demeurer avec elle, dans cette propriété des environs de Tournus, contiguë à celle des Réal. Ce n'est qu'à la mort de cette sœur qu'elle eut sa première sensation d'égoïsme. Elle craignit

une vieillesse isolée et trop silencieuse, car, au cours de son histoire monotone, elle était demeurée active, alerte et pittoresque de caractère.

Elle s'établit à Paris où quelques amis lui formèrent une société, et où une rente viagère lui permettait de vivre à l'aise. Quand éclata, à Tournus, le drame négligemment raconté par Sébastien dans sa lettre au professeur, elle offrit à sa cousine, Hélène Ardouin, de s'installer chez elle avec sa fille, en attendant une solution.

Hélène accepta : elle avait hâte de quitter les décors et les êtres parmi lesquels sa vie d'épouse venait d'être brisée.

— Ici, ma chère enfant, lui dit Mlle Messany, votre histoire, au lieu de vous livrer à la médisance, vous rendra sympathique à tout le monde, d'autant mieux que vous n'avez commis aucune faute et que je réponds de vous. Par votre dot, vous n'avez besoin de personne et, à nous deux, nous élèverons votre fille de façon qu'elle soit à l'abri de l'aventure arrivée à sa maman.

Les amis de Mlle Messany s'empressèrent d'accueillir Hélène. Elle fut invitée aussi chez Mme Moulaine, la femme du député de Tournus qui avait appris son histoire et la racontait en y ajoutant des péripéties.

Paris est plein d'amateurs, curieux et bienveillants, de tous les aspects du drame conjugal. Si Hélène avait eu le goût de l'intrigue, il n'eût tenu qu'à elle de mener bientôt la vie brillante d'une

femme négligée par son mari et qui s'en arrange. Mais elle était d'une autre race.

A vingt ans, un beau garçon de son pays, Pierre Ardouin, l'avait demandée en mariage. Il venait de terminer ses études de droit à Grenoble et se destinait au notariat. Sa mère cherchait pour lui une étude à acheter, et s'occupait d'abord de le marier convenablement. De toutes les héritières que les familles lui offraient, aucune ne lui agréa mieux que Mlle Hélène Letertre, fille unique d'un propriétaire dont la fortune était évidente et solide. En outre, M. Letertre, veuf et d'une famille installée dans la contrée de temps immémorial, présentait cette sécurité, cette surface, qui mettent en repos la conscience de la mère la plus scrupuleuse. Non que le père d'Hélène fût un homme extrêmement agréable à fréquenter. Ayant raté un siège de député, puis de sénateur, puis simplement la croix, ces déceptions successives lui formèrent un caractère hargneux, irritable, plein de dédain pour tout ce qui était jeunesse et ambition. Aussi ne se mêla-t-il jamais de l'éducation de sa fille, ne voulant pas prendre la responsabilité de ce tissu de pratiques à son avis inutiles, encombrantes et prétentieuses. Depuis l'âge de douze ans, où elle perdit sa mère, jusqu'à sa vingtième année, Hélène passa de gouvernantes à institutrices, que M. Letertre changeait constamment suivant son humeur; elle alla dans deux ou trois pensionnats, les quitta, revint à la campagne tenir

compagnie à son père, et termina, tant bien que mal, son instruction. Heureusement, elle tenait de sa mère un esprit ferme qui l'empêcha d'être atteinte par ce désordre et cette incohérence. Elle acquit même, à tous ces contacts différents, à cette variété d'existence, un peu de la subtile science des choses et des gens qu'on ne peut guère désigner que par ce mot vague, l'expérience.

Lorsqu'on lui présenta Pierre Ardouin, en quelques conversations, elle l'eut jugé : elle découvrit son égoïsme, son inconsistance, sa fatuité, et le refusa.

— Tiens! pourquoi? demanda M. Letertre en haussant les épaules.

Elle répondit :

— J'ai des tas de petites raisons que je te donnerai un jour, papa.

— Et quand daigneras-tu?

Hélène embrassa son père sur les deux joues et reprit en riant :

— Eh bien, papa, je te les donnerai quand je me serai mariée avec un autre.

M. Letertre eut le ricanement d'un homme qui s'attend à tout avec les jeunes filles d'aujourd'hui et il s'en alla transmettre cette réponse à la mère de Pierre Ardouin.

Celle-ci fut stupéfaite, puis indignée. Elle regarda fixement M. Letertre et le touchant au bras :

— Il n'y a rien là-dessous?

— Absolument rien, chère madame, je vous le

jure. Il n'y a qu'un caprice ou, si vous le préférez, une aberration.

— Voulez-vous me permettre de parler à Hélène de femme à femme?

— Je veux bien.

Mme Ardouin mère, grande personne austère, qui avait traîné dans l'atmosphère provinciale une vie sans défaillance, se sentait envahie de soupçons. Elle se prenait à détester Hélène comme si celle-ci était déjà sa bru, une bru indocile et dissipée.

— Nous sommes seules, n'est-ce pas, ma chère enfant? lui dit-elle en entrant dans sa chambre.

— Mais oui, madame, parfaitement seules.

Mme Ardouin, cependant, alla fermer la porte par un excès de précaution. Puis, revenant :

— Voyons, ma chère Hélène, il s'agit de s'entendre. Vous ne voulez vraiment pas épouser Pierre?

Un peu interloquée de cette question et du ton agressif dont elle était faite, Hélène répondit sèchement :

— Pourquoi revenir là-dessus, madame? Papa a dû vous dire...

— Il ne m'a rien dit, interrompit Mme Ardouin mère. Alors, mon fils ne vous plaît pas? L'avez-vous bien regardé? continua-t-elle en levant la tête avec orgueil.

Hélène ne put s'empêcher de rire, ce qui fit frémir de colère Mme Ardouin. Oui, certes, elle l'avait regardé. Et il était très beau avec sa haute taille robuste, sa barbe blonde et luisante, bien

taillée en pointe, de grands yeux bleus, un peu à fleur de tête, mais naïfs et assez doux. Sa mère l'admirait sans réserves : portrait vivant de M. Ardouin père devant qui, jusqu'à sa mort, elle s'était tenue prosternée, tremblant qu'un si bel homme lui fût ravi et fière de l'avoir épousé comme d'une action héroïque.

L'idée qu'une jeune fille quelconque — car Hélène, par comparaison, lui semblait une créature disgraciée — pût refuser le fils de cet homme et le sien, un fils plus superbe et plus viril peut-être que son père, cette idée lui causait une cruelle humiliation. Elle s'attendait à voir l'élue subitement transportée et amoureuse comme elle l'avait été elle-même autrefois, et voilà que cette petite fille se faisait prier! se permettait des façons! discutait! jouait la difficile et la renchérie!

Elle prit Hélène par la main, la fit asseoir, s'assit à côté d'elle, et d'une voix dont elle avait de la peine à contenir le sifflement et la menace :

— Écoutez, mon enfant, et pesez bien mes paroles... Ce projet d'union entre mon fils et vous n'est plus un secret. On l'a deviné en voyant Pierre venir chez vous plus que d'habitude. Je n'ai rien nié. Pierre, de son côté, s'est exprimé à diverses reprises sur votre compte en termes si flatteurs, qu'il serait impossible de lui attribuer la rupture des pourparlers. Or, j'appelle votre attention sur ceci, ma chère petite. Personne ne croira que vous refusiez un garçon comme Pierre

sans des motifs graves, puissants, j'allais prononcer un mot terrible, inavouables. Mais je suis tellement sûre que vous êtes la plus honnête fille du monde que je m'arrête et que je vous dis : réfléchissez, mon enfant, réfléchissez!

Surprise de cette attaque et ne comprenant pas d'abord, Hélène répondit :

— Madame, je crois que vous attachez trop d'importance à la situation. Il m'a semblé que le caractère de M. Pierre et le mien ne s'accorderaient pas, voilà pourquoi j'ai décliné l'honneur d'être sa femme.

— Et c'est tout? interrogea encore Mme Ardouin avec un regard glacé.

— Oui, madame, je vous le jure.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la candeur d'Hélène. Elle n'avait ni rougi, ni pâli, ni frissonné. Mme Ardouin se radoucit.

— Là, je vous crois!... Tenez, ma chère Hélène, vous êtes une gentille enfant et je finirai par vous aimer infiniment. D'ailleurs, ce que vous me dites de mon fils dénote une telle naïveté qu'elle augmente ma sympathie pour vous. Car je ne connais pas de natures mieux faites que les vôtres pour s'accorder, et ce mariage est parfait sous tous les rapports. Maintenant, continua-t-elle en se levant, puis en la prenant dans ses bras, je vous laisse, ma petite Hélène, et j'oublie la conversation que nous venons d'avoir ensemble. Demain, à la même heure, je reviendrai et je sais d'avance votre réponse.

— Je vous en supplie, madame, permettez-moi de réfléchir quelques jours, deux ou trois jours.

— Soit! répondit Mme Ardouin.

Et elle ajouta en souriant :

— Nous ne voulons pas capituler tout de suite, il paraît, mon enfant. C'est une satisfaction d'amour-propre dont je ne vous priverai pas.

Hélène aperçut le danger de sa position. Son père revint à la charge, insista, fut sur le point de se fâcher. Il consulta des parents. Le soir même de cet entretien avec Mme Ardouin, celle-ci, dans un salon, annonça le mariage comme un fait certain. Hélène comprit quelle ennemie implacable elle aurait en cette femme, si elle maintenait son refus. Elle se vit calomniée, brouillée avec dix familles de la ville, à peine soutenue par son père, hypocritement défendue par ses amies et avec quelles réticences! Seule dans sa chambre, elle eut une crise de larmes et se dit en songeant à Pierre : « Je ne l'aime pas, je sens que je ne l'aimerai jamais. Est-ce que je vais être obligée d'être sa femme? »

Elle appliqua sa pensée à ne le voir que physiquement avec son élégance, sa carrure, sa beauté véritable. Elle n'eut pas une seconde de trouble ni de tentation. Un sentiment s'était emparé d'elle, dès leurs premières rencontres : celui du dédain. Pierre lui avait paru un individu médiocre, incapable de sentir ce qu'il y avait en elle de meilleur, de plus original, de plus personnel. Avec lui, elle apercevait une intimité banale et incolore, privée

de ces délicatesses, de ces surprises sans lesquelles l'union de deux êtres n'est qu'une plate série d'habitudes.

Pourtant, ce n'est pas une idée romanesque qu'elle se faisait du mariage. Son rêve eût été de se voir conquise lentement, par progrès insensibles, par le seul fait de la présence et de la parole d'un être humain, et de ne l'épouser que lorsqu'elle serait charmée et vaincue, fière d'être à lui, sûre d'être aimée.

Qu'elle était loin de ce rêve avec la sournoise manœuvre qui l'enveloppait tout à coup ! Comment invoquer des pressentiments et des nuances pour repousser une union brillante, souhaitée de deux familles, approuvée par les amis, et sympathique à toute une ville ?

Elle se débattit pendant deux jours, à la fois contre elle-même et contre les provocations de son entourage. Elle était trop isolée pour conserver longtemps son énergie. Une visite que lui fit Pierre Ardouin, au cours de laquelle il se surveilla et fut plus discret, lui inspira une espèce de soupçon rapide qu'elle se trompait peut-être sur son compte. Cette première lâcheté la désarma, déjà énervée et comme étourdie de la lutte inégale qu'elle soutenait. A force de penser à Pierre Ardouin pour se convaincre qu'elle ne pourrait jamais être sa femme, l'image du jeune homme lui devenait plus familière. En regardant dans le vague, c'est lui qu'elle voyait. Cette obsession finit par la

troubler et amollir sa résistance; et lorsque Mme Ardouin, au jour convenu, se présenta en lui tendant la main, Hélène, toute pâle, les yeux cernés d'insomnie, lui dit : oui, puis se jeta dans ses bras.

Le mariage eut lieu deux mois plus tard, deux mois où elle contraignit son esprit à penser sans cesse à Pierre. Elle l'épousa dans l'illusion qu'elle l'aimait.

Quelques semaines de vie conjugale et les premières péripéties de leur voyage de noce, lui montrèrent sa cruelle erreur. Pierre était un être sans charme, lourd d'esprit, fat et prompt à tourner vers la première jolie femme venue son étalage de beau garçon.

Sans l'angoisse de la jalousie, car il ne s'était pas emparé d'elle et ne lui avait imposé sa domination ni par le prestige, ni par le plaisir, Hélène comprit cependant qu'elle serait vite trahie.

Elle eut une fille au bout d'un an. Pierre ne lui montra même pas, à cette occasion, la soudaine tendresse qui prend les hommes les plus vulgaires. Dès lors, il lui devint indifférent.

Ils restèrent à Tournus où ils habitaient l'un et l'autre avant leur mariage. Cette petite cité de cinq ou six mille âmes avec ses promenades le long du Rhône, entre de vieux arbres, un quartier neuf et élégant, de nobles monuments anciens, avait de la race. Un ménage jeune et uni aurait pu y vivre avec agrément et avec goût.

Mme Ardouin mère ne tarda pas à soupçonner que des malentendus commençaient à surgir entre

les deux époux. Elle voulut surveiller sa bru. Elle épia ses démarches, se mêla à ses relations, intercepta des lettres innocentes.

Hélène s'en aperçut et lui dit un jour :

— Ce n'est pas la peine de me surveiller, moi. Je vous assure que vous ne trouverez rien. Mais surveillez votre fils, cela vaudra mieux et au moins vous ne perdrez pas votre temps.

— Que voulez-vous dire?

Tranquillement, Hélène répondit à sa belle-mère :

— Pierre est l'amant de Mlle Riffard, la fille du nouveau propriétaire de la *Boule d'Or*.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Mme Ardouin à tout hasard.

— J'en ai la preuve, ajouta Hélène. Mais je ne veux faire aucun scandale et j'arrangerai ma vie en conséquence.

Mme Ardouin mère essaya de discuter. Deux jours après cette conversation éclata le scandale de Tournus. Mlle Riffard venait de quitter la maison avec Pierre Ardouin. La nouvelle en fut d'ailleurs répandue par le père Riffard avec une douleur bruyante. Nul ne s'en étonna, car la plupart des habitants de Tournus prévoyaient ce drame depuis déjà quelque temps.

Mme Ardouin reçut, datée de Marseille, une lettre de son fils où celui-ci invoquait une passion irrésistible et la fatalité. Il se mettait à la disposition de sa femme pour lui faciliter le divorce.

Ce fut pour la mère un coup terrible. Elle demanda pardon à Hélène et sanglota dans ses bras.

— Ah! ma pauvre chérie!... Que j'ai été injuste! Quelle douleur pour vous... et pour moi quelle destruction de toute ma vie... quel écroulement de ma situation... quel déshonneur pour la famille!

Hélène ne ressentait que du dégoût, un dégoût qui la rendait incapable de se plaindre. Mais, au fond de ce sentiment, elle découvrit bientôt comme une joie obscure d'être débarrassée d'un être inconscient et médiocre. Ce qu'elle perdait comme mère, comme épouse, comme mondaine, elle le gagnait en redevenant maîtresse d'elle-même, de sa conduite et de son cœur, en n'étant plus contrainte à toutes les hypocrisies, à tous les simulacres, à toutes les humiliations de la femme résignée. La reprise de sa fierté lui parut une compensation presque suffisante du drame qui fondait sur elle.

Pourtant, devant l'affolement de Mme Ardouin, et aussi devant l'intervention de M. Letertre qui s'accusait amèrement, elle renonça à se mettre en rapport avec l'avoué de Tournus, un ami de la famille, accouru pour lui offrir ses services.

— Je ne veux pas, dit-elle à sa belle-mère, prolonger le scandale. D'ailleurs, je répugne au divorce, surtout pour ma fille. Quant à une séparation légale, nous verrons plus tard.

Mme Ardouin jura qu'elle lui serait éternellement reconnaissante de ce procédé.

— D'ailleurs... laissez-moi faire... le temps aplanit bien des difficultés... Qui sait, ma chère enfant, qui sait?...

Hélène l'arrêta :

— Ne parlons jamais de cela, madame. Si je consens à rester provisoirement dans une situation fausse et tout à fait fâcheuse pour ma dignité, c'est à mon père et à vous que je fais ce sacrifice. Quant à l'espoir qui vous reste, il faut y renoncer. Je ne peux même pas vous dire, par égard pour vous, à quel point il est impossible que je me réconcilie jamais avec mon mari.

— Ah! quelle enfant vous êtes!

— Seulement, ajouta Hélène, je ne resterai pas ici. Je veux élever ma fille comme je l'entends... loin des observations et des bavardages de cette société de Tournus qui m'est devenue insupportable..

Mme Ardouin mère se récria d'abord, mais il fallut céder, et elle n'insista pas davantage, faisant simplement promettre à sa bru de lui écrire, et un jour de lui amener sa petite-fille.

Hélène vivait depuis un an à Paris; elle y vivait sans ennuis et sans projets d'avenir, s'habituant à sa blessure, n'attendant et ne convoitant rien.

Dans le monde, deux ou trois fois, des jeunes gens avaient commencé à lui faire la cour, mais

sans conviction, pour voir si c'était facile. Ils s'éloignèrent vite, écartés par ce sourire étrange, un peu moqueur, un peu dédaigneux de la femme qui ne veut pas pour le moment. Elle eut un jour des nouvelles indirectes de son mari. On avait vu M. Ardouin à Alger, en compagnie de sa maîtresse, ce qui indigna Mlle Messany comme une insulte nouvelle.

— Pas de divorce, mon enfant, vous avez raison... C'est une horreur... Mais une bonne séparation de corps et de biens... voilà ce qu'il faut!

La vieille fille ressentait maintenant pour Hélène une affection maternelle, qui était la somme de tous ses besoins de dévouement et d'amour.

Elle voulut connaître la situation exacte de sa cousine au point de vue légal et elle consulta son avoué. Celui-ci lui déclara que Mme Ardouin, en négligeant de faire constater l'absence de son mari et les causes véritables de cette absence, agissait avec une certaine imprudence; qu'elle s'interdisait également toute initiative personnelle; et, en outre, que si M. Ardouin prétendait un jour reprendre la vie commune, il serait très difficile à sa femme de s'y refuser. Il conseillait, lui, avoué, de commencer au plus tôt la procédure de la séparation de corps et de biens, qu'on aurait toujours le temps de transformer en divorce.

C'était l'avis de Mlle Messany.

— En ce qui concerne le retour possible de

mon mari, répondit Hélène, je n'ai aucune crainte, aucune inquiétude. Je me chargerais, en un quart d'heure de conversation, de lui enlever tout espoir de me reprendre jamais comme femme, s'il lui venait un jour cette idée bizarre. Pour ce qui est de la séparation, je vais aller bientôt à Tournus, conduire ma fille à sa grand'mère qui me la réclame, et au retour, après en avoir causé avec Mme Ardouin et avec mon père, je prendrai une résolution.

Malgré sa lucide affection pour Hélène, Mlle Messany n'avait pas approfondi les parties essentielles du caractère de la jeune femme. Elle la croyait résignée, mais sans l'arrière-pensée d'une revanche et dans l'acceptation complète du sacrifice; résignée comme elle l'eût été elle-même autrefois si une pareille aventure lui fût arrivée.

Mais Mlle Messany appartenait encore à la dernière période des temps héroïques, tandis qu'Hélène avait senti passer sur sa conscience l'haleine de révolte des temps nouveaux. Honnête femme totale et jusqu'à présent inflexible; se croyant incapable de manquer au devoir; soumise, quoiqu'un peu confusément, à l'esprit religieux, sa résignation au malheur n'était pas cependant d'une pureté absolue. Il s'y était glissé de l'amertume et le sentiment de l'injustice subie, et aussi l'ardent désir de quelque réparation future sous une forme que son imagination ne précisait pas.

Un homme ne connaît bien son caractère et sa

réserve d'énergie que le jour où, ruiné, il est obligé de refaire sa fortune; une femme n'a la notion profonde de sa dignité et de sa force morale que le jour où elle est trahie. Hélène, un instant abattue, s'était relevée très vite, dans une souple et fière attitude, ayant fait le compte de ce qu'elle avait perdu dans la vie et voulant savoir ce qui lui restait encore.

C'est d'elle que s'entretenaient le jeudi suivant Sébastien et Paul Barois en s'acheminant pour dîner vers la demeure de Mlle Messany.

— Pour moi, disait le professeur, je suis convaincu que la réconciliation de Mme Ardouin et de son mari n'est qu'une question de temps.

Sébastien montrait depuis quelques jours une certaine tendance à contredire son ami, car il trouvait ses jugements un peu trop dogmatiques et dépourvus de nuances.

Il répondit :

— Je ne suis pas de ton avis. Mme Ardouin me paraît être, au contraire, une femme qui s'est habituée à la vie de Paris et qui n'y renoncera pas facilement.

Paul Barois haussa les épaules :

— Je t'assure que tu ne la connais pas. D'ailleurs, laisse-moi te dire qu'en général tu ne connais pas les femmes, c'est une chose que j'ai remarquée. Et peut-on te demander sur quoi tu te bases pour n'être pas de mon avis?

— Il m'a semblé, répliqua Sébastien, que

l'autre soir Mme Ardouin était assez courtisée et qu'elle y prenait même de l'agrément. J'en ai conclu qu'elle n'aspirait pas à se réconcilier immédiatement avec son mari, voilà tout.

Et Sébastien décrivit le jeune homme qui faisait la cour à Hélène. Le professeur se mit à rire :

— C'est fort drôle! Oui, je l'ai vu aussi... Mais tu ne sais donc pas qui est ce monsieur?

— Non.

— C'est Gambier, mon pauvre ami, continua Barois en pleine gaieté... le chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique, qui est, au vu et au su de tout Paris, avec Loïsa Boudé, la danseuse de l'Opéra, et qui en est amoureux fou. Lui! faire la cour à Mme Ardouin! Il lui disait peut-être des galanteries quelconques et tu t'es imaginé... Ah! ah!

Mais tout à coup le professeur cessa de rire et, prenant son ton sentencieux, il déclara :

— Voilà, mon cher, ce que c'est que d'ignorer son Paris. On profère des énormités. Que cela te serve de leçon!

Intérieurement satisfait, Sébastien accepta la leçon de bonne grâce, et Barois conclut :

— Mme Ardouin est une femme extrêmement intéressante et d'une tenue irréprochable.

En apercevant Sébastien, Mlle Messany lui passa ses deux grands bras autour du cou, et lui rappela que jadis, là-bas, à Tournus, elle l'avait

fait sauter sur ses genoux ainsi que sa sœur Marguerite.

Ce fut la note dominante de la soirée. On traita Sébastien cordialement, mais en petit garçon. Tout le monde lui donna des conseils. Hélène même se crut le droit de le plaisanter en lui rappelant qu'à la soirée de Moulaine, elle avait été obligée de lui dire le nom du ministre de l'Instruction publique.

— C'est vrai? demanda le professeur avec stupeur.

— Oui, monsieur Barois! dit Hélène en riant.

Mlle Messany, seule, défendit Sébastien. Elle le défendit d'autant mieux que, le nom du ministre de l'Instruction publique, elle avoua qu'elle l'ignorait aussi.

— Mais vous, mademoiselle, fit Barois, c'est tout naturel. Il n'en est pas de même de ce garçon qui n'arrivera jamais à rien, s'il ne se tient pas mieux au courant des choses de la politique, de la littérature, et j'ajouterai même de la société parisienne.

Et le professeur, très en verve, se mit à disserter sur l'art de parvenir, après que Mlle Messany eût dit à Sébastien :

— Je vais vous faire goûter un canard aux olives comme vous les aimiez tant!

Pendant que la vieille demoiselle découpait le canard et que Paul Barois se lançait dans une théorie balzacienne du succès et de la réussite, Sébastien se promettait de ne jamais revenir dans

cette maison. Hélène surtout, qui l'avait, l'autre soir, presque séduit, l'agaçait maintenant par les gentilles petites railleries qu'elle se permettait à son sujet.

S'il avait été un observateur plus subtil des sentiments féminins, il eût remarqué, au contraire, l'exquis besoin de familiarité qui entraînait vers lui la jeune femme, concentrée sur elle-même depuis trop longtemps. Il ne vit que de la frivolité, là où, plus attentif, plus fin, plus sensible, il aurait pu découvrir la source cachée du désir et la détourner à son profit.

Hélène, de son côté, commettait à l'égard de Sébastien une erreur non moins lourde, en le prenant pour un étudiant inexpérimenté et timide. Elle lui trouvait une charmante figure, mais aucun sérieux, aucune maturité d'esprit. « Quand je pense que nous avons le même âge! » se disait-elle. Et elle constatait sa supériorité sur lui.

On apporta un gâteau de riz et Sébastien vit avec plaisir arriver la fin du repas. Il avait hâte de quitter ce milieu, qui lui présentait de la vie une image trop enfantine, et où il recevait sur un ton évidemment cordial des sermons destinés à des gamins de quinze ans.

— Une tasse de café, n'est-ce pas, messieurs? dit en se levant Mlle Messany... Et puis ne vous gênez pas si vous avez envie de fumer. Nous supportons ça parfaitement, Hélène et moi...

Dans le salon, les meubles lourds et symétriques,

les rideaux sombres, la table de milieu en vieil acajou, rappelèrent tout de suite à Sébastien le grand salon de ses parents, là-bas, à Tournus. La robe noire de Mlle Messany, la toilette d'Hélène d'une élégance trop fine pour être discernée au premier coup d'œil, la distinction un peu froide de ces deux personnes dans leur cadre provincial, rendirent à Sébastien presque douloureuse cette vision de son passé et il regretta davantage d'être venu. Des souvenirs d'enfance soudain réveillés lui inspirèrent l'envie d'être seul. Pourtant, il s'agissait de faire bonne contenance et d'être courtois.

La main longue et rugueuse de Mlle Messany versa du café à Barois, puis à Sébastien. Ensuite, une autre main, une main soignée et brune de jeune garçon efféminé, apporta le sucre.

Sébastien voulut faire à Hélène, à tout hasard, un compliment sur sa main, mais il la regarda un peu trop longtemps et ne trouva rien, ce qui amusa la jeune femme. D'ailleurs, elle lui sut gré de sa discrétion.

La conversation, sous la direction du professeur, reprit. On parla théâtre. Barois, à qui son député avait offert une loge pour la Comédie-Française un de ces prochains soirs, invita ces dames qui acceptèrent. Mlle Messany prit alors dans un meuble un album de photographies et les montra au professeur.

Pendant quelques minutes, Hélène et Sébastien

se trouvèrent près l'un de l'autre et comme isolés dans le salon. Elle demanda :

— Vous avez des nouvelles de votre sœur, monsieur Sébastien?

— Oui, madame, j'ai reçu d'elle une lettre ce matin même.

Hélène lui adressa plusieurs questions sur la jeune fille, qu'elle avait aperçue à différentes reprises chez des amis communs, à Tournus.

— Mais voilà bien deux ou trois ans que je ne l'ai pas vue. Elle doit être une grande fille.

Sans y prendre garde, emporté par le souvenir, Sébastien parla de sa sœur. Il en parla avec une émotion si délicate qu'Hélène leva les yeux sur lui et que leurs regards, devenus plus graves, se rencontrèrent, pour la première fois de la soirée.

Paul Barois, s'avançant vers eux, se mêla à la conversation, et l'interrompit. Il plaça un mot sur l'éducation des jeunes filles, qui ne parvint pas à créer une discussion. Les dames l'approuvèrent immédiatement et aussi Sébastien, par lassitude.

Onze heures sonnèrent. Le professeur fit un signe de départ. On fixa un rendez-vous pour le soir où Moulaine enverrait la loge, ce qui ne tarderait pas, Barois n'ayant plus qu'une semaine de congé.

Cette nouvelle ne fut pas autrement désagréable à Sébastien, quoiqu'il se reprochât ce sentiment. Mais le professeur, grisé par ses succès, présenté à des ministres, à leurs chefs de cabinet et à des

artistes célèbres, invité à une soirée officielle chez le président de la Chambre, devenait insupportable. Il opprimait Sébastien, lui donnait des leçons comme à un écolier. Il voulut le conduire au Louvre, puis aux Arts et Métiers et à une conférence populaire; et, dans l'intervalle, il le mena visiter les principaux monuments de Paris, à propos desquels il lui fit des cours d'histoire de France.

Il se montrait d'ailleurs généreux et invitait presque chaque jour son ami à déjeuner ou à dîner.

L'état d'esprit de Sébastien le rendait rebelle à ces distractions et à ces faveurs. Le jeune homme attendait avec impatience le moment d'être de nouveau seul, maître de son temps et de son travail, quitte à vivre avec moins de sécurité et d'une façon plus hasardeuse.

— A propos, lui demanda Barois un matin, as-tu reçu la lettre d'introduction de Moulaine auprès du directeur des *Annales scientifiques?*

— Non, reprit Sébastien, et je ne la recevrai probablement pas. Aussi je vais essayer de voir Malazé cet après-midi...

— Essaye... si tu n'y arrives pas, j'en reparlerai à Moulaine... Mais, à ta place, j'attendrais d'avoir la lettre.

— Mon cher ami, ce n'est pas la recommandation d'un député qui fera que mon travail intéressera ou n'intéressera pas le directeur d'une revue scientifique.

— Elle peut t'épargner quelques heures de pose.

— Elle peut aussi n'arriver que dans six mois. Non, je suis décidé. J'irai sans lettre de personne et dès aujourd'hui... Qu'est-ce que je risque?

Les bureaux des *Annales scientifiques* étaient situés rue Bonaparte. M. le directeur recevait tous les jours de trois à cinq heures. Quand Sébastien se présenta, l'antichambre était vide.

« Bon, songea Sébastien, j'arrive le premier. »

— Vous désirez, monsieur? dit un vieux garçon de bureau.

— Voir M. le directeur, si c'est possible.

— Qui dois-je annoncer?

Le jeune homme donna sa carte. Le garçon disparut. Sébastien prit sur une table le dernier numéro de la revue et se mit à le parcourir. Les *Annales scientifiques*, qui paraissaient chaque semaine, tenaient à la fois de la revue et du journal. C'était une publication estimée et peu répandue, mais ancienne déjà et toujours dirigée par un personnage éminent. On la citait quelquefois dans les grands quotidiens et son existence n'était pas ignorée du public, principalement du public universitaire de Paris et de province. Des professeurs, des membres de l'Institut y collaboraient. Le directeur actuel, Malazé, auteur de nombreux livres de vulgarisation scientifique, passait pour un esprit hardi, mais qui avait abandonné trop tôt le laboratoire pour le journalisme.

— M. le directeur est très occupé. Il vous prie de lui dire pourquoi vous venez.

— Pour un manuscrit, fit Sébastien.

— Dans ce cas, vous pouvez me le donner; je vais le remettre au patron... N'ayez pas peur, ça me connaît. Je suis ici depuis vingt ans.

— Et quand dois-je revenir?

— Revenez demain. Ici, monsieur, ce n'est pas comme dans les journaux. Le patron lit les manuscrits lui-même, et vous aurez la réponse en vingt-quatre heures... Ça vous étonne? continua-t-il, devant le sourire de Sébastien. On voit bien que vous ne connaissez pas M. Malazé.

Devinant que le garçon de bureau ne demandait qu'à lui parler de son directeur, Sébastien répondit :

— En effet, je ne le connais pas, mais je voudrais bien le connaître.

— M. Malazé, monsieur, vous prend un manuscrit comme ça... je l'ai vu cent fois avec son secrétaire... il lit les premières lignes, et puis il va à la fin, en tournant les pages très vite, et il dit : « Ça y est » ou « Ça n'y est pas ». Oh! c'est un vrai savant... Alors, monsieur, à demain, ajouta-t-il. Si « ça n'y est pas », on vous rendra la chose. Si « ça y est », M. Malazé vous le dira lui-même.

« Est-ce que ça y serait? », pensa Sébastien le lendemain lorsque le vieux garçon de bureau, avec considération, lui eut annoncé que M. le directeur allait le recevoir dans un instant.

Une porte s'ouvrit bientôt. Sébastien fut introduit. Un monsieur, maigre et chauve, avec une grosse moustache grise, des yeux noirs et fiévreux sous des sourcils épais, lui fit signe de s'asseoir.

— Monsieur Sébastien Réal?

— Oui, monsieur.

Après un instant de silence, pendant lequel il regarda le visiteur, M. Malazé reprit de sa voix cassante, dure, qui détachait les mots essentiels d'une façon presque agressive :

— J'ai lu votre travail... Il s'y trouve quelques erreurs de faits que j'ai soulignées et que vous n'avez qu'à rectifier... Il y a aussi des idées fort discutables et un défaut de méthode qui est tout narel à votre âge... Mais l'ensemble est d'un esprit distingué... Les attaques actuelles que subissent les principes généraux de la dynamique sont bien formulées... Votre travail me paraît de nature à intéresser nos lecteurs. Je le retiens.

Sébastien s'inclina :

— Monsieur le directeur, murmura-t-il, je vous remercie.

— Il paraîtra en deux fois et je vous donnerai dix francs la colonne, ce qui est notre prix moyen. Vous acceptez?

— Certainement, avec plaisir, répondit Sébastien en essayant de se faire une vague et rapide idée de la quantité de colonnes que tous ces feuillets représentaient.

Comme il se levait pour partir, M. Malazé l'ar-

rêta par une question où une nuance d'intérêt semblait mêlée à la brusquerie :

— Où avez-vous fait vos études scientifiques?

— Au lycée de Valence.

Puis, coup sur coup, il lui demanda encore, brièvement :

— De quelle école sortez-vous?

— D'aucune. J'allais me présenter à Polytechnique quand certaines circonstances de famille m'en ont empêché.

— Bien! fit M. Malazé sans aucune curiosité.

Il reprit :

— Vous habitez Paris?

— Oui, monsieur.

— Que faites-vous?

— Je cherche un emploi.

— Vous avez de la fortune?

— Non, monsieur.

— Vous avez besoin de gagner votre vie?

— Justement.

Avec une voix cinglante d'ironie, M. Malazé fit cette réflexion :

— Et, dans ces conditions-là, l'idée ne vous est pas venue de faire des vaudevilles ou d'envoyer des articles grivois aux journaux du boulevard! Vraiment, c'est très méritoire et je vous en félicite.

Légèrement interloqué, Sébastien cherchait une réponse, mais M. le directeur poursuivit :

— Vous avez un fond de sérieux dans l'esprit,

tant mieux! Je ne vous dirai pas que je m'intéresse à vous, je n'ai aucune raison pour cela, et je ne suis pas hypocrite... Mais permettez-moi de vous donner un conseil... Vous n'avez pas une assez forte éducation scientifique pour arriver à quoi que ce soit dans le domaine de la spéculation... Faites de la pratique... La mécanique pratique peut être éternellement perfectionnée et divers passages de votre article indiquent chez vous quelques dispositions de ce côté-là. Cultivez-les.

— Je vous suis infiniment reconnaissant de ce conseil, monsieur. Mais...

— Je sais ce que vous allez me dire. Par où commencer? Dans quel sens chercher? Ce sont vos affaires et non les miennes... Moi, je vous donne mon impression. Le reste dépend de votre énergie, de votre caractère et de votre chance. A mon avis, vous devriez essayer d'entrer chez un de nos grands constructeurs. C'est là seulement, et non dans les carrières libérales, que vous pourrez utiliser vos dispositions naturelles et vos connaissances. Connaissez-vous quelqu'un de ces messieurs? Je crois qu'il en y a d'intelligents.

— Je ne connais personne...

— Voyons?... chercha Malazé... J'ai eu affaire, pour la publicité, à Hardsmith, à Louis Dron, à Balanier...

— Ah! Balanier... dit Sébastien. Je l'ai vu une fois...

— Machines agricoles!... Industrie d'avenir!...

Toute la routine française à écraser! Joli travail! s'écria Malazé en ricanant. Allez là, cher monsieur, si le cœur vous en dit. Balanier est abonné à nos *Annales*. Il lira peut-être votre article, ça vous fera une introduction. Quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui ni avec vous pour vous donner une lettre de recommandation et, d'ailleurs, je ne donne sous aucun prétexte de lettre de recommandation, n'ayant jamais été moi-même recommandé à qui que ce soit et m'en étant toujours très bien trouvé.

Et, sur ces mots, il congédia Sébastien, en ajoutant :

— Vous pourrez toucher vos articles au fur et à mesure qu'ils paraîtront et je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous m'en apportiez d'autres.

Il lui tendit la main et le fit passer par une petite porte qui communiquait avec l'antichambre.

En sortant et en se retrouvant seul dans la rue, Sébastien fut frappé des observations de Malazé et de leur concordance saisissante avec ses propres réflexions, qui l'amenaient à déterminer assez exactement le point de la société où les circonstances l'avaient conduit.

Ne peut-on diviser les gens de sa classe en deux catégories principales : les bourgeois à carrière régulière et les bourgeois à carrière interrompue? Le professeur Barois, par exemple, d'un côté, et lui, Sébastien, de l'autre. D'abord, entre les deux, une différence profonde. Les premiers profitent

de l'élan de l'éducation, de toutes leurs études de jeunesse accumulées. Ils arrivent dans une profession qu'ils ont choisie, ils s'y installent commodément, ils y sont bien accueillis et les voilà désormais protégés par une organisation et des mœurs. Ce sont des voyageurs qui montent dans un train avec leurs billets et leurs bagages et qui courent le minimum des risques. Le trajet, d'avance, est tracé, le but fixé, les arrêts prévus. Tel le professeur Barois.

Mais pour les autres, quelle aventure différente! Soit qu'ayant commis une erreur de vocation ils aient abandonné leur carrière; soit que des circonstances fortuites les aient contraints — tel lui, Sébastien — à abandonner, au contraire, la carrière de leur choix et de leur goût, dans ces deux cas, au début de la lutte, ils ont leurs armes brisées entre les mains. Et les voilà seuls, en rase campagne, exposés à tous les coups, en présence d'une société implacable aux maraudeurs. Jusqu'à ce que celui-ci, par des chemins détournés et des contremarches, ait rejoint sa profession, et jusqu'à ce que celui-là ait découvert la profession pour laquelle il était doué, et tant que la soudure ne sera pas faite entre les deux tronçons de leur existence, ce sont des forces inconnues qui agiront sur leur sort. Ils seront dans la zone meurtrière du hasard.

Dans quelle direction aller sous tant de menaces, parmi tant d'incertitudes? Les événements, en apparence insignifiants, de ces jours derniers devaient guider Sébastien.

Sa soirée chez Moulaine, où son impuissance d'intrigue lui était clairement apparue; ses conversations avec Barois; cette timidité dédaigneuse dont il ne cherchait pas à se défaire et qui est un des défauts qui nous rendent le plus sûrement antipathiques aux êtres pressés de juger; ce dîner à côté d'une jeune femme qui lui plaisait et à qui il n'avait pas su dire une parole gracieuse, tout cela devait le confirmer dans cette idée qu'il n'était pas prêt pour l'ambition, du moins pour ce genre d'ambition qui exige la souplesse du caractère l'éclat de la parole et l'utilisation de la femme.

Non, il valait mieux retourner un instant en arrière, et tenter résolument de rejoindre sa profession par le bas, fût-ce par l'usine et le travail manuel. Ce rude stage, ses forces en avaient besoin pour se discipliner et s'épanouir. Et sa conviction qu'il deviendrait un jour un homme supérieur s'alliait parfaitement avec cette théorie.

Le professeur Barois, au récit de l'entrevue avec Malazé, triompha bruyamment :

— Ah! ah! Balanier!... Eh bien, mon vieux, qui est-ce qui avait raison de nous deux? Si tu étais resté l'autre soir chez Moulaine, tu aurais probablement trouvé le moyen de te faire présenter à Balanier, à Planot, à des gaillards utiles... Tout se tient à Paris, tout s'enchaîne! Enfin! il n'est pas l'heure de récriminer... Si tu ne parviens pas jusqu'à ton bonhomme, et ces gens-là ne sont pas commodes à approcher, j'écrirai à Moulaine, je lui

signalerai tes articles et puis on tâchera de s'arranger. Je suis navré de te voir dans cette situation...

Sébastien n'attachait plus la moindre importance aux conseils ni aux impressions de son ami. Il trouvait sa conception de la vie artificielle et empruntée à la littérature, privée du contrôle de la réalité et de l'expérience. Mais il ne tenait pas à discuter avec lui.

Le lendemain, vers cinq heures de l'après-midi· comme Sébastien cherchait dans ses notes la matière d'un nouvel article qu'il destinait déjà à Malazé, on frappa discrètement à la porte de sa chambre. Il cria : « Entrez! » sans se retourner. Une voix de femme, une voix faubourienne et gaie, l'étonna :

— C'est moi! dit en ouvrant la porte une grande fille qu'il reconnut, après un léger effort de mémoire, pour la modiste de la rue de Clichy, sa fugitive maitresse de quelques soirs.

— Mais entrez donc! fit Sébastien... Quelle surprise!

Elle l'embrassa, puis :

— Vous n'êtes pas pressé?

— Mais non, asseyez-vous.

Sa figure, quoique fatiguée, était agréable et franche. Le jeune homme s'approcha d'elle et l'embrassa à son tour.

— Je parie que vous ne vous rappelez plus mon nom?...

Il haussa les épaules en riant :

— Amélie, dit-il.

Elle s'écria :

— Je suis contente... Voici ce qui m'amène. D'abord, le plaisir de vous revoir, et puis... Mon Dieu! je ne vais pas y aller par quatre chemins. Vous n'avez pas l'air très « galetteux », mais si, à tout hasard, vous pouviez me prêter cinquante francs, ça m'irait joliment bien... Il faut que je parte demain pour Bordeaux, retrouver M. Creste, l'armateur... c'est mon amant... il est très riche... Mais vous savez, les hommes... il ne me fichera pas un sou avant que je sois arrivée à Bordeaux...

Elle voulut donner des détails sur M. Creste et expliquer pourquoi, tout en étant riche et son amant, il ne lui payait pas le voyage de Paris à Bordeaux, mais le jeune homme avait déjà pris la résolution d'être généreux. Les cinq cents francs de Barois étaient presque intacts; et la modiste venait d'ajouter, en manière de conclusion : « Il me reste dix sous ». Sans éprouver une émotion disproportionnée à ce malheur, Sébastien fit rapidement, à part lui, les quelques réflexions que vous suggèrent ces aventures de femmes, toujours les mêmes, banales et pitoyables, et qui ne laissent indifférents que les hommes très riches.

— Oh! que tu es gentil! s'écria Amélie en prenant le billet de cinquante francs. J'en ai de la veine d'arriver un jour où tu as de l'argent... Je partirai demain.

Puis, s'apercevant qu'elle venait de le tutoyer, elle se laissa entraîner par la logique de la situation et demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ce soir?

— Ma foi, répondit Sébastien, j'étais libre justement.

Néanmoins, à sept heures du soir, il eut la surprise d'entendre, sur le palier, la voix bien connue du professeur Paul Barois qui, ne trouvant pas la clef à la porte, disait au garçon de l'hôtel avec autorité :

— Ah çà! M. Réal n'est donc pas chez lui?

— Si, monsieur, si! Vous n'avez qu'à frapper.

« Allons bon! c'est Barois! murmura Sébastien. Qu'est-ce qu'il vient faire? Nous n'avions pas rendez-vous! »

— Eh! serais-tu déjà couché? à cette heure-ci? cria le professeur en riant.

Il ne croyait pas si bien dire. Sébastien se leva, entr'ouvrit, et, retenant la porte :

— Mon cher, dit-il à son ami, excuse-moi, mais je ne suis pas précisément seul.

Distinguant à travers l'embrasure le sommaire vêtement de Sébastien, Paul Barois comprit et devint tout à coup glacial :

— Bien! bien! mon cher... C'est parfait.. Je venais te prévenir simplement que j'ai reçu la loge de Moulaine... elle est pour ce soir... Je l'ai envoyée à ces dames qui m'ont fait répondre qu'elles nous attendraient au théâtre.

— Ce soir je ne peux pas, mon vieux, dit à voix basse Sébastien... je t'assure...

Le professeur ricana :

— En effet... Alors, au revoir, je ne veux pas te déranger plus longtemps.

Et il descendit brusquement. Il était indigné, non pas du dévergondage de son ami — en somme excusable, sauf qu'il s'y livrait à une heure inopportune — mais surtout que ce dévergondage l'empêchât de profiter de la loge à la Comédie-Française offerte par Moulaine. Si Sébastien croyait faire son chemin dans ces conditions-là!... C'était vraiment à désespérer de l'avenir de ce garçon, en train de se perdre par ses fautes de conduite, son insouciance, sa maladresse à saisir l'occasion!...

Quand, le soir, il pénétra, avant le lever du rideau, dans la baignoire où ces dames étaient déjà placées, il éprouva comme un sentiment de honte personnelle à répondre à Mlle Messany :

— Pourquoi je n'ai pas amené Sébastien, mademoiselle? Tenez!... Je ne peux même pas vous le dire!

Mais il se laissa vite arracher la vérité. Hélène, sans s'associer aux réflexions de sa cousine qui ne blâmait pas outre mesure la conduite du jeune homme, demanda :

— Vous avez vu... cette personne?

— Ma foi, non! Et je n'en ai guère eu envie.

On frappa les trois coups. Le rideau se leva. Hélène, appuyée au rebord de la loge, se sentit

obscurément mécontente et gênée d'avoir posé cette question. Elle était en même temps stupéfaite de sa propre curiosité, curiosité aiguë et prompte qui l'empêchait de saisir les premières répliques des artistes et conduisait impérieusement son esprit loin du décor qu'elle avait sous les yeux, dans la chambre où Sébastien et sa maîtresse devaient être enfermés.

Des rires éclatèrent. Une exclamation de Mlle Messany ramena Hélène au spectacle. L'illusion scénique l'enveloppa peu à peu. Jusqu'à l'entr'acte, elle ne pensa plus à Sébastien.

Le rideau baissé, le professeur alla chercher des bonbons.

— Crois-tu, ce Sébastien! dit Mlle Messany.

D'une voix grave, Hélène répliqua :

— Je pense, ma cousine, que vous ne l'inviterez plus...

— Comment? pour ça!... Mais, je l'inviterai bientôt, au contraire, et je lui en ferai, des plaisanteries!

Hélène se tut, voyant rentrer Barois, une boite de bonbons à la main. Elle aurait voulu être seule, suivre en elle-même le travail de sa pensée, savoir pourquoi elle était tout à coup oppressée et nerveuse; et pourquoi les images indifférentes de ce jeune homme et de cette femme, confuses et mêlées, lui cachaient le drame qu'on jouait devant elle.

D'acte en acte, elle se devinait plus troublée et

plus inquiète. Elle frémissait d'impatience d'être enfermée là, d'être interrompue à chaque instant dans sa réflexion par les spectateurs ou par le spectacle.

A la fin de la représentation, le professeur les reconduisit, elle et sa cousine, et, comme il devait partir dans deux ou trois jours, leur fit ses adieux. Le nom de Sébastien ne fut pas prononcé.

On rentra. Hélène demanda si sa fille ne s'était pas réveillée.

— Non, madame, dit la bonne, elle a dormi bien tranquille... Madame veut-elle que je l'aide à se déshabiller?

— Merci, Annette, je n'ai pas besoin de vous. Vous pouvez vous coucher.

Elle était seule dans sa chambre. Elle s'avança vers la glace, vit ses joues pâles et ses yeux cernés de fatigue, et, tout à coup, s'interrogea, tantôt à voix basse comme si elle eût confié son secret à quelqu'un, tantôt en silence, et le regard droit devant elle.

« Voyons, soyons courageuse, ne trichons pas. Qu'est-ce qui m'est arrivé ce soir? D'où m'est venu ce malaise que j'ai pu cacher à tout le monde, mais pas à moi?... Est-ce de la jalousie?... »

Elle déroula ses cheveux, commença à dégrafer sa robe, et murmura :

« Non... non... la jalousie doit être quelque chose de plus aigu, de plus lancinant. La jalousie n'est pas un malaise, c'est une douleur... Et je n'ai pas

souffert... J'ai eu comme un petit mouvement de fièvre, voilà tout... Ce que j'ai eu, maintenant que je suis libre de m'examiner, je m'en rends compte... J'ai été déçue... »

Elle éprouva de cette découverte une minute de soulagement, presque de joie.

« Oui, c'est cela... je m'étais imaginé que ce jeune homme, qui paraît assez naïf, allait devenir amoureux de moi, sans que je me fusse livrée d'ailleurs envers lui à la plus infime coquetterie... Et cela, à mon insu, me plaisait, puisqu'en découvrant mon erreur j'ai ressenti une véritable déception... Mon cas n'est donc pas grave... je suis en présence d'une simple blessure d'amour-propre qui sera très facile à guérir. »

Sa robe, tombée à ses pieds, dévoila ses épaules nues, et les courbes parfaites de leur chair. Elle s'assit un instant devant le miroir de sa toilette et aperçut son visage, déjà reposé et plus clair que tout à l'heure. Elle en conclut qu'elle n'était pas en danger, et, pour s'affermir davantage dans cette pensée, elle chercha combien de fois elle avait vu le jeune homme, à Paris, bien entendu. Car, là-bas dans son pays, elle n'avait jamais fait attention à lui, et c'est à peine si, en le retrouvant, elle s'était rappelé son nom. Elle avait vu Sébastien trois fois seulement, la première au Théâtre-Français, puis chez Moulaine, et ensuite à dîner, l'autre soir. Elle ne pouvait donc pas être bien profondément atteinte. Il est vrai qu'en ces deux dernières occasions,

une certaine intimité s'était vite établie entre eux, mais une intimité comme celle de deux enfants qui se rencontrent par hasard et qui s'apprêtent à jouer immédiatement... Non, pourtant... L'autre soir, après dîner, pendant qu'ils causaient, et à une minute précise que la mémoire d'Hélène avait retenue, leurs regards s'étaient croisés avec moins d'innocence. Là, dans cette minute, se trouvaient la faute d'Hélène et l'origine de son trouble. Trouble passager! Faute excusable! Défaillance d'un cœur surpris par une émotion inattendue! Et peut-être aussi le premier frissonnement du désir sur ses nerfs de vingt-cinq ans.

Elle acheva de se déshabiller, mais, comprenant qu'elle dormirait mal, elle hésita à se coucher. Elle passa un peignoir, entr'ouvrit la fenêtre, et son visage fut rafraîchi par un souffle léger d'avril; ensuite, elle alla dans la pièce voisine, et sur le front de sa fille, tiède de sommeil, elle pencha ses lèvres. Alors, elle revint s'étendre sur la chaise longue.

Que serait-elle devenue sans la maternité? Mariée au hasard, puis trahie et humiliée, elle avait encore toutes les craintes de l'avenir, pour elle et pour son enfant. Quel miracle lui referait un jour sa vie de femme?

Sébastien maintenant était loin de son esprit. Mais il avait servi à lui rappeler que personne ne l'aimait.

Elle ferma la fenêtre et se coucha. Le sommeil la

prit au moment où elle sentait des larmes monter à ses yeux.

Le lendemain elle reçut une lettre de Mme Ardouin qui désirait vivement embrasser sa petite-fille, comme Hélène le lui avait promis. Elle ajoutait que le printemps à Tournus était merveilleux et que le changement d'air, après un an de Paris, serait très favorable à la santé de l'enfant. M. Letertre se joignait à elle pour supplier Hélène de venir le plus tôt possible. Il avait passé un mauvais hiver, il était morose et mal en train. Et voici la combinaison qu'il avait imaginée : Mme Ardouin irait s'installer dans la propriété, de façon que tous profiteraient à la fois d'Hélène et de sa fille, sans qu'il fût besoin de transporter la petite de Tournus à la campagne pour voir alternativement son grand-père et sa grand'mère.

— Eh bien, demanda Mlle Messany, que vas-tu faire? Vas-tu y aller?

— Oh! certainement, ma cousine.

Elle était presque joyeuse de quitter Paris en ce moment, convaincue qu'elle reviendrait tout à fait guérie et « désensorcelée », songeait-elle. Car, au réveil, elle avait retrouvé l'image de Sebastien, mais déjà plus brouillée, plus distante. Elle le constata avec un sûr et tranquille sourire. C'eût été vraiment une aventure bouffonne que d'aimer cet étudiant vabagond, aussi jeune qu'elle; cet amateur de demoiselles de Montmartre; ce bohème paresseux et sans avenir, d'après l'opinion même de son

ami! Mais elle fut obligée de reconnaître qu'elle l'avait échappé belle. Et, en veine de franchise, elle s'avoua encore, pour en finir et n'avoir rien à se reprocher de ce côté-là, qu'il était séduisant avec sa bouche fine, ses cheveux épais et le timbre clair de sa voix.

— Si tu t'arrangeais de façon à voyager avec M. Barois, qui part jeudi?... fit Mlle Messany.

— Non, non... répliqua vivement Hélène... je préfère voyager avec Annette et la petite, simplement...

Elle envoya aussitôt une dépêche à son père et partit le surlendemain matin.

Elle accomplit tout le trajet par une de ces délicieuses journées d'avril qui rendent si allègres et si souples les êtres sensibles à la lumière. Au soleil incliné, elle arriva à Tournus où son père et Mme Ardouin la guettaient sur le quai de la gare. Reçue avec des caresses et de la joie, elle se sentit attendrie et embrassa sa belle-mère avec autant d'affection que M. Letertre. L'enfant passa de mains en mains en pleurant de fatigue.

Suivi du breack chargé des bagages, le grand landau de famille les conduisit tous dans la propriété de M. Letertre située à deux lieues de la ville. C'était une vaste maison carrée et blanche, où l'on accédait par une longue allée de platanes. Appuyée à un coteau peu élevé, elle dominait légèrement la vallée du Rhône, étroite et barrée à cet endroit par les rochers de l'autre rive; et de loin les lourdes

vagues du fleuve semblaient aller à la rencontre des derniers rayons du soleil.

Hélène s'installa dans sa chambre de jeune fille, que M. Letertre avait modernisée et embellie.

Deux jours se passèrent avant que Mme Ardouin mère fît une allusion quelconque au passé. Elle se montrait envers sa bru empressée et maternelle, feignant de considérer comme définitive la situation du ménage. Des visites de parents et d'amis ne troublèrent pas sensiblement la solitude d'Hélène.

Le troisième jour, la jeune femme se promenait avec sa belle-mère dans l'allée des platanes. Alors celle-ci, prenant le bras d'Hélène et s'appuyant sur elle, lui dit brusquement :

— Hélène, je veux vous parler.

Au ton grave, à l'accent, Hélène devina le sujet de la conversation qui allait s'engager, mais elle l'avait prévue et s'était décidée à la subir une fois. Son regard répondit : « Je vous écoute ».

— Oui, je veux vous parler, et très franchement. Je ne vous demande, d'ailleurs, ni un oui ni un non, je ne vous demande que de m'écouter et je m'en rapporte à votre impression... Vous devinez ce que je veux vous dire?...

— Je devine au moins de quoi il s'agit.

— J'ai reçu une lettre de mon fils, reprit après un court silence Mme Ardouin.

Et elle continua, en gardant contre elle le bras d'Hélène, et en marchant lentement sous les hauts

platanes aux branches à peine vêtues du premier éclat des bourgeons :

— Pierre est à Alger : il y est seul. Voici deux mois qu'il a quitté cette femme. Si je m'en rapporte au ton de sa lettre, à ses affirmations, il est en plein repentir de sa conduite... Il me demande de vos nouvelles et de celles de sa fille... Il voudrait aussi me voir et m'embrasser... Pauvre garçon! Il y a plus d'un an que je ne l'ai pas eu près de moi...

Elle s'arrêta un instant sur son émotion, tandis qu'Hélène, silencieuse et sans gestes, attendait.

— Vous savez, mon enfant, que mon rêve à moi a toujours été de vous réconcilier. Pierre a eu des torts... Oh! des torts abominables... Mais moi, qui le connais mieux que vous, je sais ce qu'il y a de superficiel dans ses égarements. Il est de ces hommes qui sont assez longs à s'assagir, mais qui, à un moment donné, s'assagissent pour toujours et deviennent les meilleurs, les plus fidèles des maris... Oui, je sais... vous n'avez aucune raison de me croire... Vous n'avez pas connu son père, dont il est le portrait... Son père, ma chère Hélène, m'a fait, en détail, pendant cinq ans, ce que Pierre vous a fait en une fois... J'ai souffert avec la résignation d'une chrétienne et aussi avec l'obscur pressentiment que je finirais un jour par être la plus forte. C'est ce qui est arrivé. Mon mari est revenu à moi et ne m'a plus quittée. Il a été du jour au lendemain, sans transition, sans effort, un époux accompli. Il s'était marié cinq ans trop tôt, voilà tout!

J'avais été victime d'une simple erreur de calcul. Dès qu'elle a été rectifiée, il n'y a pas eu, pendant quinze ans, de femme plus heureuse que moi.

Hélène avait à peine souri, assez cependant pour que Mme Ardouin fût encouragée :

— Donc, j'ai la conviction profonde — et vous comprenez que sans cela je ne risquerais pas une pareille aventure — j'ai, dis-je, la conviction profonde, j'ai la certitude que, si vous repreniez la vie commune, vous trouveriez désormais en Pierre le compagnon, l'ami, l'époux idéal que nous cherchons toutes... En outre, nos deux familles si fortement atteintes par le scandale de l'an dernier, en seraient consolidées. Votre père et moi n'aurions pas une vieillesse pleine de remords, ce qui est une considération pour laquelle je m'adresse à votre cœur... Il y a encore une nouvelle que je réserve pour la fin... elle ne concerne que vos intérêts matériels, mais c'est quelque chose... Vous n'avez pas oublié que je destinais Pierre au notariat. Eh bien, l'étude de Vilensel, le chef-lieu de canton, à deux pas d'ici, sera vacante bientôt par la retraite de Me Briset. C'est une excellente étude. Il ne tient qu'à Pierre de l'acquérir... je m'en charge... Vous voyez que de cette façon votre avenir et celui de votre fille seraient assurés : et vous n'êtes pas non plus sans avoir réfléchi au tort considérable que la séparation de son père et de sa mère, si elle se prolongeait, pourrait causer plus tard à cette enfant.

Ce discours longuement préparé, presque ap-

pris par cœur, lui paraissait solide et irréfutable. Elle crut avoir convaincu la jeune femme quand celle-ci lui répondit :

— Soyez sûre, madame, que j'y ai beaucoup réfléchi, au contraire, et que la situation de Geneviève me préoccupe par-dessus tout. Mais ce qui a duré un an peut durer quelque temps encore... et rien ne...

Mme Ardouin l'interrompit, ne voulant pas prolonger la conversation, heureuse d'avoir obtenu cela pour aujourd'hui..

— Oui... oui... ma chère Hélène... ne pressons rien... vous avez raison... Vous venez de me causer une grande joie!...

Elle embrassa affectueusement sa bru, et parla d'autre chose, s'imaginant ainsi être très habile. Quelle erreur elle commettait! Hélène avait répondu doucement, d'une façon volontairement vague, pour ne pas entrer dans une discussion où elle n'aurait pas gardé son sang-froid. Mais elle n'avait pas été émue une seconde par les explications de Mme Ardouin, ni touchée par son raisonnement. Ce n'est pas de cette façon détournée et légère qu'un si cruel différend entre deux époux peut se régler! Si Pierre subitement s'était trouvé là, devant elle, ardent, tendre, amoureux, qui sait? Dans son état d'esprit, dans son trouble actuel, avec la conscience du danger qu'elle avait couru, qui sait si elle n'eût pas pardonné sincèrement? Tandis que ce repentir, venu de loin, dont elle devinait

l'expression banale, ne faisait que remettre dans son cœur, avec une violence d'outrage, le souvenir du passé! Certes, oui, elle s'était préoccupée de la situation que créerait un jour à sa fille la séparation de ses parents. Mais Geneviève n'avait pas quatre ans. Ce qui importait maintenant, c'était de l'élever, de la fortifier, de lui faire de la vigueur morale et physique, avec un caractère résistant. Le jour où il faudrait que sa mère se sacrifiât pour elle, sa mère n'hésiterait pas. Ce jour n'était pas aujourd'hui.

Une semaine encore s'écoula. M. Letertre, lui, ne se mêla pas de la grosse question soulevée par Mme Ardouin. Il la laissait agir. Il se contentait de parler de ses vieux jours prochains et des maladies qui commençaient à l'assaillir; et il promenait mélancoliquement sa petite-fille dans le jardin, l'empêchant de jouer sous prétexte de la distraire.

Le dimanche suivant, après déjeuner, le domestique dit à Hélène qu'une demoiselle désirait lui parler et faisait demander si madame était visible.

— Qui est-ce? Demandez-lui son nom.

— Tiens! s'écria Mme Ardouin, en allant à la fenêtre, c'est Marguerite Réal avec son amie Mlle Derins!... Vous les connaissiez donc, ma chère Hélène?

Celle-ci, au nom de la jeune fille, s'était levée, et elle eut de la peine à répondre d'un air indifférent :

— J'ai rencontré Mlle Réal autrefois.

— Faites entrer ces demoiselles, ordonna Mme Ar-

douin au domestique... N'est-ce pas, mon cher Letertre?

— Mais, comment donc! Mlle Derins est presque notre voisine... Quant à Mlle Réal, je crois, ma parole, que son père a plaidé pour moi jadis! Je serais enchanté de faire sa connaissance!

Les deux jeunes filles s'avancèrent dans le salon avec une charmante aisance. Mme Ardouin, au courant de toutes les histoires de la contrée, demanda à Marguerite des nouvelles de Mme Darley, sa tante, et regretta de ne pas l'avoir aperçue depuis longtemps. Elle présenta à Hélène Mlle Derins, fille de M. Derins, le propriétaire du château de Lanjol, sur la route de Valence à Tournus.

Mais Hélène avait déjà pris les deux mains de Marguerite Réal et la faisait asseoir auprès d'elle. Elle la regardait avec une tendre curiosité, comme si elle eût retrouvé une amie, après une longue absence.

— Que vous êtes belle et grandie, mademoiselle!

— Vous vous souvenez de moi?... Il y a pourtant des années que nous ne nous étions pas vues... Figurez-vous, madame, que j'ai appris votre arrivée ici, par hasard... car je demeure encore assez loin... le jardinier de M. Letertre et celui de ma tante Darley font des échanges, et alors... Vous comprenez?

— Oui... oui.

— Justement, je venais de recevoir une lettre de mon frère me racontant qu'il avait dîné avec

vous, me parlant de vous... et, alors, j'avais hâte de vous voir... Ce qu'il me dit est vrai? Il va bien, n'est-ce pas? Il est content de ses démarches?

Surmontant l'espèce d'oppression qui lui était habituelle depuis quelque temps, lorsqu'elle pensait trop directement à Sébastien, elle répondit :

— Il avait l'air en parfaite santé... Quant à ses démarches, je ne suis guère au courant... Son ami, M. Barois, vous renseignera mieux que moi...

— Oh! Sébastien me donne des détails... Mais je crains que, pour me rassurer, il ne me dise pas exactement la vérité...

Mme Ardouin, dès le début de ce petit entretien, regardait sa bru avec l'instinctive méfiance d'autrefois. Pourquoi Hélène, en plus de huit jours, n'avait-elle jamais parlé de ses relations avec M. Réal, ni avec le professeur de Tournus?... Elle n'insista pas, se rappelant que jadis ce genre d'investigations avait toujours tourné à l'avantage de sa bru.

M. Letertre offrit aux jeunes filles de visiter la ferme et de boire une tasse de lait. Elles acceptèrent.

Marguerite et Hélène ne se quittèrent pas de l'après-midi, entraînées l'une vers l'autre par tous les mystères de la sympathie, et elles se réjouissaient déjà d'une intimité prochaine. Mais, à leur insu, c'est l'image éloignée de Sébastien qui créait entre elles ce rapprochement délicat, et elles ne cessèrent d'en parler.

Le frère et la sœur se ressemblaient beaucoup, par la coupe pareille du front, par la couleur des cheveux, la fine expression des lèvres. Détail assez étrange! Marguerite avait dans le regard plus d'audace et dans la voix moins de douceur peut-être que Sébastien.

— Ah! si j'étais près de lui! s'écria-t-elle à un certain moment.

— En quoi pourriez-vous l'aider, à dix-sept ans?

— D'abord, je ne compliquerais pas beaucoup sa vie, attendu que je ne suis pas difficile... Et puis, je sens qu'il y a des tas de petites fautes que je l'empêcherais de commettre... Je le connais bien, allez... entre frère et sœur, on s'observe sans s'en douter et rien ne vous échappe... Tenez, il a une chose contre lui, Sébastien... Il sait prendre admirablement les grandes résolutions, mais il ne sait pas prendre les petites... Et dans la vie, n'est-ce pas, madame, ce sont les petites qu'il faut prendre le plus souvent?... Moi, par exemple, ce serait le contraire... Dans une circonstance capitale j'hésiterais, je me conduirais peut-être très maladroitement, tandis que pour les détails de l'existence je suis extrêmement raisonnable... Vous voyez comme nous nous compléterions, Sébastien et moi... Enfin! il faudra pourtant qu'un jour nous nous réunissions!

Elle s'animait en parlant et Hélène admirait sa grâce énergique. Marguerite ne pouvait se douter

de la perplexité et du désarroi qu'elle apportait dans l'esprit de sa nouvelle amie. qu'elle y apportait innocemment, mais avec une force d'autant plus cruelle. Vu à travers sa sœur, Sébastien reprenait toute sa puissance de séduction sur une femme déjà atteinte et qui se croyait à l'abri. Et voilà que dans ce lieu, où elle s'était précisément réfugiée pour le fuir, le souvenir du jeune homme venait la rejoindre tout à coup, par le plus imprévu, le plus subtil, le plus dangereux détour!

— Je serais curieuse de savoir en quels termes il vous parle de moi? demanda-t-elle d'un ton dégagé.

— Oh! s'écria naïvement Marguerite, il me dit que vous lui plaisez beaucoup, vous et Mlle Messany! Venez me voir un de ces jours, chez ma tante qui sera heureuse de vous recevoir... Je vous montrerai la lettre de Sébastien, je ne l'ai pas sur moi.

L'après-midi finissait quand elles se séparèrent après s'être embrassées. Hélène, qui avait quitté son père et Mme Ardouin pour reconduire jusqu'à leur voiture les deux jeunes filles, rentra en songeant à la fatalité qui la replaçait juste dans le même état que l'autre soir, à la sortie du théâtre. Tout était à recommencer, avec cette circonstance aggravante que les mêmes arguments ne pouvaient pas servir une seconde fois; avec cette autre circonstance, infiniment plus aggravante, qu'ils n'avaient pas suffi à la préserver.

Et non seulement elle n'était pas fiévreuse ni oppressée comme le soir où elle avait découvert ses sentiments, mais encore elle se sentait envahie, lentement envahie par une émotion à laquelle elle se livrait sans résistance. Elle marchait, son ombrelle à la main, dans la nappe rose du soleil couchant, satisfaite de ces quelques instants de solitude, accompagnée par une pensée voilée, discrète, inexprimable, qui l'enveloppait peu à peu de charme et de tentation.

Elle passa une autre journée tout entière chez Mme Darley avec Marguerite. Elle lut le passage de la lettre qui la concernait et qui la fit frissonner de plaisir, car Sébastien disait qu'elle était jolie; elle accepta de voir quelques photographies du jeune homme; elle se chargea d'une foule de commissions pour lui; et, quand elle retourna chez son père; que, rentrée dans sa chambre, elle se trouva comme forcée de regarder en son propre cœur, elle comprit qu'elle ne pouvait plus se cacher la vérité. Elle aimait l'étudiant, le vagabond, le bohème! Elle l'aimait parce qu'il ne ressemblait pas à ces jeunes gens qui lui avaient fait la cour avec des attitudes et des paroles convenues, avec une fatuité qui lui rappelait son mari. Elle l'aimait aussi parce qu'elle sentait en lui un peu de mystère. Ce soir-là, elle souhaita ardemment d'en être aimée. Elle fut stupéfaite de s'être fait cet aveu sans angoisse. Alors, elle essaya de traiter avec sa conscience dont les suprêmes remords ne tinrent

pas longtemps contre le désir qui, pour la première fois, s'éveillait en elle, et s'allumait d'heure en heure. Cet amour lui apparaissait comme une revanche sur son passé, sur toutes les injustices, sur tous les dégoûts de sa vie. Si elle devait être malheureuse, au moins, cette fois-ci, elle le serait comme une femme et non comme une esclave humiliée!

Et puis, il ne fallait pas trop réfléchir! Si jamais elle commettait la faute, elle l'expierait, voilà tout!

Pauvres raisons qui ne lui suffirent pas longtemps! Elle s'en contenta l'espace d'une nuit et pour pouvoir dormir. Dès le lendemain, elle fut encore plus torturée, plus obsédée, plus contrainte de se débattre contre elle-même. Elle ne savait plus: elle s'imaginait qu'au dernier moment le sentiment du devoir, l'honneur ancien se dresseraient devant elle et l'arrêteraient. C'est seulement dans cette pensée qu'elle finit par trouver le calme et l'équilibre. Elle allait rentrer à Paris, faire écrire à Sébastien par Mlle Messany, lui donner des nouvelles de sa sœur, et, alors, elle verrait bien! D'ailleurs, Sébastien était peut-être amoureux fou de sa grisette, ce qui arrangerait tout, car elle ne songeait pas à aller se jeter à sa tête.

Le jour convenu pour le départ de sa belle-fille, Mme Ardouin n'essaya pas de la retenir.

— Ne la brusquons pas, dit-elle à M. Letertre. J'en réponds...

Et elle embrassa Hélène en murmurant à son oreille :

— A bientôt, n'est-ce pas, ma chérie?

Hélène lui répondit par un sourire que Mme Ardouin mère prit pour une promesse et qui était un défi.

III

Le premier article de Sébastien venait de paraître dans les *Annales scientifiques*. Ce ne fut un événement ni pour lui, ni pour personne. Sébastien alla remercier le directeur, M. Malazé, qui le félicita avec discrétion. Deux ou trois lecteurs lui avaient parlé de l'article, « ce qui était un succès très convenable pour un début, surtout dans le domaine de la science », ajouta-t-il en congédiant le jeune homme. Il lui annonça aussi que la suite de son travail paraîtrait dans le prochain numéro, et lui demanda s'il désirait toucher son argent.

Sébastien passa à la caisse. On lui versa soixante-dix francs et il calcula qu'il lui en reviendrait à peu près autant dans huit jours. Avec les trois cent cinquante francs qu'il possédait encore sur les cinq cents de Barois, c'étaient deux mois de vie assurés, en admettant même qu'il ne trouvât rien à gagner d'ici là, ce qui lui paraissait invrai-

semblable. D'abord il avait le temps, en travaillant matin et soir, de terminer une nouvelle série d'articles, que lui prendrait certainement Malazé; en outre, il était décidé à se rendre directement chez Balanier et à solliciter de lui un emploi quelconque dans son industrie. La chance que Balanier en eût un à sa disposition n'était pas grande. Sébastien ne se faisait pas d'illusions. Mais cette chance, il fallait la tenter. Ce singulier mélange d'insouciance et d'énergie, qui était un des traits de son caractère, devait lui être très utile dans cette période de sa vie, la période « hasardeuse », comme il la nommait. Insouciance pour le résultat immédiat de sa démarche ou de son acte, en même temps que décision dans l'accomplissement de l'un et de l'autre.

Ce plan avait reçu, moins quelques réserves, l'approbation de Barois. Le professeur, en somme excellent garçon, ne gardait pas ombre de rancune à son ami. Dès le lendemain de leur petite scène, il était venu à l'hôtel du Bourbonnais voir si Sébastien avait passé une bonne nuit, quitte à faire la connaissance de la jeune personne, et, s'il le fallait, à lui présenter ses excuses. L'idée même d'aller déjeuner avec elle, tous les trois, lui souriait. Mais la modiste avait disparu.

— Je crois qu'elle va habiter Bordeaux, dit Sébastien.

— Toutes réflexions faites, cela vaut mieux, observa le professeur.

Les vacances s'achevaient. Il fallait rentrer à Tournus. Les deux amis, en se séparant, se donnèrent une accolade fraternelle.

— Quand nous reverrons-nous à Paris? demanda Barois avec une vague tristesse... car, moi, je ne reviendrai pas avant un an au moins... Et toi, te verra-t-on à Tournus?

— Ce n'est guère probable, répondit Sébastien... En arrivant là-bas, n'oublie pas d'aller voir ma petite sœur et surtout ne l'inquiète pas sur mon sort.

— Je te le promets, mon vieux. Et n'oublie pas, de ton côté, de m'écrire le résultat de ta démarche chez Balanier. Si elle ne réussit pas, nous aviserons...

M. Balanier père, un des chefs de la grande industrie métallurgique, habitait, avec son fils Edmond, un hôtel de l'avenue Victor-Hugo. En réalité, le véritable maître de la maison Balanier était aujourd'hui ce fils, âgé de trente à trente-deux ans, grand garçon, froid, intelligent et pondéré, dont un mariage venait de doubler la fortune. Dans le cadre de cet hôtel, déjà illustre par le luxe et les fêtes, il menait son existence mondaine. Quant à son existence industrielle, elle se déroulait méthodique et rigoureuse dans les bureaux situés au centre de Paris, siège de la puissante organisation de toute l'affaire. Deux fois par semaine, Edmond Balanier restait la journée entière dans son immense usine de Breuilly, près

de Corbeil, à un quart d'heure de Paris. Depuis quelques années, à côté de l'usine principale, il en avait construit une autre, spécialement destinée à la fabrication des machines agricoles. Il jouissait d'une grosse fortune terrienne et, frappé par la supériorité de l'industrie américaine dans la machinerie agricole, il rêvait de lui créer une vaste concurrence française. Son merveilleux outillage métallurgique lui facilitait cette ambition. Un type de moissonneuse-lieuse portait déjà son nom.

M. Balanier père, qui n'aimait guère les innovations, avait cédé cependant. Mais il avait renoncé à la direction des travaux. « Il ne connaissait plus les ouvriers de maintenant; il était de l'ancienne école et par conséquent il ne lui restait plus qu'à se retirer. » Il savait que l'usine était en de bonnes mains. M. Edmond Balanier se croyait, en effet, l'étoffe d'un grand patron d'aujourd'hui. Il possédait le sang-froid, la fermeté, le goût des résolutions promptes et l'art de parler aux travailleurs. N'ayant pas encore rencontré de difficultés sérieuses avec eux, il attribuait à ses qualités personnelles cette situation privilégiée. Il croyait posséder surtout l'esprit de justice. Il s'était fait une liste de ce qui, dans la vie, est juste et de ce qui ne l'est pas; et quand il avait décidé que telle chose était juste, il l'accomplissait, même si elle devait léser ses intérêts, ce qui arrivait d'ailleurs rarement.

Par principe donc, il se montrait accessible à

tout le monde, et généreux dans des limites tracées à l'avance, sous les conditions expresses de mérite et d'honorabilité qu'il exigeait des personnes besogneuses. Cet ensemble d'habitudes lui constituait une sorte de morale dont il n'apercevait pas la fragilité ni les lacunes.

Il écoutait les plaintes, les réclamations et les demandes les lundi, mercredi et vendredi, dans ses bureaux, de neuf heures à onze heures du matin. C'est ce qu'apprit Sébastien par le premier employé qu'il interrogea. Il venait, en outre, d'avoir une idée assez ingénieuse pour entrer en relations avec Edmond Balanier. Cette idée consistait à écrire pour les *Annales scientifiques* une étude sur la mécanique appliquée à l'agriculture. Le grand constructeur ne pouvait manquer de s'y intéresser et de lui fournir les renseignements nécessaires, ainsi que toutes les facilités pour visiter l'usine de Breuilly. Une fois l'étude terminée et Sébastien familiarisé avec la question, une démarche auprès du chef de la maison dans le but d'en obtenir un emploi serait plus efficace.

Edmond Balanier reçut en effet Sébastien avec beaucoup de courtoisie. Il approuva son projet, et lui donna une lettre pour M. Janel, un de ces élèves d'école d'agriculture que les constructeurs emploient comme commis-voyageurs, qui visitent les exploitations de province, montent les machines chez les acheteurs, et qui se trouvait en ce moment à Breuilly.

— Janel est un homme qui connaît la question à fond et il se fera un plaisir de vous mettre au courant.

Sébastien partit pour Breuilly le lendemain et y passa la journée. L'usine, nue et énorme, dressait ses murs salis et ses multiples bâtiments au milieu d'une plaine, parmi des champs d'expérience. Elle occupait une population d'ouvriers, disséminés dans les ateliers, les chantiers et les hangars, autour des forges, et qui travaillaient dans le bruit métallique et grinçant des appareils. Ce qui frappait d'abord le visiteur, c'était dans cette foule et dans ce tapage, un ordre évident, une hiérarchie visible du travail. On sentait la méthode et la tradition, et, par derrière, une organisation solide. Quand Sébastien arriva, deux forts chevaux traînaient au bord du champ une machine et la faisaient fonctionner à vide; un conducteur assis maniait des leviers, et les quatre bras tournaient comme les ailes d'un moulin. Un monsieur, parmi les gens qui regardaient, fit une observation qui arrêta le conducteur.

— Votre mouvement manque de régularité, dit-il. L'aiguille de liage n'intervient pas exactement quand la gerbe a la grosseur nécessaire.

— Oui, c'est vrai, fit le contremaître.

Sébastien s'approcha du monsieur, un jeune homme en jaquette et chapeau haut de forme :

— Seriez-vous assez aimable, monsieur, pour bien vouloir me dire si M. Janel est à l'usine?...

— Je suis M. Janel.

— Alors, monsieur, permettez-moi de vous remettre cette lettre qui vous est adressée par M. Edmond Balanier.

— Voyons.

Il la lut, puis tendant la main à Sébastien :

— Je suis à votre disposition pour tous les renseignements que vous pouvez désirer.

Sébastien lui expliqua le plan de son étude.

— Seulement, ajouta-t-il, je n'en connais que le côté purement scientifique; le côté technique et pratique m'échappe entièrement. Je n'ai même jamais vu de près une machine agricole moderne.

— Tenez, on est en train de monter une moissonneuse-lieuse d'un type tout à fait récent et qui fait le travail de dix faucheurs... Voulez-vous la voir?

Ils s'approchèrent :

— Dans ce modèle-là, le bâti, au lieu d'être en bois, est fait de tubes métalliques creux comme ceux des châssis de bicyclettes; la roue motrice est à jante d'acier au lieu d'être en fonte et les essieux roulent sur billes... Ah! il y a beaucoup d'autres améliorations à apporter! Nous sommes en pleine transformation de la machinerie...

A une question sûre et précise que lui posa Sébastien, il demanda :

— Vous êtes ingénieur?

— Non, mais j'ai étudié pour l'être et je voudrais reprendre la carrière.

— Sans diplôme? Hum! fit Janel. Les industriels emploieront toujours de préférence quelqu'un qui sort de Centrale ou de Polytechnique, ou même des Arts et Métiers. Est-ce à une de ces écoles que vous vous êtes préparé?

— A Polytechnique.

— Tiens! comme moi... Seulement, j'ai été malade, les mathématiques m'avaient fichu une bonne neurasthénie... Il me fallait le grand air... J'ai fait de l'agriculture, je suis entré à Grignon.

Midi sonnait. Il proposa à Sébastien de déjeuner dans un cabaret voisin. Au cours du repas, comme ils avaient échangé quelques confidences, Sébastien l'interrogea :

— A votre avis, est-ce que j'ai une chance d'entrer chez M. Balanier?

L'autre réfléchit :

— A quel titre? Vous ne pouvez pas être ouvrier.

— Pourquoi pas?... Je peux l'être du moins pendant quelque temps... C'est le seul moyen, il me semble, de combiner ce que je sais de théorie avec la vraie pratique et d'arriver à quelque chose.

— Ah! mon cher monsieur, s'écria Janel. Il est aussi difficile à un ouvrier de devenir un bourgeois, qu'à un bourgeois comme vous de faire du travail manuel...

— On peut toujours essayer.

— Oh! c'est possible, remarquez, il n'y a pas de règle absolue. Il est certain qu'un homme de

votre éducation qui serait capable d'être un bon ouvrier deviendrait vite un individu exceptionnel... C'est peut-être le type du patron de demain.

Ils ne se quittèrent que vers le soir. M. Janel, qui devait partir bientôt pour la Nièvre conduire des machines chez plusieurs propriétaires fonciers, dit à Sébastien :

— Je vais vous présenter au contremaître, c'est un très brave homme. Il vous donnera de meilleures indications que moi pour continuer votre travail...

Sébastien calcula :

— J'en ai bien pour une douzaine de visites, au moins.

— Avec la lettre de M. Balanier, vous pouvez venir tant qu'il vous plaira.

Bourgault, le contremaître, fut appelé et s'offrit à renseigner Sébastien.

— Alors, monsieur Bourgault, à un de ces jours et merci.

Dans le train qui le ramenait à Paris, Sébastien sentit sa résolution s'affermir, résolution de pénétrer là, dans l'usine, fût-ce d'abord en ouvrier ; puis, peu à peu, par l'intelligence et le savoir, par l'effort lucide et acharné, dans un avenir encore séparé de lui par toutes les luttes de la vie, devenir à son tour un chef. C'était, à n'en pas douter, sa voie et la ligne de son ambition. Tout l'y inclinait : ses études et ses dispositions naturelles, sa fierté de gagner sa vie par un travail lourd et digne, au lieu

d'errer de place en place, de bureau en bureau, au gré de la protection dédaigneuse d'un Moulaine quelconque.

Il alla dîner dans cette brasserie du quartier latin où il lisait parfois les journaux; puis, en rentrant chez lui, dispos et encouragé, l'esprit clair et le corps robuste, il songea soudain avec plus d'insistance qu'il ne faisait d'habitude à quelque aventure de femme. Cette tiède soirée de mai lui sembla favorable. Comme il passait devant le Châtelet, l'entr'acte déversa sur le large trottoir des spectateurs altérés. Deux jeunes femmes, d'une élégance moyenne et d'une condition sociale impossible à préciser, mangeaient des oranges en riant. Sébastien s'arrêta un instant pour les regarder : elles paraissaient n'avoir pas de cavaliers. Il se demanda laquelle il préférerait et il n'hésita pas : c'était la brune. L'autre était agréable aussi, mais d'un blond frop fade. Comme il prolongeait son examen, deux messieurs s'avancèrent et les appelèrent par leurs petits noms. La sonnette de l'entr'acte retentit : les deux couples lestement grimpèrent les marches de l'escalier. Sébastien faillit prendre un billet pour voir encore pendant un instant un joli visage. Onze heures sonnaient. Assez tristement, il renonça à une aventure pour ce jour-là.

Le lendemain, par le premier courrier, il reçut une lettre de Tournus. Elle était de sa sœur Marguerite. A peine eut-il commencé de la parcourir

qu'il murmura : « Ça, c'est curieux! » Marguerite lui racontait comment elle s'était tout à fait liée avec Hélène Ardouin. « Et tu peux croire, disait la lettre, que nous avons parlé de toi. J'ai chargé Mme Ardouin de te donner de mes nouvelles de vive voix. Je pense que tu ne seras pas mécontent de ce qu'elle te dira sur la santé et la bonne mine de ta petite sœur, qui s'ennuie effroyablement de ne pas te voir et qui commence à trouver inouï que tu ne veuilles pas la prendre avec toi. Un de ces jours, mon frère, tu t'apercevras que je te manque, et ce jour-là j'embrasserai ma bonne tante Darley sur les deux joues et je la quitterai sans remords, comme une ingrate que je suis, pour venir te rejoindre. C'est vrai pourtant que je serais une ingrate envers elle, mais tu es mon frère, je n'ai que toi, et il n'est pas juste que nous soyons séparés. Enfin! attendons. Que je sache parfaitement l'allemand et l'anglais et tu entendras parler de moi, je ne te dis que ça! Au fait, Hélène Ardouin doit être rentrée à Paris depuis deux jours. J'espère que tu vas aller la voir et que tu ne feras pas le sauvage. »

Sébastien ignorait le voyage de Mme Ardouin à Tournus. Depuis plus d'un mois il ne l'avait pas aperçue : bien rarement il songeait à elle. Ses sentiments à l'égard de la jeune femme avaient été divers et sans suite. Un soir, il l'avait presque désirée; puis elle lui avait paru banale et froide; une autre fois, au contraire, il avait senti, près

d'elle, un charme rapide, et il en était resté troublé assez longtemps. Toutes ces impressions lui revenaient à la lecture de la lettre. La dernière domina. Il se rappela la main brune et fine de la jeune femme, tendue vers lui; ses yeux noirs et tout ce qu'elle avait en elle de mélancolique et de gracieux. Il fut surexcité aussi par cet enchaînement de circonstances qui, de nouveau, la mettaient sur son chemin.

« Je vais y aller aujourd'hui, se dit-il. Il faut que je la revoie. »

Après déjeuner, vers trois heures, il se rendit chez Mlle Messany. Ces dames n'y étaient ni l'une ni l'autre. Mais Mme Ardouin ne tarderait pas à rentrer pour faire faire à la petite fille un tour de promenade.

Sébastien n'osa pas attendre. Il descendit, se promena un moment devant la porte, alla jusqu'au coin de la rue, se retourna. Ensuite, machinalement, il revint sur ses pas; puis, il marcha de long en large, un peu loin de la maison. Un quart d'heure s'écoula ainsi. Alors Sébastien se décida à remonter pour laisser un mot sur sa carte. Il l'écrivit dans l'antichambre, le laissa à la bonne, et redescendit. Il se trouvait à l'étage au-dessous quand il entendit dans l'escalier le glissement d'une robe. Il se pencha : c'était Mme Ardouin. En apercevant le jeune homme, Hélène s'arrêta et la voilette empêcha qu'on ne vît le sang lui envahir le visage. Son hésitation ne dura qu'une

seconde. Elle franchit quelques marches, tandis que, sur le palier, Sébastien, le chapeau à la main. s'inclinait.

Elle lui tendit la main:

— Ma cousine, monsieur, allait justement vous écrire.

— Oui... dit-il en balbutiant un peu, j'ai reçu ce matin une lettre de ma sœur... qui...

— Oh! en effet, reprit Hélène, j'ai des tas de petites commissions à vous faire de sa part.

Ils étaient là tous les deux, cherchant ce qu'ils avaient à faire, subitement intimidés. Car il n'y avait guère moyen ni de rester sur le palier ni de congédier le visiteur.

— Voulez-vous attendre un instant Mlle Messany? continua-t-elle, elle sera très contente de vous voir.

Hélène passa devant lui. En montant l'escalier. n'ayant pas encore repris son sang-froid, elle frissonnait de se sentir regardée. Cette rencontre inopinée de Sébastien, au moment où elle pensait à lui, donnait à son amour une certitude nouvelle comme un élan désormais irrésistible, dont elle était effrayée. Elle songeait que sa soumission totale ne dépendait peut-être plus que de la volonté de ce jeune homme alerte et souriant qui venait, pendant qu'elle ouvrait la porte, de la rejoindre et de la frôler. Elle se demanda si, tout à l'heure, quand ils allaient se trouver seuls, elle aurait la force de lui cacher ses sentiments.

Ils entrèrent. Elle lui demanda la permission d'enlever son chapeau et le rejoignit bientôt dans le salon.

— On n'y voit rien ici... vous ne trouvez pas? fit-elle en allant écarter les rideaux des fenêtres.

Elle le fit asseoir dans un fauteuil, et prit place sur le canapé, vis-à-vis de lui. Tout d'abord, elle ne sut pas comment engager la conversation et elle répéta :

— Oui... nous allions vous écrire.

Il la remercia et lui demanda depuis quand elle était revenue. Mais le nom de Marguerite, prononcé, les mit à l'aise. Hélène ne tarissait pas d'éloges sur la jeune fille, sur sa beauté, son intelligence, sa grâce. Elle raconta la vie qu'elle menait là-bas, à la campagne et les études qu'elle faisait.

— Alors, vous êtes restée longtemps à Tournus? demanda Sébastien.

— Presque un mois.

La familiarité renaissait entre eux. Toute gêne avait disparu. Ils s'interrogeaient et se répondaient avec des sourires, des plaisanteries, une animation de camarades, sans même le remarquer.

— Comment, s'écria Sébastien en l'interrompant, Marguerite vous a donné sa dernière photographie, et moi, je ne l'ai pas encore reçue! Ça, c'est trop fort!

— Parfaitement, reprit-elle. Voulez-vous que je vous la montre?

— Je crois bien!

Elle se leva et la chercha dans une coupe sur le piano. Et ils admirèrent ensemble le portrait de la jeune fille, sérieuse et fière, qui avait l'air de les regarder tour à tour.

Puis l'entretien continua. Ils étaient debout, près l'un de l'autre, et ne songeaient pas à se rasseoir. Sébastien demanda :

— Au fait, est-ce que vous avez revu Barois?

— Non, je n'ai fait que traverser Tournus. Quand est-il rentré?

— Presque en même temps que vous, d'après ce que vous m'avez dit.

— J'espère que vous ne vous êtes pas quittés brouillés?...

— Brouillés? fit Sébastien étonné... A propos de quoi? Oh! ajouta-t-il en se rappelant tout à coup, ce n'était pas sérieux... Il vous a raconté cette bêtise?

Elle dit gravement :

— Il vous en voulait beaucoup.

Alors, il ne put s'empêcher de rire; et, tout naturellement, d'un ton gentil, sans prendre garde à ce que sa confidence avait de déplacé et avec une fatuité bien rare chez lui :

— Figurez-vous que je n'étais pas seul... Une... une... amie était venue me voir... qui partait le lendemain pour Bordeaux et qui n'avait pas de quoi payer son voyage... et elle avait eu l'idée, dont je me serais bien passé, de me demander ce petit service... D'ailleurs, le lendemain, Barois lui-même...

Il s'arrêta, stupéfait de la pâleur accourue sur le visage d'Hélène et de l'éclat de ses yeux. La jeune femme se détourna brusquement, la poitrine soulevée et palpitante de tout le travail qui se faisait dans son cœur depuis un mois ; d'un geste nerveux, elle jeta dans la coupe la photographie qu'elle gardait encore entre les mains et alla s'asseoir, incapable de retenir plus longtemps sa douleur, honteuse de cet aveu et de sa lâcheté.

Une griserie subite envahit Sébastien. Il éprouva une surprise ardente, joyeuse, surprise de son cerveau et de ses sens, et il devina dans un éclair toutes les étapes de sa conquête.

Un silence de quelques secondes lui parut délicieux. Il n'osait pas s'approcher d'elle. Puis, il vint s'asseoir à son côté, et voulut lui saisir la main. Elle la retira en murmurant :

— Laissez-moi... vous vous trompez...

De nouveau, elle se leva et s'en alla vers la fenêtre qu'elle entr'ouvrit. Sébastien s'avança et lui dit :

— Je vous aime... je vous jure que je vous aime depuis le jour où je vous ai rencontrée...

Hélène, trop sincère, trop dépourvue de coquetterie, n'avait pas pu se reprendre. Par son silence, elle se trahissait, elle se livrait davantage.

Baissant la voix, Sébastien demanda :

— Je veux vous revoir... Est-ce que vous sortirez demain?

Elle s'éloigna de lui :

— Non... non... Il faut vous en aller... Ne pensez plus à ce qui vient de se passer...

Il répéta, revenant à elle, essayant de trouver ses yeux :

— Je veux vous revoir... je vous attendrai... A quelle heure sortirez-vous?

— Non... non, balbutia-t-elle, pas demain, un autre jour... Venez nous faire une visite.

On entendit s'ouvrir la porte de l'appartement.

— Ah! voici ma cousine, dit Hélène... Enfin!

Mlle Messany pénétra dans le salon en s'écriant :

— Eh! le voilà, ce petit! comment ça va? Vous partez?

— Oui, mademoiselle, maintenant que je vous ai vue en bonne santé.

— Ah! mes enfants! qu'il commence à faire chaud dehors... Tiens! je t'ai apporté ça, dit-elle à Hélène, en lui tendant un bouquet... Mais avant...

Elle détacha une fleur et la mit à la jaquette de Sébastien :

— Et j'espère, mon petit, qu'on vous verra un peu plus souvent...

— Je vous le promets, mademoiselle.

— A propos, continua Mlle Messany en s'adressant à sa cousine, j'ai encore trouvé chez le concierge une carte de Mme Moulaine qui a changé ses jours jusqu'au 15 juin... C'est le jeudi et plus le mercredi.

— J'ai également reçu une carte, reprit Hélène.

— Est-ce que tu iras demain?

La jeune femme dit :

— Oui, probablement.

— Moi, fit Mlle Messany, je n'irai que jeudi prochain...

Sébastien prit congé de la bonne demoiselle et, en serrant la main d'Hélène, lui fit facilement comprendre qu'il s'arrangerait de façon à la rencontrer bientôt.

Et, en effet, le lendemain, comme elle sortait de chez Moulaine après une heure de bavardage, elle aperçut, sur le trottoir d'en face, Sébastien qui se promenait. Au lieu de prendre une voiture à la porte comme d'habitude, elle fit quelques pas dans la direction du quai et laissa Sébastien s'approcher d'elle.

Le jeune homme, tout de suite, lui dit qu'il l'aimait et que, depuis la veille, il ne faisait que penser à elle. Sans répondre elle secoua la tête. Jamais elle n'avait été si élégante, habillée d'une plus fraîche toilette, avec sa jaquette souple qui glissait, entr'ouverte, sur les hanches et se prêtait aux mouvements de la taille. De fines lueurs roses montaient à la peau brune de ses joues.

Elle marchait par petits pas réguliers et lents, à côté de Sébastien, écoutant ces mots d'amour, toujours pareils, décolorés et comme flétris, qui ne tiennent plus leur sens que de la voix qui les prononce et de l'oreille qui les entend. Il lui parlait avec la chaleur et l'autorité de ses jeunes

forces, de son désir victorieux; et elle épiait ses paroles, cherchant à découvrir si son accent était sincère et ému.

Depuis la veille, l'image de la faute occupait son cerveau. Ce n'est plus contre l'amour qu'elle luttait, mais contre l'accomplissement de l'acte qui allait élever une barrière entre la vie d'hier et celle de demain : entre la vie aux mornes heures irréprochables et l'avenir plein de risques. Mais, ce qui protestait en elle et la retenait encore, c'étaient pour ainsi dire les portions usées de sa conscience; tout ce qui d'elle demeurait jeune et vivant la poussait vers Sébastien.

— Et vous, Hélène, dites-moi qu'hier je ne me suis pas trompé et que vous m'aimez!

Elle lui répondit en s'appuyant sur son bras, car elle était décidée à se donner, un jour. L'incertitude de ce jour était la seule défense qui lui restât.

Pendant cette semaine, ils se virent plusieurs fois, çà et là, dans les rues où elle devait passer et qu'elle lui disait d'avance. Il n'osait pas lui demander le rendez-vous définitif, et ce manque d'audace même plaisait à Hélène.

Ce qu'elle ignorait cependant, c'est que, dans l'espérance de la recevoir bientôt, il avait quitté son misérable logis et loué dans une maison bourgeoise du quartier de la Trinité une chambre meublée d'un aspect décent.

Un jour de la semaine suivante, Hélène dînait chez des amis, sans sa cousine. Elle avait accepté

que le jeune homme l'attendît à la sortie, vers dix heures, et la reconduisît chez elle. Ce n'était pas loin : elle prit son bras et, serrés l'un contre l'autre, leurs mains s'enlacèrent. Arrivée à la porte de la maison, elle allait sonner : Sébastien l'en empêcha, remarquant que la petite rue était déserte et mal éclairée. Alors, il avança ses lèvres et ce fut leur premier baiser.

Il murmura :

— A demain, n'est-ce pas? chez moi?

Elle fit :

— Je ne sais pas, je vous enverrai un petit mot.

— Je ne demeure plus boulevard de Clichy, dit-il, naïvement.

Et il lui donna sa nouvelle adresse.

A l'heure exacte, Sébastien, qui la guettait par la fenêtre, la vit arriver en voiture. Elle se glissa dans l'escalier, tremblante d'une peur inconnue, effarée de ce qu'elle faisait et incapable de ne pas le faire.

Le jeune homme l'entraîna dans la chambre, et elle s'abandonna, hardie et maladroite à la fois, comme dans une fiévreuse improvisation.

Quand elle le quitta, elle lui avait fait tous les aveux, livré tous ses secrets, avec la généreuse imprudence de la passion. Craintes de l'avenir, fantômes qui rôdaient autour d'elle, remords, subtilités de la conscience, tout avait disparu. Était-ce sa vraie vie qui commençait? N'était-ce, dans sa

vie, qu'un entr'acte éblouissant? Elle ne voulait pas s'interroger. Elle ne songeait plus qu'à attacher à elle Sébastien, autant par les caresses et par la soumission que par les liens d'une affection plus délicate. Il fallait lui montrer, sous la maîtresse pliée à tous ses caprices, la femme attentive et dévouée; car, d'instinct, elle le sentait en péril, dans une situation inextricable. Mais d'abord, peu à peu, il s'agissait de pénétrer dans son caractère et d'en connaître les principaux ressorts. « Il y a une chose certaine, se dit-elle, c'est que je lui plais. »

Sébastien devait se rendre le lendemain à l'usine de Breuilly, pour son travail, et avait donné rendez-vous à Hélène pour le surlendemain. Ce jour-là, justement, elle avait l'habitude d'aller chez des amis, avec sa cousine. Ce n'est pas qu'un prétexte fût difficile à trouver; mais, après ce prétexte, elle serait obligée d'en chercher d'autres, chaque fois, et de mentir sans cesse. N'était-il pas plus loyal d'avouer la situation à Mlle Messany et de se mettre à sa discrétion? C'est ce qu'elle fit le soir même, après dîner, simplement.

La vieille demoiselle leva ses bras au ciel et regarda Hélène avec un tel étonnement que celle-ci s'imagina qu'elle n'avait pas compris.

— Tu es allée chez ce garçon, toute seule, toi! Mais, pour avoir osé faire une chose pareille, il faut que tu en sois folle! Tu en es donc folle, malheureuse?

Elle répondit, en lui prenant la main :

— Oui, ma cousine.

Au ton subitement grave et triste d'Hélène, Mlle Messany n'éprouva plus que de la pitié.

— Ma pauvre enfant! ma pauvre enfant! je n'aurais jamais cru cela de toi... Qu'est-ce qui va nous arriver, maintenant? ajouta-t-elle en s'englobant elle-même dans la catastrophe. As-tu réfléchi à toutes les conséquences de cette horreur?

— Non, ma cousine, à aucune, répondit Hélène.

Mlle Messany voulut les lui énumérer, mais elle s'arrêta sur cette question d'Hélène :

— Voulez-vous encore de moi, ma cousine?

— Qu'est-ce que tu me demandes! Plus que jamais, pauvre petite! Ah! ça n'empêche pas que tu n'aies commis une grande faute... mais enfin, tu as des excuses et, si je remontais dans ma vie, qui sait si je ne trouverais pas une minute où j'aurais pu commettre cette faute-là?

Son regard sembla se perdre dans l'obscurité des souvenirs, puis elle embrassa Hélène en murmurant : « Ce Sébastien, tout de même! » Et avant de s'aller coucher elle dit encore à sa cousine :

— Tu as bien fait, mon enfant, d'avoir confiance en moi. Maintenant, ne m'en parle plus, à moins qu'il ne vous arrive quelque malheur.

Mais ces malheurs, dans l'enchantement des premières heures de l'amour, Hélène dédaignait de les prévoir. Elle ne sentait rien, dans la vie de Sébastien, de suspect ni de menaçant pour elle.

A leur deuxième rendez-vous, elle ne savait plus ce que c'était qu'une résistance à sa volonté, à sa fantaisie ou à son désir. Sébastien la dominait, mais d'une façon si naturelle et avec si peu d'efforts, qu'elle ne s'apercevait pas de sa soumission, ni lui de sa puissance. Quand il était près d'elle, il s'en emparait avec la tranquille sécurité d'un homme qui dispose de quelque chose lui appartenant.

Bientôt, cependant, elle l'interrogea sur ses occupations, sur ses projets.

Sébastien était allé à Breuilly, deux fois déjà, et il avait trouvé en Bourgault, le contremaître, un homme excellent et sympathique, s'intéressant à son travail, principalement aux dessins qu'il faisait des machines, car il voulait en intercaler plusieurs dans son étude; et une autre fois, comme le contremaître le félicitait sur l'épure d'une moissonneuse qui allait sortir des ateliers, il demanda :

— Alors, monsieur Bourgault, à votre avis, je commence à me débrouiller?

— Mais vous pouvez le dire, monsieur Réal. On dirait que vous n'avez fait que ça toute votre vie.

— Eh bien, puisque vous êtes si gentil, je vais vous avouer quelque chose. Voici. J'ai besoin de gagner ma vie et je compte un peu sur vous pour me faire entrer à l'usine.

— Oh! moi, monsieur Réal, je ne suis rien ici, je ne peux qu'embaucher des ouvriers quand c'est

nécessaire. Pour le reste, il faut s'adresser au patron.

— Manque-t-il des ouvriers en ce moment-ci?

— Il m'en manque deux à l'atelier de montage.

— Écoutez, Bourgault, reprit Sébastien, je voudrais me familiariser avec le maniement des appareils et gagner quelques sous par la même occasion... Croyez-vous que je puisse faire votre affaire?

Le contremaître le dévisagea, en hochant la tête, gêné tout à coup, en présence de ce bourgeois:

— C'est sérieux, ce que vous me demandez là?

— Très sérieux.

— Oh! monsieur Réal, c'est qu'on ne devient pas ouvrier comme ça! On peut être très savant en mécanique, comme vous, mais, pour manier l'outil, c'est autre chose.

— Il me semble pourtant, dit Sébastien, qu'il y a dans le montage des diverses pièces de vos machines un travail assez délicat, assez précis, auquel je m'habituerais vite. Là, il n'est pas question seulement de force physique, mais d'adresse aussi et de connaissance de la mécanique.

— Oh! fit observer Bourgault, peut-être qu'avec de l'habitude... Ce sera dur de vous y mettre, mais vous pouvez essayer. Moi, je ne demande pas mieux...

— Voulez-vous me permettre de venir tous les jours ici? Vous ne me payerez, bien entendu, que

lorsque je pourrai remplacer un de vos hommes.

— A ce moment-là, vous ne gagnerez encore que cinq francs ou cinq francs cinquante.

— Je ne vous dis pas, reprit Sébastien en souriant, que je compte gagner cinq francs par jour toute ma vie, mais pour l'instant ça me rendrait service.

— Vous m'avez l'air de savoir ce que vous voulez, monsieur Réal, et vous avez vos raisons, probablement... Moi, j'ai le droit de prendre des ouvriers pour mon ouvrage... Alors, dès que vous serez en état, je vous prendrai, je vous le promets. M. Balanier ne s'y opposera pas.

— Montrez-moi donc à peu près ce que j'aurai à faire.

Bourgault le conduisit dans un atelier où des ouvriers étaient en train d'ajuster les bras métalliques d'une lieuse.

— Oui, je vois, dit Sébastien, c'est le bras qui tasse les tiges et serre les gerbes, comme le ferait un homme avec son genou.

— C'est ça, dit Bourgault.

— Et puis, ce bras-là, continua Sébastien en désignant un autre appareil, saisit la ficelle, comme entre le pouce et l'index, et c'est cette grande aiguille qui fait le nœud, un peu dans le genre de la machine à coudre. Vous m'avez expliqué ça l'autre jour.

— Je vois que vous avez retenu, dit Bourgault, flatté.

Et s'adressant à un ouvrier :

— Dis donc, Poilet, veux-tu montrer à monsieur ce que tu fais?

— Vous serez bien gentil, monsieur, dit courtoisement Sébastien.

Il enleva son veston et s'avança vers l'ouvrier la main tendue.

— Alors, voilà, regardez! dit Poilet, un gros garçon roux et solide, je commence.

Ayant travaillé deux heures, Sébastien revint vers le contremaître qui lui dit :

— Je vous ai vu... vous vous y ferez, mais dans les premiers temps, ça vous éreintera.

— Bah! dit Sébastien, j'ai un peu chaud, voilà tout!

Il attendait Hélène le lendemain dimanche. Comme il lui avait vaguement parlé de sa démarche, elle lui en demanda le résultat.

— C'est fait, dit-il en la prenant sur ses genoux, et sans autre explication.

Elle se laissa aller dans ses bras; puis, curieuse, intriguée de ce qu'il ne lui donnait pas de détails, tourmentée du désir de tout connaître de sa vie, elle reprit :

— Alors, tu es content?

— Mais oui, ma petite Hélène, répondit-il légèrement.

Elle insista :

— Tu as une place?

— Oui.

— A partir de quand?

— A partir de demain. Par exemple, il faut être à Breuilly tous les matins à huit heures... Heureusement, ce n'est qu'à vingt minutes de Paris... On se verra le soir, après dîner, veux-tu, si tu es libre?

— Oh! je serai libre! Et puis, le dimanche, je m'arrangerai de façon à passer toute la journée avec toi... Et qu'est-ce que tu vas faire dans cette place? demanda-t-elle encore après un silence.

— Mais rien d'extraordinaire... ce qu'on fait dans ce genre de places.

— Des écritures?

— C'est cela, des écritures... Quelle drôle de curiosité! Ne t'inquiète donc pas de ça!

Et il se mit à l'embrasser.

— Comment veux-tu que je ne m'intéresse pas à ce qui te touche? s'écria-t-elle en s'asseyant et en l'attirant à elle. Tu sais maintenant à quel point je t'aime et à quel point je t'appartiens. Aie confiance en moi, je t'en conjure. Ne me prends pas pour une maîtresse ordinaire avec qui tu ne cherches que le plaisir... Si je te demande en quoi consiste ton travail, c'est afin de mieux te suivre par la pensée quand tu es loin de moi... Si tu savais ce que tu es pour moi, Sébastien, tu ne froncerais pas les sourcils comme ça...

Elle lui tenait les mains, les lui embrassait, tandis que, debout devant elle, il la considérait avec un certain agacement. Mais, ne voulant pas

prolonger la discussion, ayant hâte d'ailleurs de voir sa maîtresse revenir à des idées moins sévères, il lui dit la nature de ses occupations.

— Voilà!... Tu vois, c'est bien simple... Et maintenant!... Eh bien, qu'est-ce que tu as? reprit-il en apercevant la figure d'Hélène pleine de tristesse et ses yeux qui devenaient troubles.

— J'ai... que je suis navrée, Sébastien, navrée!... Est-ce là une position pour un garçon comme toi... élevé dans une famille comme la tienne... fin... instruit... ayant tout ce qu'il faut pour réussir?...

Il s'avança vers elle et l'interrompit en lui touchant l'épaule doucement :

— Écoute, Hélène... Qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous! Je suis ton amant, mais je suis aussi un jeune homme qui a besoin de gagner sa vie, qui a réfléchi à ce qu'il devait faire pour cela et qui est seul juge des moyens à employer... Je connais mon caractère, mes ressources, ce dont je suis capable ou incapable... Toi, tu es une petite bourgeoise et tu as là-dessus les idées de Barois... Tu voudrais me voir mettre en habit tous les soirs, aller dans le monde, et faire ma cour à des vieilles dames influentes... Je m'y résoudrai plus tard, si c'est absolument nécessaire, mais, pour l'instant, je veux essayer autre chose. Je me suis tracé un certain plan d'existence et, tant qu'il ne me sera pas démontré qu'il ne vaut rien, je m'y tiendrai!...

Hélène s'était déjà dressée, appuyait ses lèvres contre les siennes, tremblant de cette première

ombre qui s'élevait entre eux, cherchant le pardon avec des caresses. Elle ne le quitta que lorsque ses yeux eurent repris le sourire et le regard qu'elle aimait.

Sébastien n'avait pas prévu l'entrée d'une femme dans sa vie. Quand il se retrouva seul au départ de sa maîtresse, il se félicita de l'avoir arrêtée tout de suite dans la voie de la surveillance et des conseils. Cependant, il fut touché en se rappelant comme elle s'était vite soumise. Certes, aucune des femmes dont il avait été l'amant ne pouvait se comparer à celle-là. Aucune ne possédait sa race, sa profondeur de sentiments, non plus que sa jeunesse et sa façon de s'abandonner. Il s'avoua à lui-même qu'il en était épris et qu'il attendait impatiemment les heures où elle devait venir. Mais il ne voulait pas pour elle renoncer à son indépendance, ni à la libre allure de sa vie; ni surtout aux longs moments de solitude pendant lesquels il essayait d'étendre et d'assouplir son esprit.

Malgré lui, néanmoins, l'étonnement manifesté par Hélène, en apprenant sa situation, l'énervait un peu. S'imaginait-elle qu'il allait lentement déchoir, puis se résigner à la déchéance? Tandis qu'au contraire, pour la première fois peut-être depuis qu'il avait renoncé à Polytechnique, une ambition se formait nettement en lui.

A mesure qu'il maniait de plus près les pièces des appareils, qu'il les voyait comme se chercher en s'adaptant les unes aux autres sans effort, for-

mer ensuite un être complet, docile au mouvement ; à mesure que ses doigts, de jour en jour plus souples, pénétraient sans les froisser jusqu'aux ressorts délicats des machines, il songeait de combien de perfectionnements étaient encore susceptibles ces organismes puissants, mais imparfaits. Dans l'étude qu'il destinait à Malazé, et qu'il écrivait le soir en rentrant, parfois la nuit, il tâchait d'en indiquer quelques-uns parmi ceux qui, plus tard, devraient être réalisés si l'on voulait obtenir de la machine agricole le rendement maximum.

Et tandis que Sébastien s'acharnait ainsi à ce travail, où il découvrait la voie de son ambition, Hélène se jurait au contraire de l'en arracher. Le sortir de ce qu'elle considérait comme un avilissement, le rendre à la situation brillante qu'il méritait, être la fée bienfaisante de sa vie, c'est la mission qu'elle donnait à son amour. Elle comprenait cependant que pour cela il ne fallait pas le heurter. Il fallait aussi lui devenir une maîtresse indispensable. Ces projets s'accordaient parfaitement avec une insatiable tendresse, avec l'élan de tout son être vers lui.

Elle établissait déjà le plan de ses intrigues futures, qui devaient avoir le salon de Moulaine pour centre d'opérations.

Malheureusement, elle n'y avait pas d'influence personnelle. Bien accueillie, comme une gentille provinciale qui faisait nombre aux « jours » de Mme Moulaine, elle n'appartenait cependant pas

à l'intimité. Elle s'asseyait, écoutait la conversation, ne s'y mêlait que d'une façon discrète, buvait une tasse de thé ou de chocolat, et disparaissait. La maîtresse de maison la récompensait de son assiduité en l'appelant « ma chère amie » et en la citant chaque fois qu'il était question de malheurs conjugaux. Hélène se rendait compte que tous ces avantages combinés ne lui faisaient pas une situation mondaine, où elle pût servir Sébastien. Pourtant, elle avait été remarquée par Mme La Houbelle, qui lui trouvait du bon sens et « plus d'esprit qu'elle n'en voulait avoir l'air... » Mme La Houbelle était une dame de cinquante-cinq à soixante ans, dont le salon, un des plus brillants de ces vingt dernières années, se ferma à la mort d'un grand philosophe qui le présidait régulièrement tous les lundis. Elle passait pour n'avoir jamais voulu être la maîtresse de cet homme illustre, et l'avoir fait souffrir. C'était, disait-on, l'origine d'une liaison spirituelle dont, plus tard, les lettres posthumes de l'un et de l'autre devaient révéler le mystère. On savait donc, dans le public, qu'à la mort de Mme La Houbelle, il éclaterait quelque chose comme un scandale; une légende d'héroïsme et de perversité s'était formée ainsi autour de la vieille dame et lui valait un prestige singulier.

Ne recevant plus chez elle, elle allait dans quelques salons. Sa présence suffisait à en rehausser le niveau. Moulaine l'avait attirée en intercalant,

dans un discours à la Chambre, une pensée du grand philosophe.

Or, Mme La Houbelle s'intéressait à Hélène. La jeune femme lui rappelait une de ses amies d'enfance, morte d'une façon tragique. C'était une de ses histoires favorites. Elle la racontait sans cesse en y ajoutant des détails nouveaux. Mais elle n'avait encore rencontré personne qui l'écoutât avec autant de patience que Mme Ardouin. D'où sa sympathie pour celle-ci et les éloges qu'elle lui décernait.

Hélène résolut de se rapprocher davantage encore de Mme La Houbelle, de lui faire sa cour, de profiter de son influence auprès de Moulaine, n'osant pas directement s'adresser au député ni à sa femme.

Elle ne manqua pas une des trois dernières réceptions d'après-midi de Mme Moulaine, moins suivies d'ailleurs en ce début de l'été, à la veille des vacances parlementaires. Moulaine y faisait parfois une courte apparition vers la fin de la journée, à la sortie de la Chambre, surtout lorsqu'il apportait quelque potin politique ou que la séance avait été orageuse.

Ce jour-là, Moulaine entra, plus souriant encore, plus aimable que de coutume. Après avoir distribué des saluts et des compliments, il s'adossa à la cheminée dans une attitude oratoire, et on devina qu'il avait une histoire à raconter. La conversation justement s'épuisait. Les dames s'approchèrent et se rassemblèrent autour de lui.

— Mon Dieu! dit-il, mesdames, ne vous attendez pas à de l'extraordinaire... Mais c'est assez piquant...

— Ah! ah! Voyons...

— Vous connaissez mon collègue de la Nièvre, Malanche, celui que nous appelons le sévère Malanche...

— Oui, oui, continuez...

— Eh bien, mesdames, nous venons de découvrir de la façon la plus imprévue que le sévère Malanche adoucissait sa sévérité légendaire en faveur d'une jeune dame nommée Aimée Yquem...

— Celle des Folies-Bergère?

— Elle-même.

— Mais, dit un monsieur, Aimée Yquem, c'est la bonne amie de...

— Attendez donc, interrompit Moulaine. J'allais le dire... Aimée Yquem est, en effet, la bonne amie de mon secrétaire, Adrien Résil. Celui-ci savait bien que la jeune personne avait un protecteur, mais il ignorait que ce protecteur fût précisément le sévère Malanche...

Des exclamations ironiques s'élevèrent de tous les points du salon. Moulaine continua, obligé, devant la curiosité aiguë, de donner tous les détails de l'affaire.

— Et, de son côté bien entendu, le sévère Malanche ignorait qu'Aimée Yquem eût un amant, et que cet amant fût mon propre secrétaire...

— Comment l'a-t-il appris?

— Là, mesdames, je suis obligé de gazer... Il l'a appris comme au deuxième acte des vaudevilles...

— L'acte du lit! s'écria une dame, soulevant des rires.

— Où la chose se corse, reprit Moulaine, et se mêle à la politique, c'est qu'aux prochaines élections, dans dix mois, devinez qui est le concurrent de Malanche dans la Nièvre?

— Parbleu! Adrien Résil?

— Ah çà! est-ce qu'ils vont se battre?

— Non, fit Moulaine. Mais Malanche a eu un mot admirable, un mot de candidat. Il s'est avancé, tout à l'heure, dans la salle des Pas-Perdus, vers Résil : « Monsieur, lui a-t-il dit, nous nous retrouverons devant le suffrage universel! » Vous pensez si nous avons tous ri, lorsque mon secrétaire m'a eu raconté l'histoire, sous le sceau du secret.

A ce moment, Adrien Résil entra, fut accablé de plaisanteries et de félicitations.

— J'espère que vous allez être nommé contre lui? dit une voix.

— Je l'espère, chère madame...

— Lui! s'écria Moulaine, j'en réponds. Ce sera le troisième de mes secrétaires qui deviendra mon collègue à la Chambre. C'est bien simple, je ne peux pas garder un secrétaire. Et quand me quittez-vous, Résil?

— A la rentrée, patron. Je reste à votre disposition tout l'été.

— Il est charmant!... Quand je n'ai plus besoin de lui!... Mais je vous pardonne votre lâchage, en faveur de l'histoire.

On servait le thé. Les conversations reprirent dans des coins, autour des petites tables. Hélène se trouvait dans le même groupe que Mme La Houbelle, qui ne cachait pas son opinion sur le régime parlementaire et les mœurs de la jeune génération. Néanmoins, elle trouvait qu'Adrien Résil était intelligent et spirituel.

— Celui-là arrivera, disait-elle. Je ne suis pas inquiète pour lui.

Hélène regarda le jeune homme à qui on faisait ce succès. Élégant, certes, habile, parlant agréablement, mais taillé sur quel modèle banal! Il ressemblait à tous les jeunes gens qui venaient là, chez Moulaine, en quête d'une protection, d'une influence, d'un sourire, n'ayant pas perdu leur journée quand ils avaient fait une relation nouvelle, quand ils avaient serré une main de plus. « C'est pourtant ainsi qu'on arrive », se disait-elle. Et, avec un serrement de cœur, elle pensait à Sébastien, encore en train, à cette heure-ci, de soulever des machines, la sueur au front. Puis, il rentrerait dans sa petite chambre, meublée à peine de quelques chaises, d'une table et d'un lit, et il écrirait une partie de la nuit, après avoir maigrement dîné dans quelque gargote! Et, pourtant, entre lui et cet Adrien Résil, quelle différence de valeur! Comme Sébastien avait un esprit plus original,

plus profond! Quelle autre distinction aussi! Quelle plus réelle élégance!

Si l'un était doué pour arriver, est-ce que Sébastien ne l'était pas mille fois davantage? Il ne lui manquait que l'occasion, cette occasion qui s'offre comme une femme facile à tous ceux qui rôdent dans les mauvais lieux. En regardant, en écoutant, elle s'exaltait toute seule dans ce salon, et de l'amertume lui montait aux lèvres, à cause de la situation de son pauvre ami. Mais, soudain, elle eut une idée. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt? Moulaine, dans quelque temps, aurait besoin d'un secrétaire, puisque Adrien Résil le quittait. Secrétaire de Moulaine, c'était le pied à l'étrier, c'était pour Sébastien la situation rêvée, l'événement qui pouvait décider de sa carrière. Hélène avait la fièvre. Elle aurait voulu commencer tout de suite à intriguer. Pourvu que Moulaine ne cherchât pas dès maintenant le successeur de Résil! Non... Non!... il venait de dire que, pendant l'été, il s'en passerait! Elle avait donc tout l'été pour agir. Par malheur, les vacances parlementaires approchaient. Comment retrouver le député qui d'habitude voyageait, puis faisait une cure, et qui annonçait que cette année il irait à Bayreuth? Il fallait donc amorcer la chose, avant le départ, d'une façon adroite et détournée, car s'adresser directement à Moulaine, lui parler de Sébastien comme du frère d'une de ses amies de Tournus, lui rappeler que le jeune homme lui avait déjà été pré-

senté, étaient-ce des recommandations suffisantes? Elle ne le ferait que si elle ne trouvait pas mieux.

Restait Mme La Houbelle, qu'elle pouvait intéresser à sa cause. Mme La Houbelle allait à Vichy toutes les saisons, mais à la fin de juillet seulement. Jusqu'à cette époque, elle ne quittait pas Paris. C'est ce que d'ailleurs elle répéta en prenant congé de Mme Moulaine. Elle ajouta qu'elle avait loué pour trois mois, cette année-ci, une villa à Saint-Germain et qu'elle espérait bien qu'on ne la laisserait pas toute seule.

— Je compte sur vous, dit-elle à Hélène.

— Mais je crois bien, madame! Je serai bien heureuse, reprit Hélène, ravie.

— Et moi, je serai enchantée de vous voir, chère madame, vous me plaisez beaucoup. Je m'installe dimanche... Quand vous voudrez causer un peu avec une vieille dame, vous lui ferez plaisir.

Hélène la remercia et prit congé à son tour.

— On vous verra encore la semaine prochaine, chère amie? lui demanda Mme Moulaine.

— Oh! certainement. Je ne m'absenterai pas de tout l'été.

Ce qu'elle sentait de plus difficile maintenant, c'était de préparer Sébastien, de l'amener peu à peu à son idée. Car elle se rappelait qu'il avait la manie de ricaner chaque fois qu'on prononçait le nom de Moulaine.

IV

L'existence de Sébastien était plus rude encore qu'Hélène ne se l'imaginait. En effet, elle n'avait plus osé lui demander de détails. Elle ignorait ce qu'il gagnait, comment il vivait. Elle savait seulement qu'il travaillait de ses mains dans cette usine par ces terribles chaleurs de juillet. Devant lui, elle s'efforçait de ne pas le plaindre. Un sentiment dont Sébastien avait horreur d'être l'objet, c'était la pitié.

Le dimanche, après les trop rapides rencontres de la semaine, elle arrivait donc le sourire aux lèvres, animée et parée pour lui, la caresse dans les yeux. Elle restait des heures entre ses bras, lui donnant la sensation profonde qu'elle ne vivait plus que pour être aimée de lui. Si Sébastien avait pu, à ce moment de son existence, être conquis par une femme, il l'eût été certainement par cette maîtresse fidèle et éperdue. Mais son esprit était harcelé par trop de préoccupations, et son cœur en

était distrait. C'est sa jeunesse seule qui aimait Hélène et frémissait contre elle. Heureusement, l'expérience amoureuse de celle-ci était trop récente pour qu'elle discernât ces nuances et en souffrît déjà.

Le lendemain de ces journées où la possession d'une maîtresse élégante lui voilait un instant la vie réelle, Sébastien n'avait pas trop de tous les ressorts de son courage pour se lever à six heures du matin avec la perspective d'une longue semaine de dur travail. Mais il n'hésitait pas longtemps. Son énergie était comme éveillée avant lui. Il se levait, prenait ce train grouillant de travailleurs, arrivait à la station de Breuilly un quart d'heure après. Alors, il traversait une rue interminable de banlieue pauvre. De hautes maisons à cinq ou six étages, dont les fenêtres trop étroites et garnies de rideaux trop courts essayaient, en s'ouvrant, d'attirer un peu d'air pur, alternaient avec des petites demeures carrées, blanches, composées seulement d'un rez-de-chaussée, et précédées d'un jardin minuscule aux fleurs couvertes de poussière. Au bout de la rue, ce n'étaient plus que des masures en bois et en torchis, puis, çà et là, des hangars, ensuite une route défoncée au milieu d'une plaine sans culture. Les ouvriers la prenaient pour abréger le chemin. et aussi pour voir de l'herbe et un coin de campagne, même sec et faubourien. Sébastien les suivait, machinalement.

Il avait fait très vite son apprentissage. Sa vigueur physique, un œil sûr, sa forte intelligence théorique avaient suppléé à l'entraînement. Au bout de deux mois, Bourgault, le contremaître, l'embaucha définitivement à cinq francs par jour. Auparavant, il crut devoir consulter le patron. Edmond Balanier l'approuva et vint lui-même, un jour de visite, en informer Sébastien.

— Je connais votre cas par Bourgault, lui dit-il, et aussi votre bonne volonté. Si je trouve un jour une place plus compatible avec votre instruction, je vous l'offrirai de grand cœur. Je suis trop juste pour ne pas faire de différence entre vous et un ouvrier quelconque. Vous pouvez donc, à l'occasion, compter sur moi.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous envoyer, dès qu'il sera terminé, mon travail sur la mécanique agricole? J'espère qu'il paraîtra dans les *Annales scientifiques*, comme le premier.

— J'ai lu celui-là, fit M. Balanier, il m'a intéressé.

Sébastien eut une déception avec son travail sur la mécanique agricole. Le directeur des *Annales scientifiques*, Malazé, ne lui en prit qu'une partie, jugeant le reste, dit-il, trop technique et un peu confus. Mais, par une heureuse coïncidence, la partie qui parut contenait précisément des détails sur l'usine de Breuilly et une appréciation des services rendus à l'agriculture par la maison Balanier. Sébastien reçut la carte de son chef et

des remerciements. Mais la somme qu'il toucha fut médiocre, trois colonnes à dix francs.

Il trouva, par hasard, le moyen d'utiliser le surplus de ses notes. Ayant lu dans un journal le commencement d'une série d'articles sur *L'Agriculture française moderne*, il conçut le projet d'aller se présenter au rédacteur et de lui offrir son concours pour la suite. Le premier de ces articles était signé *Cosinus*. « J'irai au journal et je demanderai M. Cosinus, se dit Sébastien; il me recevra bien un jour ou l'autre. » Ce pseudonyme était celui d'un garçon débrouillard et joyeux, nommé Henri Bussol, qui, après avoir échoué dans la chronique d'actualité et dans la politique, se faisait une spécialité de l'article de vulgarisation. Il tenait, sous des pseudonymes différents, les lecteurs de trois ou quatre journaux au courant des derniers progrès de la science, en choisissant de préférence ceux qui, par certains côtés, touchaient au parisianisme. Il avait commencé sa série sur l'agriculture à cause d'un discours retentissant prononcé à la Chambre et d'une pièce de théâtre qui mettait en scène des paysans français. Il avait fini, à la longue, par être pris au sérieux dans le monde scientifique et il eût très bien gagné sa vie sans des habitudes de tripot où s'engloutissait tout son argent.

Sébastien fut obligé d'aller cinq ou six fois au journal avant de le rencontrer. Il s'y présentait en sortant de l'usine, vers sept heures, heure à

laquelle Cosinus passait habituellement prendre son courrier.

Enfin on lui dit :

— M. Bussol vous prie d'attendre.

Le rédacteur avait joué au baccara l'après-midi et il était de mauvaise humeur. Il eut l'air de tomber des nues quand Sébastien lui tendit ses notes.

— Eh! mon cher monsieur, des notes sur l'agriculture, j'en ai de quoi faire dix articles, vingt articles!

Il se radoucit pourtant, quand il les eut parcourues, regarda Sébastien et reprit :

— Tiens!... au fait, j'ai mon papier à faire ce soir et je n'en ai pas écrit une ligne... Laissez-moi donc ça, je m'en servirai peut-être... Quatre sous la ligne, ce que je prendrai là dedans, ça vous va-t-il?

— Ça me va parfaitement, monsieur, reprit Sébastien.

— Au revoir, alors, cher monsieur... Je vous paierai de la main à la main quand ça aura paru.

— Comme il vous plaira.

Sébastien avait grand besoin d'un supplément de ressources. Son salaire, strictement suffisant pour un ouvrier, ne lui permettait ni d'entretenir ses vêtements, ni de payer une chambre du prix de la sienne. Il en fut vite réduit à des expédients, par exemple, à vendre les morceaux de sa garde-robe qui ne lui étaient pas absolument néces-

saires. « Qu'est-ce que je ferais d'un habit noir cet été? » songea-t-il. Et il se rendit chez un fripier de la rue Pigalle qui lui acheta pour quinze francs l'habit, le gilet et le pantalon. Une réflexion analogue à propos de sa montre le conduisit chez un brocanteur qui prêtait plus que le Mont-de-Piété.

Après avoir accompli cette dernière démarche, un peu d'argent dans sa poche, il acheta un paquet de tabac de dix sous, roula une cigarette, et alla dîner à la brasserie. Il n'avait pas ce soir-là de rendez-vous avec Hélène : il pouvait donc prolonger son repas, lire les journaux, puis errer un peu dans les rues, avant de rentrer. Il se sentait un grand appétit, une humeur alerte, le goût de vivre ; et il apercevait, sans frayeur, l'ombre de la détresse qui passait sur lui. Il avait toujours prévu qu'à un moment donné il manquerait d'argent et qu'il aurait à franchir des heures difficiles.

Tandis qu'il mangeait, il lui revenait un bizarre souvenir d'enfance. Il revoyait, assis au soleil, devant la porte d'une petite maison de village, un vieux bonhomme, son grand-père maternel, et il entendait une voix cassée, donnant à un gamin de dix ans des conseils d'ordre et d'économie. Et ces conseils se terminaient invariablement par cette conclusion : « Mon enfant, arrange-toi de manière à ne pas manquer quand tu seras vieux. »

« Ne pas manquer », c'était une expression de son pays. Dans l'esprit du bonhomme, elle voulait tout dire : qu'il ne faut pas gaspiller son argent,

qu'il faut se conserver une maison à soi pour y mourir, qu'on ne doit avoir besoin de personne, et que la fin de la vie est abominable dans la misère. Que, par conséquent, il faut que les jeunes gens se conduisent bien et mettent de l'argent de côté. « Moi, ajoutait-il, en tirant de longues bouffées de sa pipe, j'ai toujours eu peur de manquer. » Toute sa philosophie se bornait à cette terreur.

Sébastien songeait : « Qu'aurait dit ce brave grand-père, s'il avait pu prévoir que je vendrais mes habits pour dîner? » Il avait beau s'observer, rien du caractère de cet ancêtre n'était demeuré en lui. Il ne se représentait pas l'avenir, ainsi que le font tant de gens, comme une espèce d'endroit mystérieux où il faut fatalement arriver, dont la porte menaçante s'ouvre à heure fixe devant nous, puis se referme à jamais, sur un signe du destin. Non, l'avenir apparaissait à Sébastien sous une forme moins redoutable. Sa conception est-elle autre chose qu'un simple jeu de notre esprit pour se figurer la crainte ou l'espérance? Il se souvint même à ce propos qu'autrefois son professeur de mathématiques en avait donné cette définition saugrenue qui fit éclater de rire toute la classe: « L'avenir, c'est le carré de demain. »

Sébastien, sentant qu'il se perdait dans des songeries assez creuses, demanda l'addition. Il avait, sans y prendre garde, dépensé cent sous pour son dîner, ayant pris, par exception, un cigare et du café. Il se promit plus de sagesse. « Le carré de

cinq, se dit-il en riant, c'est vingt-cinq. Et je n'ai plus que dix francs. » Emprunter de nouveau à Barcis, Sébastien eût considéré comme malhonnête de seulement y penser. Dans les lettres qu'il lui écrivait, il se montrait au contraire satisfait de son sort. Il cachait de même son dénuement à sa sœur, et surtout à son amie.

Un dimanche — le dimanche qui suivit sa visite d'adieu à Mme Moulaine — à la fin de l'après-midi, Hélène se leva, s'habilla, puis commença a mettre de l'ordre dans la chambre de Sébastien. à ranger ses papiers, ses livres, à poser des boutons à ses effets.

En prenant son gilet étendu sur la table, elle fit tomber à terre de la monnaie. Elle se baissa. ramassa huit sous, chercha encore, puis en se relevant :

— Je ne trouve que huit sous, le reste a dû rouler sous le lit.

— Je trouverai moi-même, ne te donne pas la peine, reprit Sébastien.

Elle avait saisi sa canne, la glissait sous les meubles, ne rencontrant aucune pièce de monnaie.

— Mais lève-toi, dit Sébastien, je ferai ça tout à l'heure... Allons! viens!

Hélène le regarda, vit ses sourcils froncés, et un soupçon lui traversa l'esprit. D'une main prompte elle fouilla dans toutes les poches du gilet, puis du pantalon. Alors, elle devina la détresse du jeune homme, et, sans craindre, cette fois-ci, son air

mécontent et ses gestes d'impatience, elle s'affaissa sur une chaise, bouleversée.

— Oh! c'est affreux, de me cacher ta situation... Oui, c'est affreux! lui dit-elle la poitrine soulevée de sanglots.

Sébastien se demanda s'il ne devait pas se mettre en colère et en finir, une fois pour toutes, avec ces apitoiements; mais, devant la désolation d'Hélène, il se décida à prendre la chose de bonne humeur.

— Avant de sangloter comme ça, laisse-moi t'expliquer... Et d'abord que je passe mon pantalon, ça n'est pas une tenue...

Quand il se fut vêtu, il embrassa Hélène sur le front, et de sa voix gentille, au ton fraternel:

— Je n'ai que huit sous, en effet, ma chérie... mais tu ne t'imagines pas ce qu'on peut faire avec huit sous bien employés... Et puis, j'ai rendez-vous demain avec Cosinus... je t'ai raconté ça... Cet animal-là qui faisait le dégoûté sur mes notes, les a froidement copiées de la première à la dernière ligne et les a signées avec non moins de cynisme... ce qui fait qu'il me doit quarante francs... à quatre sous la ligne. Je lui ai écrit, il m'a répondu de venir demain à sept heures... Je viens de débuter dans le journalisme et tu pleures!

— Et, d'ici à demain, qu'est-ce que tu vas faire? Est-ce avec huit sous que tu vas dîner ce soir et prendre ton train demain matin... Tais-toi, Sébastien, s'écria-t-elle en allant se jeter à ses genoux... Comprends ce qu'il y a d'atroce pour

moi à te voir dans cet état, pendant que je ne manque de rien et que je suis bien tranquille! Crois-tu que je vais pouvoir dîner tout à l'heure, en pensant que tu manges un morceau de pain sec?

— Ma pauvre chérie, reprit Sébastien, ne dramatise pas cette petite histoire, je t'en conjure. Elle n'a aucune importance. Ce ne sera pas la première fois ni la dernière que je dînerai sommairement, et Dieu veuille qu'il ne m'arrive pas dans la vie de choses plus tragiques! Maintenant, embrasse-moi et va-t'en.

Elle restait à genoux, le retenant par la main.

— Oh! si tu te doutais comme tu es cruel, quelquefois, avec ton air doux!

— Moi, cruel! dit-il en riant. Ne dirait-on pas que je viens de me rendre coupable d'une horrible trahison?...

— J'aime mieux que tu me trompes et que tu ne restes pas sans manger! s'écria-t-elle d'un accent presque douloureux et presque comique.

Alors, elle se releva, alla s'asseoir à côté de lui, et, devenant tout à coup timide, suppliante :

— Mon chéri, mon chéri... Comprends ce que je veux te dire... sans me laisser achever... Fais-moi oui d'un regard... Une fois tu m'as dit que tu n'étais pas que mon amant... Eh bien, moi, je ne suis pas que ta maîtresse, je suis une amie... une camarade... Ah! je n'ose pas!...

Elle lui saisit la main et la lui embrassa avec

passion, sentant qu'il avait compris et tremblant de l'avoir froissé.

Mais Sébastien haussa les épaules :

— Mais oui, ma petite Hélène, j'ai compris et je ne t'en veux pas du tout. Seulement, laisse-moi te dire une chose. Je ne suis pas plus capable d'accepter de l'argent d'une femme, serait-ce de toi, que de voler une montre ou de commettre une indélicatesse quelconque.

Elle protesta :

— Quel rapport ça a-t-il... Voyons? Comment peux-tu comparer?...

— Je ne compare pas... Je ne te dis pas que, si je t'empruntais cent francs, je me croirais déshonoré... je ne prononce pas de grands mots... Mais il me semble que, si je le faisais, je perdrais un peu de la carrure, du sang-froid imperturbable dont j'ai besoin en ce moment pour ne pas sombrer... Je traverse une partie de mon existence comme sur une corde raide, mon salut est une question d'équilibre... Eh bien, continua-t-il en riant, j'accepterais la plus petite somme de toi que mon équilibre moral se trouverait compromis...

Il devint sérieux et poursuivit :

— Vois-tu, ma chérie, je constate qu'en conservant certaines habitudes, en m'appuyant sur certaines idées, je reste assez courageux, assez solide d'esprit ; et il me semble, au contraire, qu'en les abandonnant, je me désarmerais et je deviendrais tout de suite lâche. Alors, je les garde. Voilà

les seules raisons de mon refus. Elles sont vagues, évidemment, mais je n'en ai pas d'autres.

Elle se rapprocha de lui et mit la tête sur son épaule, sans lui répondre. Elle n'essaya pas de discuter. Le cœur n'a pas d'arguments, il n'a que des émotions. Quand elles ne sont pas victorieuses du premier coup, c'est la raison qui est la plus puissante. Et Hélène, chez qui la passion avait tout envahi mais non tout corrompu, s'avoua très franchement que Sébastien avait raison.

Elle tira cependant un avantage de cette explication, c'est que son amant ne chercha plus désormais à lui cacher la vérité. Quand il manquait d'argent, il le lui disait tout naturellement, et alors, elle affectait, pour lui plaire, la même insouciance. Il lui semblait ainsi qu'elle partageait sa détresse dans une certaine mesure. En sa présence, elle tâchait de prendre une petite allure bohème, d'abandonner son air de bourgeoise rangée qui accentuait d'un trop fort contraste ce que la vie de Sébastien avait au fond de précaire et de douloureux. Et elle passait dans le même jour, de cet appartement de Mlle Messany, plein pour elle de devoirs maternels, d'ordre, de mélancolie, aux véritables vagabondages que lui imposaient les « hauts et les bas » de la fantaisiste et vagabonde existence du jeune homme. Car Sébastien en arriva vite aux pires complications avec la propriétaire de son garni, une ancienne concierge qui avait

divisé un grand appartement en plusieurs chambres et les louait meublées.

Un soir qu'il rentrait, elle lui refusa brutalement l'accès de son logis. Sébastien avait bien quelque argent sur lui, mais pas assez pour payer l'arriéré. Il n'insista pas. Mais, comme il avait rendez-vous avec Hélène, il attendit sa maîtresse devant la porte.

Cet incident qui lui eût paru sans importance, s'il se fût trouvé seul, lui causa une sourde irritation. Il se sentit, pour la première fois, gêné de confesser jusqu'où il en était réduit. Le quart d'heure qu'il passa à se promener de long en large sur le trottoir lui parut interminable. Il se demandait s'il fallait dire la vérité à Hélène, mais il craignait de la lui dire cette fois-ci d'une façon trop aiguë. Il craignait surtout de faire comprendre, malgré lui, la pensée encore obscure de son esprit, mais que l'incident de ce soir rendait singulièrement poignante et précise. Et cette pensée, maintenant, il se la formulait ainsi, dans l'énervement de l'attente : « Ne nous faisons pas d'illusions : avec une maîtresse comme Hélène, ma situation est tout bonnement insoluble. Ou je finirai par me dégrader en ayant recours à elle, ou il me sera impossible de la garder dans des conditions acceptables pour elle et pour moi. Or, comme je ne lui emprunterai jamais d'argent, et comme, d'autre part, il me paraît difficile actuellement d'en gagner davantage, il faudra absolument que

nous nous séparions à un moment donné. Cette existence en partie double d'ouvrier mécanicien et de bourgeois qui s'offre une jolie maîtresse est évidemment charmante et romanesque. Malheureusement, elle ne peut se prolonger que sous la forme d'un rêve. Un soir, la réalité intervient et vous dit : Tu as une maîtresse délicieuse, c'est très bien, mais où vas-tu l'emmener coucher? »

Sébastien alluma une cigarette et regarda l'heure à travers les vitres d'un magasin. Hélène allait arriver dans quelques minutes, car elle était d'une admirable exactitude.

« Voilà donc où j'en suis, conclut Sébastien. Il va falloir choisir un de ces jours entre ces deux modes d'existence. »

Mais ici, il ne put continuer à raisonner froidement. Car il se représenta Hélène affolée et meurtrie aux premiers mots de séparation qu'il prononcerait; il se représenta son désespoir et sa révolte. Il se sentit troublé en même temps de désir et de pitié, et il aperçut l'engrenage dans lequel il était saisi.

Mais, soudain, il tressaillit, surpris par la voix d'Hélène qu'il n'avait pas vu descendre d'un fiacre, et qui accourait vers lui. Gaiement, elle disait :

— Eh! que fais-tu là?

— Je t'attendais.

— Ça, c'est gentil. Mais tu aurais pu m'attendre dans la chambre.

Et d'une douce pression du bras, elle voulut l'entraîner. Il résista en murmurant :

— Tu ne sais pas?... J'ai... oui... j'ai un peu de migraine. J'aurais voulu, ce soir, faire une petite promenade en voiture découverte... J'ai besoin d'air...

— Mais je crois bien, s'écria-t-elle.

Il héla un cocher et lui dit d'aller jusqu'à la porte du Bois, par les Champs-Élysées. Toute la journée il avait fait un temps lourd et orageux que le soir commençait à peine à rafraîchir. Hélène tenait la main de Sébastien et l'appuyait contre son genou.

— On dirait que tu as un peu de fièvre? fit-elle subitement.

— Moi? non, je respire, au contraire... On a étouffé aujourd'hui.

Elle insista, inquiète :

— Non... je t'assure que tu as un petit mouvement de fièvre... je le sens bien.

— C'est moins que rien, ma chérie, fit-il, peut-être la chaleur...

Se penchant de son côté, elle regarda son visage :

— Tu n'as pourtant pas mauvaise mine...

Il se mit à rire.

— Je dois avoir très bonne mine.

Et il passa son bras autour de la taille d'Hélène, pendant que le cocher, mettant son cheval au pas, montait l'avenue assoupie et provinciale

de ce mois d'août. Arrivés à la porte du Bois :

— Veux-tu que je te reconduise, ma petite Hélène? demanda Sébastien.

Hélène dit oui, sans entrain, avec une vague déception.

Elle parla à peine pendant le trajet. Quand le fiacre s'arrêta et que Sébastien descendit pour lui donner la main, elle dit :

— Attends... Figure-toi que j'avais prévenu ma cousine que je rentrerais vers minuit seulement... oui... j'avais inventé une histoire de théâtre... Alors, comme il est à peine dix heures, elle ne comprendra pas... Je vais garder la voiture et te reconduire à mon tour. Je te laisserai à ta porte, puis je rentrerai, tu veux bien?

Il accepta, n'ayant pour refuser aucun prétexte sérieux. Il pensait : « Je ferai semblant de rentrer, puis je ressortirai et j'irai coucher n'importe où. »

Il sonna donc à la porte, qui s'ouvrit, et il disparut en faisant un petit signe d'adieu à sa maîtresse. Le cocher repartit. Au coin de la rue, Hélène le pria d'arrêter et se retourna pour tâcher d'apercevoir de la lumière, en haut, à la fenêtre de Sébastien. A diverses reprises, pendant la promenade, elle s'était sentie oppressée, en proie à l'indéfinissable émoi d'un mystère entre eux deux. Quelques réponses de son amant lui avaient paru gênées, hésitantes; quelques-uns de ses regards, étranges, éclairés autrement que d'habitude. Était-il souffrant? ou inquiet? Ah! quel supplice

pour elle de ne pas tout savoir de lui et de ne pas oser tout lui dire! De ne pas pouvoir le servir par le dévouement et le sacrifice! D'être obligée de se créer devant lui une âme provisoire et légère, et pour son plaisir seulement!

Un frisson la parcourut. Pourquoi n'était-il pas déjà dans sa chambre? Pourquoi n'apercevait-elle pas la lumière? Elle descendit de voiture, machinalement, regarda encore. Elle allait sonner et monter chez lui, quand la porte s'ouvrit. C'était Sébastien qui sortait. Elle se trouva face à face avec lui, mais il la vit si pâle qu'il comprit le soupçon dont elle était mordue et qu'il lui avoua son aventure en riant, pour la consoler.

— Voilà!... et pour te prouver que je ne vais pas chez une femme, je me rends de ce pas à mon ancien hôtel, boulevard de Clichy, où je suis connu et où je passerai la nuit. Et, demain, je demanderai une petite avance à l'usine, où on ne me la refusera certainement pas... J'ajoute que si tu ne me crois pas, je monte en voiture avec toi et je t'emmène à l'hôtel du Bourbonnais, pour t'apprendre à me surveiller!

Elle chassa, d'un puissant effort sur elle-même, la tristesse qui l'envahissait au récit de cette nouvelle misère, et elle s'écria :

— Oh! oui... emmène-moi... Ça va être une vraie partie de bohème!

Ils remontèrent en fiacre et donnèrent l'adresse au cocher qui les regarda avec méfiance. Le garçon

de l'hôtel du Bourbonnais reconnut Sébastien et lui offrit précisément la chambre qu'il avait occupée à son arrivée à Paris. Elle avait un aspect si équivoque qu'Hélène y entra en frissonnant.

A minuit, Sébastien voulut se lever et la reconduire. Elle s'y opposa.

— Bah! il passe tout le temps des fiacres... J'en trouverai un. Je ne veux pas que tu sortes, tu tombes de sommeil et de fatigue, mon pauvre chéri.

— Mais non... mais non... par exemple! Je ne te laisserai pas seule dans ce quartier...

— Je ne suis pas poltronne... Écris-moi simplement un petit mot demain pour me dire comment tu t'es arrangé.

Elle était déjà habillée. Elle l'embrassa, dans son lit, avec une tendresse infinie et pitoyable, souriant de joie, tandis que son cœur était navré ; puis, elle ouvrit rapidement la porte de la chambre et, un bougeoir à la main, elle descendit en tremblant sur ses jambes l'escalier inégal et graisseux de ce taudis.

En se trouvant seule, sur le boulevard extérieur, elle eut peur subitement. Elle faillit courir vers un groupe de gardiens de la paix qu'elle distinguait de l'autre côté, pour se placer sous leur protection. Elle n'osa pas traverser. Des couples de bourgeois qui sortaient d'un café voisin la frôlèrent, en la dévisageant. Elle allait rentrer à l'hôtel, quand elle vit de loin un tramway qui s'avançait. Il n'est

guère plus de minuit, en effet. Quelle chance! » Elle se blottit contre la porte et attendit un instant. Alors, elle s'avança sur la chaussée, et, sans se préoccuper de la direction du tramway y monta, d'abord. Dès qu'elle fut assise, il lui sembla qu'elle venait d'être sauvée d'un grand péril. On arriva place Clichy. Là, elle trouva un fiacre.

Ce n'était pas de la honte qui lui restait de cette équipée : elle était sûre de n'y avoir été entraînée par aucun sentiment bas. En suivant Sébastien dans un hôtel borgne, à une pareille heure, elle n'avait songé qu'à lui rendre moins douloureux cet épisode de sa détresse. Non, le sentiment qui la faisait frémir de la tête aux pieds, qui lui secouait les nerfs, qui crispait ses mains, c'était celui de son impuissance. Elle aurait voulu immédiatement offrir à Sébastien quelque belle revanche. La situation de son amant lui paraissait une horrible injustice, qu'il lui appartenait de réparer. Elle ne se calma qu'en prenant la résolution d'agir, coûte que coûte, dès le lendemain. Elle avait déjà fait deux visites à Mme La Houbelle, pour amorcer. Elle allait lui en faire une troisième, et, cette fois-ci, lui demander nettement sa protection.

Rentrée chez elle, furtivement, afin de ne pas réveiller Mlle Messany, elle se coucha après avoir embrassé sa fille. Elle ne put s'endormir, encore sous l'angoisse de la soirée. Ayant rallumé la lampe, elle aperçut une lettre sur la table, et elle se leva pour la prendre. L'enveloppe était de l'écri-

ture de sa belle-mère; et la lettre avait dû arriver par le courrier de neuf heures, un peu après son départ. Les premières lignes en indiquèrent à Hélène la gravité : Mme Ardouin venait d'avoir à Marseille une entrevue avec son fils, un fils repentant et prêt à réintégrer le domicile conjugal si sa femme y consentait. Mme Ardouin ajoutait qu'elle ne doutait pas de ce consentement et en développait les raisons en six longues pages.

Hélène avait tout lu sans un tressaillement, comme s'il se fût agi d'une nouvelle indifférente. Hésiter une seconde lui eût paru une lâcheté, une trahison envers Sébastien. Elle ne songea même pas aux coups qui pouvaient l'atteindre, aux sourdes menaces cachées sous les conseils affectueux de sa belle-mère. Elle écarta jusqu'aux souvenirs du passé qui venaient bourdonner autour d'elle. Elle n'en avait pas besoin pour se décider. Elle ne voulait invoquer vis-à-vis d'elle-même d'autre raison que son amour. Toutes les autres réflexions, elle les avait faites jadis, elle les avait débattues avec sa conscience, lorsque, précisément, elle luttait contre cet amour, aujourd'hui maître de sa vie. Ce n'était pas la peine de recommencer.

Elle ne voulut pas attendre jusqu'au lendemain pour répondre. Sur l'heure elle écrivit à Mme Ardouin mère qu'elle avait pris une résolution définitive, laquelle était de se séparer légalement de son mari. Elle lui offrit même le divorce en lui rappelant que c'était exactement la transaction que

Pierre lui avait proposée autrefois, quand il était parti avec sa maîtresse. « Elle ne croyait pas au repentir de son mari, qui, en près de deux ans, n'avait pas trouvé une occasion de le lui exprimer directement. » Bref, elle ne laissait à Mme Ardouin aucun espoir. Alors, Hélène se recoucha et s'endormit comme le jour paraissait.

A neuf heures du matin, Mlle Messany pénétra dans sa chambre et la réveilla. Elle avait également reçu une lettre de Mme Ardouin. Hélène lui donna à lire la réponse qu'elle avait écrite la nuit. Mlle Messany la supplia de ne pas l'envoyer encore.

— Ma pauvre petite, ma pauvre petite! ne brusque rien!... Attends... Ne te lance pas en plein drame avec une femme aussi autoritaire et aussi vindicative que ta belle-mère!... Je suis épouvantée quelquefois, en pensant à toi!... Et puis, continua-t-elle en la prenant entre ses bras et en l'embrassant tendrement au front, et puis, tu sais bien que maintenant ta situation a changé, n'est-ce pas? Toi aussi, tu as des torts... Ils ne sont pas comparables peut-être à ceux de ton mari, mais ils suffisent cependant pour que tu n'aies plus le droit de montrer la même intransigeance... Laisse-moi agir, veux-tu? Rapporte-t'en à moi... Ta belle-mère m'écrit pour me prier d'insister auprès de toi... Je vais en profiter pour me mêler de l'affaire et la traîner en longueur... S'il le faut, j'irai à Tournus causer avec Mme Ardouin, tâcher de connaître exactement ses intentions... Ah! pourvu

qu'elle n'apprenne jamais ce que tu as fait, ma pauvre petite!

— Que m'importe! s'écria Hélène.

— On voit bien que tu n'as pas causé de ces choses-là avec un avoué... Oh! comme la vie des femmes est difficile, quand elles ne sont pas de vieilles biques dans mon genre!

Hélène n'avait qu'une hâte : s'occuper de Sébastien. Elle dédaignait de regarder du côté de l'orage, tant elle était sûre de lui tenir tête. Elle accepta donc le plan de Mlle Messany, et déchira sa réponse.

Après déjeuner elle se rendit à Saint-Germain chez Mme La Houbelle. Celle-ci l'accueillit avec de grandes protestations d'amitié et lui proposa une promenade en forêt. Elle fit atteler un vaste landau démodé, mais qu'elle conservait en souvenir des promenades qu'elle y avait faites avec le maître. Il se mettait là, à sa droite, et pendant de longues heures, à Saint-Cloud ou à Saint-Germain, tandis que les chevaux allaient au pas, elle l'écoutait parler de la nature, de l'humanité, de l'amour, parfois même de quelque sujet frivole qu'il savait idéaliser.

Hélène l'amena adroitement à lui raconter les étapes principales de leur illustre et mystérieuse liaison. Sur ce sujet, Mme La Houbelle était inépuisable. Cependant, deux heures de promenade s'écoulèrent sans qu'Hélène eût trouvé l'occasion d'exposer le but de sa visite. Mme La Houbelle en était au récit de la mort du philosophe, à laquelle,

seule, elle avait assisté. Elle la décrivait avec une sorte de volupté mystique. « Elle lui tenait la main. Lui, souriait et lui disait adieu doucement. Son dernier souffle effaça à peine, en passant, le sourire de ses lèvres. » Dès lors, la vie pour elle resta vide. Elle ferma son salon et aurait quitté Paris si quelques amis n'étaient venus la chercher dans sa retraite. Peu à peu, cependant, et à mesure qu'elle vieillissait davantage, au lieu de se désintéresser des hommes et des choses, elle aimait à apporter, au contraire, à ses amis le secours, les conseils d'une magnifique expérience.

— Vous êtes si bonne, madame! s'écria Hélène.

— Je tâche de ne pas vieillir en égoïste, voilà tout, ma chère enfant, et j'imite ainsi le noble esprit en la compagnie duquel j'ai vécu.

Hélène crut le moment favorable. Elle se risqua avec une voix et des gestes timides :

— Ah! madame... si j'osais... ce n'est pas un conseil seulement que je vous demanderais, mais un conseil et un service...

— Mais, je crois bien, ma chère enfant! De quoi s'agit-il?

— J'aurais besoin, madame, continua Hélène, d'un peu, d'un petit peu, de votre puissante influence...

— N'exagérez pas cette influence, mon enfant. Mais, si mince qu'elle soit, je la mets à votre disposition. Et auprès de qui, reprit-elle en souriant, dois-je exercer cette puissante influence?

— Auprès de M. Moulaine, madame.

— Eh! fit observer Mme La Houbelle avec satisfaction, je dois dire que Moulaine ne m'a encore rien refusé, de raisonnable, s'entend... Et je sens que ce que vous allez me demander est infiniment raisonnable, ajouta-t-elle en souriant. Allons, parlez!

Hélène poursuivit, gênée tout à coup et balbutiant :

— Voici, madame... Une de mes amies... une jeune fille de mon pays... a... son frère à Paris. C'est un jeune homme très distingué... qui a fait d'excellentes études... Mais, en ce moment, il n'a aucune position. Et comme j'ai entendu dire il y a quelque temps à M. Moulaine qu'il aurait besoin d'un secrétaire... à la rentrée des Chambres... j'ai pensé...

Elle s'arrêta, intimidée sous le regard trop curieux de Mme La Houbelle. Celle-ci la considéra avec indulgence :

— Oui... ma chère... oui... Mais d'abord laissez-moi vous poser une question. Lorsqu'il s'agit d'une recommandation, je demande toujours : « Tenez-vous à ce que ma démarche réussisse? Y tenez-vous profondément et comme s'il s'agissait de vous? Ou bien désirez-vous simplement une démarche de complaisance? » Vous comprenez?

— Oh! madame... s'écria Hélène... si j'y tiens!...

Un peu confuse, elle ajouta :

— Ce serait pour ma petite amie et pour son frère d'une importance capitale.

— Bien, reprit Mme La Houbelle. Quel âge a ce jeune homme?

— Vingt-cinq ans.

— Il est à Paris, m'avez-vous dit?

— Oui, madame, depuis un an, je crois.

— Vous le connaissez particulièrement et vous m'en répondez?

Hélène, depuis un instant, se sentait rougir. Mme La Houbelle l'observait, flairant d'instinct une histoire d'amour et cherchant à en avoir les fin mot. Elle prit la main d'Hélène, la tapota affectueusement, et insistant :

— Vous m'en répondez, n'est-ce pas?

— Oui, madame, dit la jeune femme avec un léger tremblement de voix qui fit plaisir à Mme La Houbelle.

— Dans ce cas, ma chère enfant, je vais écrire à Moulaine et lui demander la chose comme un service personnel. Notre député va rentrer à Paris le mois prochain. Ayons bon espoir...

Elle ajouta :

— Vous êtes charmante et, le jour où vous me prendrez tout à fait pour confidente, vous n'aurez pas à vous en repentir.

Hélène se confondit en remerciements, et flatta la vieille dame par le serment d'une reconnaissance éternelle.

En rentrant à Paris, elle trouva un mot de Sébastien lui disant qu'il s'était arrangé avec sa propriétaire et lui donnant rendez-vous le lendemain soir.

La combinaison de Sébastien avait consisté à rencontrer par hasard Cosinus devant le journal et à lui demander une petite avance sur sa collaboration future, avance que le rédacteur scientifique, qui sortait du tripot et venait de gagner, lui avait généreusement accordée. Jointe à celle de l'usine, elle suffit à Sébastien pour solder l'arriéré de son logis.

Mais il était écœuré de ces démarches et de la servitude où il tombait de jour en jour. Il ne se sentait plus, devant la misère, l'allègre résistance des premiers temps. Ce n'est pas qu'il fût moins fort, moins bien trempé, ni que ses idées eussent changé; mais il ne possédait plus les conditions indispensables à la rude vie choisie par lui avec orgueil, la liberté et la solitude. Un témoin s'était glissé à ses côtés, témoin vigilant et lucide à qui rien n'échappait, qui observait sans cesse son caractère, son cœur, sa pensée qu'il essayait en vain de tenir secrète. Il n'était pas dupe, en effet, de l'héroïque attitude d'Hélène, de ses efforts pour dissimuler son plan, qu'elle trahissait par des questions insidieuses, des mots jetés en l'air. Ce plan, c'était sans nul doute, d'organiser à sa guise l'existence de Sébastien. Ah! qu'elle était loin de lui cette fiction qui lui plaisait tant à son arrivée à Paris, d'un Robinson échoué, mais maître de son sort, confiant en soi, industrieux et patient, sachant combiner l'énergie et le fatalisme! Ce Robinson-là avait bien vite trouvé son « Vendredi », non pas

le compagnon de travail de l'immortel récit, non pas l'esclave, mais la maîtresse, celle qui murmure à votre oreille chaque fois que le courage hésite, que la main tremble : « Ne reste pas dans ce désert, où la vie est trop incertaine, où tu es à la merci de l'orage et des bêtes. Tu crois que tu peux y être heureux, parce que tu ne vois personne autour de toi et que tu n'as pas l'occasion de comparer. Mais, tu n'es pas heureux, ce n'est pas vrai, tu es la victime d'une illusion qui te cache le monde. Va, prends ma main et reviens avec moi dans la civilisation, c'est là ta place. Le culte de l'aventure et l'acceptation de la pauvreté n'ont plus aucun sens aujourd'hui. Ce que tu dois être, c'est un jeune homme comme les autres, élégant, habile et aimé des femmes. Moi, je t'aime passionnément, mais je t'aimerai davantage encore et sans remords quand tu seras devenu le jeune homme que j'ai rêvé, et que tu auras perdu ton goût de sauvage. »

Ces pensées l'excitaient injustement contre Hélène. Que de fois, durant cet été qui fut plein de privations et de fatigues, d'accrocs de toutes sortes, de déboires ; où il fut obligé de vendre la plupart de ses vêtements et de ses livres ; où il erra avec sa maîtresse de chambre en chambre, de garnis en hôtels meublés, sur la Butte Montmartre ou au quartier latin, que de fois il commença la lettre d'adieu ! Que de fois il chercha les termes les moins cruels pour lui faire comprendre

l'implacable nécessité de la rupture, s'ils ne voulaient pas, l'un et l'autre, rouler à l'abîme!

Cette lettre, il ne l'achevait jamais. Le tendre civilisé qui demeurait en lui faiblissait devant le coup à porter et la blessure à faire, et aussi sous les caresses d'une maîtresse passionnée.

Un matin de septembre, vers la fin du mois, il reçut une lettre qui portait le cachet de la Chambre des députés. Elle contenait ces lignes :

« Mon cher compatriote.

« Je suis de passage à Paris pour quelques jours et je voudrais bien causer avec vous de choses qui, je l'espère, vous intéresseront.

« Je n'ai pas oublié, comme vous verrez, mes promesses du printemps dernier. Venez donc déjeuner demain dimanche avec moi, sans façons, à midi et demi. Mme Moulaine sera enchantée de vous revoir.

« Bien cordialement.

« ARTHUR MOULAINE. »

Il n'y avait pas à réfléchir ni à refuser. Cette lettre arrivait d'ailleurs à une heure d'extrême détresse, à l'heure où l'homme le plus brave, investi et affamé, doit capituler et se rendre.

Quand Hélène arriva, il lui montra l'invitation.

— Tu le savais? lui demanda-t-il en la regardant dans les yeux.

— Oui, dit franchement Hélène. J'étais l'autre jour d'un déjeuner chez M. Moulaine... Il revient de Suisse et va chasser en Normandie, il est ici pour une semaine... Après déjeuner, il m'a demandé si je connaissais ton adresse... Je lui ai répondu négligemment que ma cousine devait l'avoir et que je la lui enverrais le soir même...

— Alors, tu ignores de quoi il s'agit?

— Je crois, d'après la conversation, qu'il veut te proposer une place.

— Évidemment, c'est cela, dit Sébastien.

Elle demanda, après un léger silence :

— Est-ce que tu as l'intention d'accepter?

Il répondit :

— Je verrai. Ça dépendra.

— En effet, tu as raison, dit-elle, ne voulant pas avoir l'air de l'exhorter.

— Qui a pu me rappeler au souvenir de Moulaine? demanda-t-il encore.

— Ce doit être M. Barois, qu'il a vu cet été à Tournus, dit Hélène.

— Oui, ce doit être Barois... je n'y pensais plus, quoiqu'il ne m'ait pas parlé de Moulaine dans sa dernière lettre, ce qui était tellement exceptionnel que j'aurais dû cependant me méfier, ajouta-t-il sur un ton plus gai qui rendit à Hélène la confiance.

Celle-ci, délivrée de la crainte d'être soupçonnée, parvint à cacher son triomphe.

— Maintenant, mon chéri, dit-elle gaiement, tourne-toi que j'examine ton veston!

— Diable! s'écria Sébastien, je n'y pensais plus! Mais est-ce que je peux y aller en veston?

— A un simple déjeuner, je crois bien!... surtout dans cette saison... Voyons un peu... oui, il est encore très convenable...

— Il devait être d'une étoffe solide, observa Sébastien.

Le lendemain, à midi et demi précis, il se présentait avenue Kléber. Toute la matinée, il avait songé à ce brusque changement de son existence. S'il s'y refusait, il ne lui restait qu'une ressource : rompre brutalement avec Hélène et aller vivre, dans la banlieue, près de l'usine, seul, comme un travailleur qui aspire à devenir un chef, et non plus comme un bourgeois qui a l'air de se déclasser par le travail. Cela, c'était la grande et belle solution, celle de l'énergie et de la force, celle qu'il aurait prise sans défaillance, autrefois, quand son cœur n'était pas troublé. Ah! que n'avait-il rencontré, au lieu de cette femme loyale et éprise, quelqu'une de ces légères créatures dont une nuit vous rassasie! Aimait-il seulement Hélène, pour lui sacrifier ainsi tout le plan de sa vie? Elle lui inspirait des sentiments si divers qu'il ne savait pas leur donner de noms. Il ne trouvait de noms que pour les sentiments qu'il lui inspirait à elle; et c'est par eux qu'il se voyait retenu, affaibli et livré.

En se rendant chez Moulaine, il avait la sensation bien nette qu'une période de sa vie était close : une

sensation aussi de libre animal traqué, que l'on va saisir et que la cage attend.

Mme Moulaine le reçut dans un petit salon et le mit à l'aise tout de suite avec sa grâce simple et son sourire indulgent de bonne femme.

— Nous sommes tout à fait dans l'intimité : mon mari, moi et M. Résil, que vous connaissez déjà.

M. Moulaine entra, suivi de son secrétaire, tendit les deux mains à Sébastien, et se livra à une de ces manifestations cordiales qui ne lui demandaient aucun effort.

— Heureux de vous revoir, cher monsieur!... Il n'y a pas huit jours que je parlais de vous avec Barois... J'ai revu aussi cet été tous nos compatriotes de Tournus!... Qui donc m'a chargé de vous faire tous ses compliments? Ma foi! je l'ai oublié... Ah! ma bonne amie, poursuivit-il en s'adressant à sa femme... nous allons déjeuner, je pense!... Ensuite, mon jeune ami, nous causerons de nos petites affaires... Ah! diable, j'oublie le principal... Figurez-vous, mon cher, que j'ignorais absolument les liens de parenté qui vous unissent à Mme Dagley, une vieille amie de ma famille... En allant lui présenter mes hommages, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille qui vous touche de près...

— Ah! vous avez vu ma sœur?

— Et je vous apporte de ses nouvelles, mon jeune ami!...

— Mlle Réal est charmante, dit Mme Moulaine... et nous nous sommes pris d'une vive sympathie pour elle.

Dans l'état d'esprit un peu sombre, dans cette heure de lassitude où se trouvait Sébastien, rien n'était plus propre à le rassurer, à le détendre que ce ton de conversation, que le nom de sa sœur prononcé, l'atmosphère familiale de cette petite scène, les plaisanteries faciles d'Adrien Résil, et le rire de Moulaine qui ne sonnait plus aussi faux entendu là, en pleine intimité, auprès de la bonne Mme Moulaine, parmi des meubles élégants, des bibelots et des fleurs.

Cette impression persista pendant le déjeuner où Mme Moulaine se montra particulièrement bienveillante. Quoique déshabitué du monde, Sébastien avait reçu une éducation trop délicate pour ne pas vite en reprendre le ton. D'ailleurs, il s'y appliqua, en manière d'expérience sur lui-même. Sans être positivement spirituel, de ce genre d'esprit qui n'est presque que l'audace de tout dire, il parlait avec précision et il avait le goût des termes justes. On devinait aussi dans ses paroles cette arrière ironie qui est de la réflexion accumulée. Il était en somme un de ces êtres sur lesquels on se sent incapable de formuler immédiatement une opinion et qui ont pour ainsi dire un accès difficile. C'est pourquoi il fallait être très prévenu en sa faveur, comme l'était Moulaine en ce moment pour le juger avec sympathie. Il y fallait encore le se-

rieux effort que fit Sébastien pour se mettre en valeur.

A la fin du repas, Mme Moulaine se retira et laissa ces messieurs « causer affaires ». Mais un coup de téléphone appela le député dans une pièce voisine.

— Au fait, dit Moulaine à Résil, expliquez donc à ce jeune homme ce que nous attendons de lui, et offrez-lui un cigare. Je reviens à l'instant.

— Voici, mon cher, dit Résil. Je quitte le patron pour faire moi-même de la politique. Voulez-vous me remplacer comme secrétaire de Moulaine?

Un peu étourdi, Sébastien murmura :

— Moi! Mais je ne saurai jamais!...

— En quinze jours, je vous aurai mis au courant... C'est tout à fait votre affaire, cette situation-là, mon cher... Le patron est riche, très bon garçon. Je sais qu'il a l'intention de vous offrir trois cents francs par mois pour commencer et il ne tiendra qu'à vous de doubler ça en écrivaillant dans les journaux. Et puis, mon cher, il y a les relations... un tas de petits profits... Ça va?

« C'est l'opération nécessaire, songea Sébastien. Allons-y carrément! »

Et il répondit :

— Oh! j'accepte. Je suis très content.

Moulaine revint et s'avançant vers lui :

— Résil vous a dit?

— Oui, monsieur Moulaine, reprit Sébastien. Je vous remercie et vous pouvez compter sur moi.

— Je n'en doute pas, mon jeune ami, et voilà qui est parfait... Je suis convaincu que n'aurons qu'à nous louer l'un de l'autre... Moi, je ne rentre définitivement à Paris que dans trois ou quatre semaines. Mais comme j'ai déjà un fort courrier en retard, vous viendrez ici tous les jours... Résil vous indiquera la besogne et vous vous installerez dans son bureau.

Il ajouta, en lui tendant la main :

— Maintenant, je vous quitte. Car je repars demain matin.

Il fit un signe à Résil qui accompagna Sébastien dans l'antichambre.

— Dites donc? Si vous avez besoin de votre premier mois d'avance... entre nous, nous savons ce que c'est... ne vous gênez pas, hein? C'est le patron qui m'a chargé de vous dire ça.

Et il lui tendit trois billets de banque que Sébastien accepta avec ce sourire gêné des gens qui n'ont pas le sou.

— Au revoir et à demain, ici, vers deux heures de l'après-midi. Tant que le patron sera absent, ça suffira.

« C'est une opération qui réussit sur le moment, continua à penser Sébastien. Nous verrons bien la suite. »

Il avait fait une centaine de pas dans l'avenue Kléber quand il aperçut un fiacre, capote baissée, arrêté le long du trottoir. Un petit mouchoir s'agitait dans le fond. Il pencha la tête. C'était

Hélène qui, depuis une heure, guettait sa sortie pour connaître les nouvelles. Elle avait tout utilisé, tout combiné : elle avait mis en mouvement d'abord Mme La Houbelle, puis de nouveau Barois : elle avait fait écrire à la sœur de Sébastien par Mlle Messany, pour obtenir, sans se compromettre, l'appui de la jeune fille auprès de son frère : elle croyait avoir réalisé un chef-d'œuvre d'intrigue. Pourvu que cela eût réussi !

— Eh bien, mon chéri, qu'est-ce qu'il te voulait, Moulaine ?... parle vite !

Quand Sébastien, monté en fiacre à côté d'elle, le lui eut dit, elle simula un tel étonnement, puis manifesta une telle joie que le jeune homme la regarda avec des yeux pleins de tendresse.

— Où allons-nous ? dit-il, comme le cocher repartait.

— Je lui ai donné ton adresse, reprit-elle en se blottissant contre lui.

Sébastien ne voulut pas quitter l'usine sans essayer de voir M. Edmond Balanier. D'ailleurs, Bourgault, le contremaître, qu'il alla avertir dès le matin, le lui conseilla.

— Le patron a de l'estime pour vous, lui dit-il. Ce serait convenable. Justement, il est à Breuilly.

M. Edmond Balanier parut sensible à la démarche de Sébastien et il ajouta :

— Je ne suis pas surpris, monsieur Réal, que vous ayez trouvé une place en rapport avec vos connaissances, avec votre éducation. Je garde de

vous le souvenir d'un garçon énergique. D'ailleurs, nous aurons maintenant l'occasion de nous revoir parfois, car je suis lié avec M. Moulaine et je vous rencontrerai certainement chez lui. Je vous avoue même, continua-t-il, quoique cela n'ait plus d'importance aujourd'hui, que j'avais l'intention de vous faire ici une situation un peu meilleure. Mais, je comprends que vous n'hésitiez pas.

— Monsieur, je vous suis très reconnaissant de cette intention. Si je l'avais connue, j'aurais certainement hésité, dit Sébastien, le cœur serré, avec la pensée qu'il avait peut-être, une fois encore, raté sa vie.

Et il lui sembla, quand il quitta l'usine, qu'il venait de déserter pour aller rejoindre une femme.

DEUXIÈME PARTIE

I

Homme politique, homme du monde, homme de famille, c'étaient les trois aspects essentiels de la physionomie de Moulaine, ses trois dimensions. Le Moulaine parlementaire était un ambitieux tremblant qu'on ne découvrît son ambition et la cachant sous de la jovialité. Il suivait la politique avec un flair et un acharnement de chien de chasse ; il nouait des intrigues à longue portée, préparait sa place dans un ministère futur par des manœuvres subtiles, par le jeu habile des relations et des intrigues. Il s'appliquait surtout à ne pas dévoiler ses desseins, de peur de se créer des adversaires ou des ennemis auxquels, instinctivement, il ne se sentait pas la force de résister. Son plan était d'arriver un jour, derrière quelqu'un et comme par hasard,

en bon garçon sympathique. Son caractère répugnait à la lutte ouverte, aux coups inutiles. Non seulement il ne voulait pas d'ennemis, mais il tâchait même d'apprivoiser ceux de ses collègues qu'il devinait jaloux de sa fortune et de sa situation mondaine. Il les attirait chez lui, les flattait, les faisait combler de prévenances par la bonne Mme Moulaine, admirablement dressée à cet exercice. Un journaliste se permettait-il à son égard quelque légèreté d'expression, il était sûr d'être invité bientôt, complimenté sur son esprit, adroitement entouré par les camarades, et mis ainsi dans l'impossibilité de nuire. D'ailleurs, qui pouvait tenir sérieusement à nuire à Moulaine?

Plus séduisant, plus gai, plus cordial encore que le Moulaine politique, était le Moulaine homme du monde, parisien et lettré. On le voyait aux premières importantes, à toutes les manifestations artistiques. Deux ou trois fois il avait pris la parole à des inaugurations de statues, à des banquets en l'honneur d'écrivains fameux; et on citait de lui des mots faciles sur le culte des belles-lettres. Il se mêlait aussi à tous les succès, savait accourir au rayonnement de chaque notoriété nouvelle. Et il faisait tout cela avec souplesse, élégance et bonhomie, sans avoir l'air encombrant ou prétentieux. Il avait encore cet art si rare de donner du prix à son admiration devant un homme illustre et à son respect devant un homme puissant, ce qui engage l'un à dire du bien de vous et l'autre à vous proteger.

Mais avec ces deux Moulaine-là, celui du monde et celui de la politique, contrastait singulièrement le Moulaine de la famille et de l'intimité.

Dans son ménage, dans un cercle étroit de parents, de vieux amis moins arrivés et moins riches, parmi ceux enfin dont il n'avait pas besoin et qui avaient, au contraire, besoin de lui. Moulaine reprenait la conscience de sa valeur et de sa supériorité. Il voulait être traité en maître, en ministre de demain. Il supprimait toute modestie; il exigeait pour sa personne la considération, les flatteries, les compliments qu'il prodiguait aux autres. Le Parisien insinuant, le député habile et réservé, devenait chez lui un grand homme, et on le traitait comme tel. Mme Moulaine, la première, donnait l'exemple en s'inclinant devant la volonté du patron. Elle était d'ailleurs au courant de ses visées, ambitieuse elle-même de cette implacable et lucide ambition des épouses complices.

Ces différents aspects du caractère de Moulaine furent très bien indiqués à Sébastien par le jeune Adrien Résil qui avait pénétré à fond son patron.

— Vous pensez, mon cher. J'ai été son secrétaire pendant cinq ans.

— Il est très comique, Moulaine, dit Sébastien.

— En effet, reprit Résil, mais gardez-vous de lui montrer que vous le trouvez si comique que ça! Il supporterait parfaitement cette opinion du président du Conseil, mais pas de vous.

— Je la garderai pour moi, fit Sébastien.

Adrien Résil poursuivit :

— Voyez-vous, mon cher, nous autres jeunes gens, il faut nous dire que nous sommes plus forts que nos aînés, attendu que nous les connaissons par leurs actes et qu'ils ne nous connaissent pas par les nôtres, puisque nous n'avons encore rien fait. Mais il faut nous dire aussi qu'ils détiennent les places dont nous avons envie, ce qui leur constitue sur nous un avantage sérieux. Ce n'est donc pas la peine de leur montrer les dents pour qu'ils se méfient. Il vaut mieux les expulser en douceur. Moi, je suis pour la manière aimable, et je crois que c'est la bonne. Je me permets de vous dire ça, parce que, vous, vous seriez plutôt pour la manière raide.

Sébastien sourit :

— Je vous avoue que je n'ai pas encore de manière, mais je vais tâcher de m'en faire une.

— Prenez la mienne, je vous en fais cadeau.

Quelques jours avant l'ouverture de la session parlementaire, Sébastien entra en fonctions. Il arrivait chez Moulaine le matin à dix heures. Le député lui dictait son courrier, des notes aux journaux, parfois un article pour une feuille de son département. Lettres ou articles, il dictait avec abondance, sans hésitation, aimant à provoquer l'admiration de son secrétaire par la rapidité de sa pensée. Sébastien, prévenu par Adrien Résil, sut manifester sa surprise devant cette faculté du patron.

— Eh! oui... dit Moulaine... moitié habitude, moitié clarté de l'esprit... Ah! la clarté de l'esprit, c'est quelque chose! ajoutait-il en tapant amicalement sur l'épaule du jeune homme.

Sébastien trouvait assez pitoyable d'en être réduit à ces flatteries envers un homme médiocre. Il se consolait en songeant qu'il jouait un rôle pour vivre et qu'il ne le jouerait pas éternellement. D'ailleurs, ce rôle, il l'avait accepté librement, il devait donc le jouer le mieux possible, c'était loyal. A quoi bon regarder en arrière, chercher la trace de ses pas déjà effacés par la poussière de la route? Pourquoi se rappeler son arrivée à Paris, ses résolutions, son orgueil? Était-ce la peine de constater une fois de plus les étroites limites de la volonté et la borne de l'énergie? Il ne pouvait que lui en rester de la tristesse, comme l'autre jour en quittant Balanier, ou une amertume propre à diminuer encore son courage.

« Agissons, se dit-il, comme s'il eût été dans ma destinée de devenir le secrétaire de Moulaine. Pour un garçon sans le sou, c'est une position excellente, puisque, à mon arrivée à Paris, c'est précisément à Moulaine que je me suis adressé d'abord. Et, si Moulaine, à ce moment-là, m'avait offert d'être son secrétaire, j'aurais accepté avec enthousiasme. Barois m'écrit que je suis sauvé et ma sœur est folle de joie. Ne récriminons donc pas. Faisons notre besogne carrément et même gaiement, jusqu'à ce que d'autres circonstances viennent me

démontrer que j'avais raison et que Barois n'entend rien à la vie. »

Ce raisonnement permit à Sébastien d'envisager sans trop de dégoût sa nouvelle existence. Diverses particularités l'y aidèrent : il avait un peu d'argent. Résil lui indiqua un tailleur qui lui fit crédit et l'habilla avec élégance. jamais sa maitresse ne se montra si fière de lui et si éprise. L'agacement que lui donnait l'influence indirecte d'Hélène sur la grosse détermination qu'il venait de prendre ne tint pas devant une passion sans cesse renouvelée. Car, en songeant qu'elle avait pu arracher Sébastien à une vie misérable. qu'elle l'avait remis dans son milieu normal. rendu à sa vraie destinée. qu'elle avait fait tout cela elle-même. en secret. Hélène sentait son amour s'exalter encore. Il lui semblait maintenant que cette liaison n'avait plus rien de coupable. qu'elle oserait l'avouer à tout le monde. Ah! si elle avait rencontré Sébastien au début de la vie, à cette heure où la destinée d'une jeune fille dépend de son premier trouble! Penser qu'elle aurait pu être sa femme. avoir de lui un enfant. vivre avec lui au grand jour! Ces pensées la faisaient accourir vers son amant et la précipitaient dans ses bras.

Elle s'imaginait aussi que Sébastien l'aimait davantage parce qu'il devenait avec elle plus confiant. qu'il lui parlait de ses occupations. qu'elle connaissait même tous ses actes. Elle lui donnait gravement des conseils et il avait l'air de les écouter: elle lui décrivait les gens qu'il était appelé à ren-

contrer chez Moulaine et tâchait de lui épargner des gaffes. Malheureusement, elle avait découvert chez Sébastien deux terribles défauts contre lesquels elle essayait de réagir : il manquait de souplesse dans le caractère, et il avait une tendance au dénigrement qui pouvait lui faire beaucoup de tort dans ce monde-là.

— Bah! crois-tu? dit Sébastien en souriant, le jour qu'elle lui fit cette observation.

— Je t'assure, mon chéri. Il faut que tu te corriges de ce côté. Par exemple, tu dis à chaque instant : « Cet imbécile de Moulaine... »

— Pardon! pardon! interrompit Sébastien, je ne le dis qu'à toi!

— Mais tu en prends l'habitude et tu finiras par le penser... Eh bien, ce n'est pas juste. Tu sais parfaitement que Moulaine n'est pas un imbécile...

— Tu parles comme Barois, reprit Sébastien... Et je ne le dirai plus, je te le promets. D'ailleurs, je me trompe, Moulaine n'est pas du tout un imbécile.

— Ah! s'écria Hélène satisfaite. Tu vois bien!

Sébastien poursuivit :

— Ce qui pourrait le faire croire au premier abord, c'est la quantité de bêtises qu'il dit dans le courant d'une journée, sans compter celles qu'il écrit ou plutôt qu'il me fait écrire. Mais, je ne lui en veux pas... Il parle le langage de sa profession; s'il en parlait un autre, on ne le comprendrait pas.

— Mais, enfin, demanda Hélène subitement

navrée... tu te plais chez lui? Tu ne songes pas à le quitter, j'espère?...

— Mais non, mais non... pour le moment, du moins...

— Jamais il ne faut le quitter, tu entends, jamais, s'écria Hélène. Oh! ce serait une grosse faute, je te le jure... et ça me ferait tant de peine... Ton avenir est là, mon chéri, continua-t-elle. Car Moulaine sera ministre, et vois un peu quelle situation pour toi, si tu restes avec lui!

Inquiète cependant des réticences de Sébastien, elle l'interrogea encore :

— Il est gentil avec toi, n'est-ce pas?

— Très gentil... quoiqu'il m'ait traité hier avec la dernière sévérité, dit Sébastien gaiement.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit Hélène, anxieuse. Et pourquoi? Qu'est-ce que tu lui avais fait?

— Il me parlait politique... alors, à propos de je ne sais plus quoi, il s'est informé de mes opinions. Je lui ai répondu que je n'en avais pas... Il m'a regardé en fronçant les sourcils, et il m'a dit sèchement : « Vous avez tort. » Et il a même ajouté : « Si vous n'avez pas d'opinions politiques à votre âge, à quel âge en aurez-vous? » J'avais envie de rire, mais je n'ai pas voulu lui répondre par une plaisanterie, car il avait l'air extrêmement froissé.

— Ce ne peut pas être bien grave, observa Hélène.

— Oh! non... D'ailleurs, j'ai trouvé le moyen de lui faire quelques compliments adroits et ça s'est arrangé.

— Vois-tu, mon chéri, conclut sérieusement Hélène, Moulaine a raison. Aujourd'hui, tu devrais avoir des opinions politiques; moi, à ta place, je prendrais les siennes...

— C'est que je ne les connais pas, dit Sébastien en riant.

Hélène ne fut complètement rassurée que quelques jours après, lorsqu'elle vit que cet incident n'avait pas de suite.

La semaine d'après, Moulaine eut de grandes occupations. D'abord, il y eut une menace de crise ministérielle qui n'aboutit pas, mais qui agita pendant trois jours le monde politique, et Moulaine en particulier. Il crut que son tour était venu. Son nom fut prononcé parmi plusieurs autres dans une réunion du groupe parlementaire auquel il appartenait. Le soir de cette réunion, vers six heures, il quitta la Chambre et rentra chez lui avec Sébastien qu'il retint à dîner. Il s'agissait de rédiger des notes et de les porter avant minuit aux journaux. Au milieu du dîner, un reporter fit passer sa carte. Moulaine s'écria : « Voilà que ça commence, c'est insupportable! » Mais il se leva aussitôt et courut dans le salon où il resta un quart d'heure avec le journaliste, pendant que Mme Moulaine, pâle d'émotion, faisait retarder le service.

— C'était pour une interview, dit Moulaine en rentrant. Je crois que je lui ai dit ce qu'il fallait dire. Vous irez corriger les épreuves ce soir, ajouta-t-il en s'adressant à Sébastien.

Trois coups de téléphone successifs mirent le comble à l'agitation du ménage Moulaine. C'étaient deux de ses collègues de la Chambre et Planot, le directeur de *L'Étoile*. Planot téléphonait lui-même et priait Moulaine de passer au journal vers onze heures. La fin du dîner fut fébrile.

— Je vous emmène, dit le député à Sébastien. J'aurai peut-être besoin de vous.

Ils sortirent. Arrivés au boulevard, Moulaine crut remarquer plus d'animation que d'habitude.

— Ça sent l'événement, dit-il à Sébastien.

Dans la grande salle d'attente du journal, se trouvaient cinq ou six messieurs et deux dames. Des huissiers allaient et venaient, faisant inscrire les noms sur un bloc-notes, introduisant tour à tour les visiteurs. Moulaine, ayant donné sa carte, n'attendit pas longtemps.

— Si vous voulez me suivre? lui dit un huissier.

Au même moment, une porte s'ouvrit et Adrien Résil s'avança vivement vers Moulaine.

— Ah! ah! fit celui-ci, vous êtes venu aux nouvelles?

— Je crois bien, patron...

— Je vous laisse, je vais chez Planot... Restez avec Résil, je vous retrouverai tout à l'heure.

Il disparut. Adrien Résil serra la main de Sébastien et lui dit :

— Venez donc avec moi... Je suis avec mon amie dans le bureau de Serval.

— Serval? murmura Sébastien.

— C'est le courriériste des théâtres, un très gentil garçon. Je vais vous présenter et nous resterons chez lui pendant que le patron fera son affaire avec Planot.

Édouard Serval était un gros garçon d'une cinquantaine d'années qu'à Paris, dans le milieu des théâtres, presque tout le monde tutoyait, directeurs, auteurs, artistes hommes ou femmes. Il exerçait avec une conscience scrupuleuse, une régularité de bureaucrate, le même métier depuis vingt ans et n'avait pas cherché à en sortir. En dehors du théâtre, rien ne l'intéressait, et sa mémoire des dates, des distributions de pièces, sa connaissance de la biographie des artistes étaient prodigieuses.

Quand Sébastien pénétra dans son cabinet, il disait à une jeune femme à moitié étendue sur le canapé :

— Que de fois je l'ai vue, ta pauvre maman, là, à cette même place! Je l'aimais beaucoup, tu sais, ta mère. Elle avait un rude talent!... Entrez! Entrez! messieurs, continua-t-il en se retournant.

Il prit d'abord la main de Sébastien familièrement, lui montra un siège, tandis qu'Adrien Résil nommait le nouveau venu et le présentait à ces dames, à Aimée Yquem, décolletée sous un long manteau rouge, et à la jeune femme étendue, Lucie Grège, de l'Odéon.

— Mais non, mon cher, je ne suis plus à l'Odéon... C'est ce que je venais apprendre à Serval.

Celui-ci reprit :

— Tu as été résiliée, ce n'est pas juste, parce que tu avais fait de très bonnes créations. Malheureusement, je ne peux pas le dire dans mon courrier.

Lucie Grège se dressa, subitement en colère, mais très jolie avec des grands yeux bleus et des dents éclatantes.

— Et pourquoi ne peux-tu pas le dire ! Parce qu'on ne peut pas donner tort à un directeur, n'est-ce pas?... Veux-tu mon opinion? Tiens! le théâtre, c'est devenu la boue!

On se mit à rire, car elle se servait constamment de cette expression vague et méprisante, soit qu'il lui arrivât une contrariété, soit qu'elle eût à se plaindre de quelque camarade ou d'un directeur. Elle insista :

— Oui, c'est la boue! Ainsi moi, j'ai eu un premier prix au Conservatoire, il y a deux ans... Je devrais pouvoir trouver un engagement tout de suite, pas vrai?... Eh bien, rien... on ne veut pas de moi nulle part. Quel métier!

— La boue! s'écria Aimée Yquem.

Lucie Grège s'apaisa, car sa colère ne durait pas longtemps, et puis il lui en était arrivé bien d'autres! D'ailleurs, dès qu'elle avait dit « la boue! », elle croyait avoir fait justice, et sa lèvre prenait un pli dédaigneux qui contrastait avec une figure fraîche et enfantine.

Elle se tourna alors vers Sébastien qui n'avait pas ri aussi fort que les autres et s'était contenté

de la suivre du regard tandis qu'elle parlait :

— N'est-ce pas, monsieur, que j'ai raison? Vous êtes auteur, vous devez me comprendre.

— Je ne suis pas auteur, mademoiselle, répondit Sébastien doucement.

— Je vous demande pardon... je croyais, en vous voyant ici...

Adrien Résil intervint :

— M. Sébastien Réal, un de mes amis... Je vous l'ai déjà présenté tout à l'heure, mais vous l'avez oublié.

— Mais pas du tout, dit-elle poliment.

— Monsieur est dans la politique, ajouta Résil.

— Tant mieux pour lui! s'écria Mlle Grège... Mais enfin, on se reverra tout de même. Bonsoir, maintenant, je m'en vais. Au revoir, messieurs... Au revoir, Aimée.

Elle embrassa sa camarade qui la retint :

— Mais au fait... nous n'avons pas fixé le jour de ce dîner!... Veux-tu demain?

— Avec plaisir.

— Entendu pour demain... dit Adrien Résil.

Et, se tournant, vers Sébastien :

— Êtes-vous libre, demain, cher ami?

Comme le jeune homme hésitait, Lucie Grège s'écria familièrement :

— Mais oui, il est libre, n'est-ce pas? D'abord, je l'ai pris pour un auteur, il faut que je lui fasse des excuses, parce que les auteurs, ceux-là, encore, vous savez!...

— La boue! dit Serval en la reconduisant.

Une minute après, Moulaine entra précipitamment :

— Ah! Résil, je vous cherchais... Bonsoir... chère madame.

— Qu'y a-t-il, patron?

— Voici... Planot veut mettre demain matin dans le journal un petit portrait de moi. une quarantaine de lignes... Il faut me faire ça...

— Comment donc! nous allons faire ça, à nous deux, Réal et moi... Où peut-on se mettre?

— Restez donc ici, fit Serval en revenant et en prenant son chapeau. Je vous laisse mon cabinet un instant. Il faut que j'aille à la composition pour mes échos.

— Vous n'avez pas besoin de moi? dit Moulaine à Adrien Résil.

— Au contraire, vous nous gêneriez.

— Alors, je retourne dans le cabinet de Planot... Dépêchez-vous!

Adrien Résil s'installa devant le bureau de Serval, prit une plume, fit signe à Sébastien de venir s'asseoir à côté de lui et commença sans hésitation :

« Homme politique sur qui tout le monde en ce moment a les yeux, Parisien, lettré, artiste, écrivain à ses heures... »

— N'en jetez plus! s'écria Aimée Yquem qui lisait par-dessus son épaule...

« ... telle est la brillante personnalité que les événements mettent en pleine lumière... »

Il continua à écrire et en un quart d'heure il eut rempli la page.

— Il est heureux pour moi que vous vous soyez trouvé là, dit Sébastien. Jamais je n'en serais sorti.

— Question d'entraînement, mon cher. J'en suis sûr à mon dixième instantané de Moulaine, tant à Paris qu'en province... Alors, vous comprenez...

Le député reparut.

— Eh bien?

Adrien Résil lui tendit le papier.

— Tenez, patron...

— Parfait, parfait... merci, cher ami... Ça n'a pas été long.

— Nous étions deux, ajouta Résil en bon camarade.

Moulaine se montra très satisfait, alla lui-même porter la copie à la composition, puis il emmena Sébastien à qui Mlle Aimée Yquem rappela :

— Demain huit heures. Café de Paris.

— Faisons quelques pas à pied, dit sur le boulevard Moulaine à son secrétaire. La voiture nous suivra.

Il prit avec bonhomie le bras du jeune homme et s'y appuya. Sébastien était décidément rentré en grâce auprès du patron, malgré le petit froid de ces jours derniers, le petit froid dû à son manque d'opinions politiques. Moulaine était heureux. Bien mieux, il entreprit d'exposer à son compagnon la situation ministérielle ainsi que les origines

de la crise qui allait probablement le porter au pouvoir. Néanmoins, il ne fallait pas se faire trop d'illusions. Il était possible que le président du Conseil, qui deux ou trois fois déjà avait fait mine de démissionner, restât aux affaires jusqu'aux élections.

— Oui, observa Sébastien. Mais son successeur sera toujours obligé de s'adresser à vous, maintenant. Vous êtes trop clairement désigné par l'opinion.

— Vous avez compris, mon jeune ami, dit Moulaine enchanté de la perspicacité de son secrétaire.

Place de l'Opéra, ils montèrent en voiture.

— Accompagnez-moi à la maison, puis le cocher vous reconduira.

Il était une heure du matin quand Sébastien se coucha. En se déshabillant, la page où Balzac raconte comment Lucien de Rubempré révolutionna le journalisme par son premier article lui revint à la mémoire; et il se dit que ce soir, à sa place, Rubempré se serait comporté autrement que lui. Il n'eût pas manqué d'écrire, sur un coin de table, un admirable portrait de Moulaine et il eût été célèbre demain matin. Ici, Sébastien réfléchit, puis il se mit à sourire. Non, Lucien de Rubempré lui-même ne fût pas devenu célèbre si facilement dans le Paris de 1901!

Le Paris de jadis avait une forte personnalité qui lui permettait de s'assimiler très vite et de faire siens les éléments qui, du dehors, venaient à

lui, provinciaux et étrangers. Il avait sa marque, une façon unique de sentir, de juger, de concevoir la vie; un ton plus délicat et plus vif qu'ailleurs, une élégance plus fine. Il exerçait une séduction difficile à analyser, mais où le goût dominait. Enfin, à tous ceux qui se mettaient en contact avec lui, il donnait une fièvre légère et une trépidation qu'on ne trouvait que là. Et, à la longue, il avait créé des types d'hommes et de femmes un peu factices mais d'un raffinement et d'un relief singuliers.

Notre Paris d'aujourd'hui est plus ouvert, plus tumultueux, même plus puissant. Il semble avoir gagné, sous l'influence d'exercices violents, des muscles et de la carrure; mais combien il a perdu, à ce surmenage, de sa finesse et de sa grâce! Et comme son allure est en train de s'alourdir! Jamais il n'a attiré autant de provinciaux et d'étrangers : seulement ce n'est plus lui qui les enveloppe de son parfum et de son atmosphère. C'est eux, au contraire, qui d'année en année le submergent davantage et effacent son originalité.

Dans ses théâtres, comme sur ses boulevards, dans les halls des grands hôtels comme à la Bourse, le Parisien de droit est refoulé. A force d'avoir, par ses fêtes, ses plaisirs, ses femmes, par sa vie facile et le charme de son esprit, séduit et attiré tout le monde, Paris devient la victime de sa fastueuse hospitalité. Il a lancé trop d'invitations; trop de gens y ont répondu, qu'il ne connaît pas et qu'il

ne peut pas renvoyer; qui s'installent chez lui et peu à peu l'éliminent. On n'est plus dans un salon où le maître de maison donne le ton et impose la politesse, mais dans une gare où chacun peut aller au guichet pourvu qu'il ait de quoi payer sa place.

Dans le Paris d'autrefois, qui encadrait vite les gens de valeur, un homme comme Sébastien eût plus aisément trouvé sa place. Mais, aujourd'hui, Sébastien avait l'impression qu'il resterait longtemps en marge. De quelles qualités manquait-il? Il ne s'en rendait pas compte exactement. Ce n'était ni d'énergie, ni d'endurance, ni de lucidité, ni de savoir. Peut-être son caractère ne s'était-il pas encore assez assoupli? peut-être ne possédait-il pas encore cette aisance de la parole et du geste, banale comme une poignée de main, mais aussi utile qu'elle parmi des gens familiers et médiocres? Peut-être, tout simplement, n'avait-il pas encore trouvé les êtres et les lieux favorables à sa destinée, ni l'heure où l'homme bénéficie, sans s'en apercevoir, de la silencieuse complicité des choses.

En attendant, ce que Sébastien avait de mieux à faire, c'était de suivre ce courant rapide et peu profond de la vie parisienne vers lequel les circonstances l'entraînaient. Le jour où il s'y sentirait mal à l'aise, il saurait en sortir d'un vigoureux coup de talon.

« Tiens! se dit-il en se couchant, je n'y pensais plus! J'ai l'honneur de dîner demain soir avec Mlle Lucie Grège... La boue! »

Mais vers cinq heures de l'après-midi, il avait rendez-vous chez lui, avec Hélène. Quelques minutes avant qu'elle n'arrivât, il se demanda s'il devait, oui ou non, lui avouer qu'il dînait le soir en cabinet particulier avec deux actrices, Adrien Résil et un courriériste de théâtre. Dîner certes innocent, et justement de nature à lui faire perdre cette sauvagerie qu'Hélène parfois lui reprochait. Il se décida donc à ne pas cacher à sa maîtresse cette petite débauche.

Elle l'approuva sans enthousiasme, tout en reconnaissant qu'il n'aurait pas pu refuser.

— Est-ce que tu te mettras en habit? demanda-t-elle.

— C'est plus convenable, il me semble, fit Sébastien.

Elle crut découvrir dans cette réponse plus de satisfaction que n'en montrait d'habitude le jeune homme lorsqu'il lui fallait dîner, par exemple, chez Moulaine. Des inflexions de voix imperceptibles pour toute autre que pour Hélène, un air de gaieté, des regards brillants, un ensemble de détails, éveillèrent en elle une obscure tristesse, qui n'était pas encore de la jalousie, mais qui en était la sourde préparation. Elle s'appliqua cependant à n'en rien faire remarquer à Sébastien, et se borna à l'interroger adroitement sur les convives, principalement sur les deux femmes.

— Aimée Yquem est depuis longtemps la maîtresse de Résil, comme tu sais.

— Oui... Et l'autre, comment l'appelles-tu?

— Lucie Grège.

Elle répéta :

— Ah! Lucie Grège... De qui est-elle la maîtresse, celle-là?

— Du journaliste... de Serval... à ce qu'il m'a semblé. Je n'en suis pas sûr.

— Oh! elle l'est certainement, dit Hélène.

— C'est probable.

Après une pause, elle demanda :

— A quelle heure, ce dîner?

— A huit heures...

Alors, sans dire un mot de plus, elle enleva son chapeau et revint brusquement vers lui appuyer ses lèvres contre les siennes. Et cette étreinte la rassura. Elle alla même décrocher, dans l'armoire, l'habit de Sébastien, l'aida à se vêtir, lui dit en souriant :

— Tu es très beau ce soir...

Et elle ajouta :

— Surtout, sois sage.

Sébastien la fit rougir en lui répondant avec gaieté :

— Je n'aurai pas de peine, ma chérie, sans reproches.

Élégant, avec son visage clair et la jeunesse de sa démarche, Sébastien monta l'escalier qui conduisait aux salons du restaurant.

Personne n'était arrivé. Il tendit son pardessus au garçon et demeura un instant seul dans le cabi-

net particulier retenu par M. Adrien Résil. Il regarda d'abord la table. Cinq couverts étaient dressés. Il fut content qu'il n'y eût pas plus de convives. Ceux-là, il les connaissait suffisamment pour n'être pas intimidé. Une camaraderie assez intime le liait déjà avec l'ancien secrétaire de Moulaine, Serval était visiblement un homme avec qui il n'y avait pas à se gêner; et, quant aux deux femmes, elles lui avaient paru dénuées de solennité, même Aimée Yquem, malgré sa beauté blonde et épanouie. L'autre était brune, au contraire, avec des cheveux bouffants sur les tempes, des cheveux moins noirs que ceux d'Hélène et traversés de reflets roux.

La porte du cabinet s'ouvrit. Adrien Résil entra.

— Ces dames en ont pour un bon quart d'heure au moins... Aimée a voulu aller chercher la petite Grège. Mais nous n'attendrons pas Serval qui est toujours en retard, comme le lever de rideau d'un théâtre... D'ailleurs, Serval, ce n'est pas un homme, c'est un théâtre, c'est même tous les théâtres à la fois... Vous verrez, il est très gentil... Et qu'est-ce que vous dites de la petite Grège?... Hein! elle est gentille, celle-là aussi... Avouez que je vous ai fait faire une jolie connaissance, hier soir!

— Ma foi, oui... dit Sébastien, et Serval n'est pas à plaindre...

— Comment? Serval! s'écria Résil... Mais pas du tout... vous vous trompez!... Il n'est pas du tout avec elle... Serval est marié, il a quatre

enfants, et il est avec Biana que nous ne verrons pas ce soir parce qu'elle est en tournée.

— Et Mlle Grège? avec qui est-elle, alors? demanda Sébastien.

Adrien Résil réfléchit.

— Mon cher, je vais vous dire une chose énorme : je ne le sais pas. Et je vais ajouter une chose encore plus énorme, c'est que Serval ne le sait pas plus que moi. Il est même tellement vexé de ne pas le savoir, qu'il fait courir le bruit qu'elle est sage.

— Et elle ne l'est pas, j'espère? observa Sébastien.

— Rassurez-vous, reprit Résil. Des amis à moi l'ont rencontrée avec un monsieur d'un certain âge... Elle doit avoir une petite liaison sérieuse... car, avec ses façons dégingandées, elle ne se galvaude pas du tout, et elle ne se laisse tutoyer que par Serval... Les autres, c'est la boue! ajouta-t-il en riant tandis que les deux femmes entraient, précédées du garçon qui venait d'enir'ouvrir la porte.

Elles avaient déjà enlevé leurs manteaux. Décolletées toutes les deux, elles apparurent à Sébastien belles et séduisantes. Lucie Grège, qu'il se rappelait négligemment étendue la veille sur le canapé d'un bureau de rédaction, le timbre de la voix un peu criard sinon canaille, prenait en toilette de soirée une distinction inattendue, comme si elle réservait pour le décor vulgaire d'un journal ses libres façons de petite bohème. Ici, en cabinet par-

ticulier, à l'heure du dîner, devant des messieurs en habit et cravate blanche, elle redevenait femme du monde, tenant à montrer qu'elle avait de l'éducation. Cette réserve ne durait jamais très longtemps, mais pendant le temps qu'elle durait, il ne fallait pas dire de bêtises. Sébastien n'y songeait pas. Mlle Lucie Grège l'avait salué gracieusement, mais sans lui tendre la main.

— Vous ne reconnaissez pas mon ami Sébastien Réal? dit Adrien Résil.

— Mais je reconnais parfaitement monsieur.

Et alors seulement elle lui tendit sa main gantée, en ajoutant :

— J'ai même à lui renouveler mes excuses de l'avoir pris hier soir pour un auteur...

— M. Réal est secrétaire du ministre... Ou plutôt, continua Adrien Résil, il est le secrétaire d'un homme qui sera ministre demain, ce qui est encore mieux.

Promu à ce haut rang par la faconde de son camarade, Sébastien sentit disparaître sa contrainte habituelle. Mlle Lucie Grège était allée s'asseoir sur le divan, il vint se placer à côté d'elle. Il lui fit un compliment sur sa robe et sur le ruban de couleur délicate dont elle avait ceint ses cheveux.

— Oui, dit Lucie... Ce n'est pas encore très à la mode, mais je trouve ça charmant. Ça me fait plaisir que vous l'ayez remarqué.

Le maître d'hôtel, sur un appel de Résil, com-

mença de servir. Les convives allaient s'asseoir quand Serval entra à son tour, bruyant, tutoyant, s'essuyant le front avec son mouchoir, le gilet largement ouvert sur sa chemise molle, l'habit et le pantalon trop larges :

— Pas en retard, n'est-ce pas?... Bonsoir, mes enfants. J'ai été retenu... Je vais vous raconter ça... La nouvelle, mes enfants, la belle nouvelle de théâtre pour demain matin... Où me mets-je?

— Tenez, là, dit Aimée Yquem, entre nous deux... Vous présiderez... Et cette nouvelle?

Il enfonça sa serviette dans le col de sa chemise, suivant sa coutume, avala une cuillerée de potage et dit :

— Seulement vous me donnez votre parole de ne pas aller le répéter partout en sortant? Eh bien, Cabanèz vient de louer le Châtelet pour y donner quinze représentations de la Graza dans son répertoire... de la Graza qui n'a jamais joué à Paris et qui a touché, en Amérique, le cachet de trente mille francs par soirée, ce qui est le record actuel du gosier humain.

Il s'arrêta tandis que les convives s'extasiaient sur l'importance de la nouvelle. Serval poursuivit :

— Cabanèz est arrivé d'Amérique ce soir même et il a passé au journal me prévenir... Je vous dirai que Cabanèz est un vieil ami à moi... Je l'ai connu il y a vingt ans dans les tripots où il jouait la pièce de cent sous... Aujourd'hui, n'est-ce pas? vous savez ce que c'est, Cabanèz? Il faut en rire... Je

voulais l'emmener dîner avec nous, mais il devait passer à son hôtel. Il viendra prendre le café tout à l'heure. C'est gentil ce que je fais pour vous, hein?

Aimée Yquem l'embrassa. Tout à coup, sur un mot de Sébastien, Serval, stupéfait, décrocha sa serviette et la laissa tomber :

— Vous n'avez jamais entendu prononcer le nom de Cabanèz, ça, c'est merveilleux!

— Ça fait son éloge!... s'écria Lucie Grège...

— Moi, fit Sébastien, j'en suis honteux... mais je ne demande qu'à m'instruire.

— Allons! dit Lucie Grège à Serval, vas-y de ton instantané de Cabanèz...

Le courriériste se retourna vers Sébastien :

— Cabanèz, mon cher monsieur, est Portugais... Il y a des gens qui le croient Américain, d'autres Smyrniote ou Turc... On a même été jusqu'à dire qu'il était Français. Mais moi, je suis sûr qu'il est Portugais, parce qu'autrefois nous avons été au poste ensemble pour tapage nocturne à la sortie du cercle, un matin... Ça ne nous rajeunit pas... On m'a relâché presque aussitôt, bien entendu; lui, on l'a gardé vingt-quatre heures de plus, à cause d'un tas de petits détails qui m'échappent aujourd'hui... Enfin! il a fallu que l'ambassadeur de Portugal vînt le réclamer... C'est comme ça que j'ai appris... D'ailleurs, ça n'a pas d'intérêt... je ne sais pas pourquoi je vous dis ça...

— Tu aurais eu tort de ne pas le dire, remarqua Lucie Grège avec beaucoup de sérieux.

— Ça vous prouve au moins que je connais Cabanèz depuis longtemps... poursuivit Serval. Ici, je dois ajouter qu'un beau jour il a disparu, et qu'on ne l'a pas revu sur le boulevard pendant plus de dix ans... Naturellement, on a dit qu'il avait passé une partie de ce temps-là en prison, vous connaissez notre petit monde...

— Oui... la boue! dit Mlle Lucie Grège, sortant pour la première fois son expression favorite.

— En tout cas, Cabanèz, qui était parti sans le sou, est revenu avec la forte somme, et ce n'est certainement pas en prison qu'il l'avait gagnée.

— Non, fit remarquer Sébastien. Mais c'est peut-être la façon dont il l'avait gagnée qui, au contraire, l'avait conduit...

— En effet, dit Serval, mais voyez ce que c'est. Personne à Paris n'a pensé à ça ou plutôt on ne s'est rien demandé. Et, ma foi, Cabanèz a retrouvé tous ses camarades, moi entre autres.

— Quand on a été au poste ensemble!... dit Aimée Yquem.

— A partir de ce moment-là, je ne l'ai plus perdu de vue. D'ailleurs, il commençait à se lancer comme impresario et il avait constamment besoin de mon courrier. Et puis, vraiment, c'est un bon garçon... qui est au courant de tout, qui est mêlé à un tas d'affaires et qui a probablement rendu plus de services qu'un honnête homme!... Sans compter qu'il est peut-être très honnête, on ne sait pas...

— On m'a affirmé, dit Adrien Résil, que Cabanèz avait de l'argent dans le journal de Branchin...

— Dans *La Coulisse?* C'est la vérité... Mon cher, Cabanèz est en sous-main dans dix affaires que je connais.... dans deux journaux politiques, dans plusieurs théâtres, dans une usine électrique, dans un magasin de modes... C'est lui qui a commandité Pervenche quand elle a renoncé à la galanterie pour s'établir rue de la Paix... C'est quelqu'un, vous savez, ce bonhomme-là! Qu'il ait des anicroches dans son passé, c'est possible! Qu'il y ait des histoires de jeu à l'origine de sa fortune — pour moi c'est ce qu'il doit y avoir — ça ne nous regarde plus! Nous n'avons pas de preuves!... Aujourd'hui, Cabanèz est un homme qui va nous montrer la Graza et dont tout Paris va s'occuper... Je ne connais que ça!

Ayant dit, il réclama du champagne, puis s'adressant à Sébastien :

— Eh bien, jeune homme, connaissez-vous Cabanèz, maintenant?

— Vous m'avez seulement donné envie de le connaître, répondit Sébastien en riant. Quel âge a-t-il?

— Je ne vous parle pas de son physique puisque vous allez le voir dans un instant.

La fin du repas fut égayée par d'autres histoires qui permirent à Sébastien de montrer à nouveau son ignorance.

Il l'avouait lui-même avec une telle bonne

humeur qu'on ne s'occupa plus que de l'instruire sur les choses de la vie parisienne, jusqu'à l'arrivée de Cabanèz.

— Vous n'êtes jamais allé à une répétition générale! s'écria Lucie Grège... Eh bien, que voulez-vous, moi, je trouve ça épatant!

— Embrasse-le, dit Serval.

— Non, répliqua Lucie... mais je lui permets de m'embrasser!

Et elle se pencha vers Sébastien qui s'exécuta avec entrain. Elle s'opposa néanmoins à ce qu'il recommençât indéfiniment, car elle avait de la tenue et n'aimait pas qu'on allât trop vite en besogne.

D'ailleurs, l'entrée de Cabanèz interrompit la conversation.

L'impresario était un homme de quarante-cinq ans environ, très brun, les cheveux courts et droits, carré d'épaules, la poitrine en avant et comme en bosse; sa taille, petite, accentuait encore l'aplomb de toute sa personne. Il portait la moustache en croc et la barbiche recourbée, le reste du visage étant rasé avec soin. Il avait le nez long et sec; les yeux très noirs et très mobiles, à fleur de peau. On regrettait de le voir en habit, tant on sentait qu'il devait être admirable dans un vêtement grossier et pittoresque. Les poils noirs de ses poignets débordaient sur ses mains osseuses, aux doigts démesurément longs, garnis de bagues luisantes. Tour à tour, suivant son sourire et le jeu de ses sourcils,

et deux ou trois fois dans le même instant, il avait l'air d'un bandit ou d'un brave homme. Il parlait le français sans accent, ne dédaignait pas de faire des phrases et de montrer de l'éloquence.

— Je suis de parole, hein? Serval... Mesdames, votre serviteur...

Il connaissait de noms les deux artistes. Serval lui présenta les deux autres convives et lui offrit un cigare :

— Nous parlions de vous, cher ami. Je racontais à ces messieurs les principaux épisodes de votre belle carrière d'impresario. Mais, la Graza à Paris, ce sera votre coup de maître.

Cabanèz haussa les épaules.

— Ça, c'est moins que rien!... Du succès, parbleu! Mais il y a tant d'autres choses à faire à Paris.

— Il y a tout à faire à Paris, c'est bien simple, déclara Serval.

— En fait de théâtre, poursuivit Cabanèz, vous êtes dans l'enfance!... J'en parlais tout à l'heure avec un conseiller municipal... Je lui disais : « Eh bien, et mon projet, l'avez-vous examiné au Conseil? » Il y a trois ans qu'ils l'ont... Ils n'ont pas encore trouvé le temps d'y jeter un coup d'œil.

— Quel projet? dit Serval... Ah! oui, je me rappelle. J'ai fait une note là-dessus autrefois... Le théâtre international, n'est-ce pas?

— Ah! ça, s'écria Cabanèz, je vous en fais juge, messieurs!... Est-ce qu'il ne devrait pas y avoir

à Paris un théâtre exclusivement consacré à l'art étranger?... Une salle où on pourrait entendre les grands artistes du monde entier... Quand je pense que j'ai failli ne pas trouver de local pour présenter la Graza! A Paris, dans la ville qui devrait être la ville internationale par excellence!

— Un théâtre nouveau, dit Serval en homme de métier, tout le monde est sur cette idée-là depuis longtemps... Mais il n'y a pas d'emplacement libre et il faudrait aussi de rudes capitaux!...

— Les capitaux, je les ai!... Quant à l'emplacement, ah! ah! il y en a dix sur les boulevards... sans compter les Champs-Élysées dont vous ne faites rien... Non, voyez-vous, ce qui manque, c'est l'initiative personnelle et la bonne volonté des pouvoirs publics... Ils ne font que de la politique, les pouvoirs publics!... De l'art, ils s'en moquent... surtout du grand art!... Moi qui vous parle, jamais je n'ai pu expliquer mon idée à un président de Conseil... en déjeunant... d'homme à homme! Jamais je n'ai trouvé un député qui ait le courage de dire à la Chambre ce que je vous dis là!...

Serval désigna Sébastien :

— Tenez, M. Réal est justement le secrétaire d'un député influent. Intéressez-le à votre affaire.

— De qui monsieur est-il le secrétaire? demanda Cabanèz en se retournant.

— De M. Moulaine, répondit le jeune homme.

— J'ai lu ce nom-là quelque part, dit l'impresario. Et vous dites qu'il est influent?

— Il sera peut-être ministre demain. A l'occasion, je lui dirai deux mots de votre idée, ajouta Sébastien.

— Faites-moi donc déjeuner avec lui... Mais vous dites ça ce soir, demain vous n'y penserez plus. C'est toujours la même chose...

— Je le lui rappellerai, dit Serval. Je m'en charge.

On servait les liqueurs. Cabanèz prit un verre de fine champagne et alluma un second cigare. Les convives se séparèrent à onze heures. Sébastien qui, pendant la conversation, s'était insensiblement rapproché de Lucie Grège et lui avait, à deux reprises, saisi la main, fut étonné de l'indifférence de la jeune femme lorsqu'elle lui souhaita le bonsoir. Maintenant qu'on se quittait, elle avait l'air de ne plus le connaître. Elle se contenta de lui dire : « A bientôt » et disparut avec Aimée Yquem et Résil, tandis que Serval conduisait l'impresario au journal.

C'était la première fois que Sébastien se trouvait en contact avec ces êtres légers qui flottent à la surface de Paris. Il rentra chez lui, un peu étourdi de toute cette frivolité, un peu grisé de parfums, de lumière et d'élégance. Il s'endormit dans une espèce de tourbillonnement où dansaient sous ses paupières, avec des aspects fantastiques, un terrible Cabanèz, une Lucie Grège à peine vêtue, Serval énorme et débraillé.

Le lendemain matin, comme il sortait pour se

rendre chez le « patron », l'arrivée subite d'Hélène l'agaça. Il ne fut pas dupe du prétexte enfantin qu'elle lui donna de cette visite — une nouvelle répandue dans la soirée sur la crise et qu'elle croyait urgent d'apprendre à Sébastien, à cause de Moulaine. — En réalité, Hélène, aiguillonnée de jalousie, venait chercher des renseignements sur le dîner de la veille. Sébastien ne lui parla que de Cabanèz. Elle n'osa pas insister; ils fixèrent leur prochain rendez-vous et elle le quitta, en songeant qu'il n'avait fait aucune allusion aux deux femmes avec qui il avait dîné, et brusquement traversée par l'angoisse des premiers soupçons.

La vie de Sébastien pendant les semaines qui suivirent ne fut pas de nature à la tranquilliser. La crise ministérielle n'ayant pas abouti, Moulaine s'était trouvé rejeté vers d'autres préoccupations. L'annonce des représentations de la Graza au Châtelet avait pris, disaient les journaux, les proportions d'un événement parisien. On s'arrachait les places pour la première. On n'en loua bientôt plus au bureau du théâtre ni dans les agences. Moulaine, distrait par la politique, n'avait pas pensé à s'en procurer. Quand il envoya au théâtre, il était trop tard. Il écrivit à la direction qui ne lui répondit même pas: il jugea scandaleux ce procédé envers un homme qui aurait pu être ministre trois jours auparavant. Sébastien lui conseilla de s'adresser directement à Cabanèz.

— Je ne le connais pas, dit Moulaine.

— Moi, dit Sébastien, je le connais un peu. Voulez-vous me charger de la commission?

— Je crois bien! cher ami... Mais où diable avez-vous rencontré Cabanèz?

— Avec Adrien Résil, dans un dîner.

— Je vais vous donner un mot pour lui. Vous irez le lui porter vous-même. Tâchez d'avoir une loge ou au moins deux bonnes places. Si j'ai une loge, je vous emmènerai. Il faut voir ces choses-là, mon jeune ami.

Quand Sébastien fut introduit chez l'impresario, celui-ci achevait de dicter une note pour les journaux à un gros homme joufflu, et il lui disait, en regardant par-dessus son épaule :

— Ce que vous devez en faire des fautes d'orthographe, c'est effrayant!

Et il prit Sébastien à témoin :

— N'est-ce pas qu'elle est pleine de fautes d'orthographe, cette note?...

Puis il lui demanda :

— Ça va bien depuis l'autre soir?... Tenez, poursuivit-il, vous qui avez de l'instruction... regardez-moi ce papier... Ce n'est qu'une réclame, mais ça pourrait être rédigé proprement, au moins!

Le jeune homme, d'abord surpris, se mit à sourire, saisit une plume et corrigea quelques mots à la grande satisfaction de Cabanèz.

— Voyons, maintenant, qu'y a-t-il pour votre service?

En lisant la lettre de Moulaine, il jeta les hauts

cris. Une loge ou deux places, surtout deux bonnes places! D'ailleurs, il ne lui restait plus rien!... Mais, soudain, il réfléchit :

— Laissez-nous, Bouchard, j'ai un mot à dire à monsieur... Et faites recopier à la machine à écrire...

Le bonhomme se leva et disparut dans la pièce voisine. Cabanèz le désigna à Sébastien avec un geste de mépris :

— C'est mon homme de confiance, fit-il.

Et il ajouta :

— Méfions-nous de lui comme de la peste!

Puis il alla fermer la porte :

— Voici. Il m'est venu tout à coup une idée... Votre patron veut une loge? Bon! Eh bien, j'en ai encore une... Seulement, donnant donnant. Qu'il m'invite à déjeuner! qu'il me permette de lui exposer mon affaire... Vous savez? celle dont je vous ai parlé devant Serval... et je lui envoie la loge! Ma parole d'honneur, c'est la dernière!

— Tout ce que je peux vous promettre c'est d'en parler à M. Moulaine dès aujourd'hui. Je ne prévois pas de difficultés.

Non seulement il n'y eut pas de difficultés, mais Moulaine fut ravi. Il ne demandait pas mieux que de se faire le parrain d'une idée à la fois artistique et parisienne. On fixa le déjeuner au surlendemain de la première de la Graza, après le succès.

En quelques jours, ces diverses démarches avaient mis Sébastien en relations assez intimes

avec Cabanèz qui l'invitait parfois à dîner et l'emmenait au théâtre. Il y rencontra un soir de répétition générale Mlle Lucie Grège. Se rappelant sa froideur, il se contenta de la saluer. Mais elle s'avança vers lui gentiment avec un :

— Bonsoir, monsieur Réal!

— Vous vous rappelez mon nom, dit celui-ci. C'est bien extraordinaire!

— Et en quoi est-ce extraordinaire?... Oui, je sais à quoi vous faites allusion... Oh! j'ai compris... Vous m'avez prise pour une petite grue, l'autre jour.

— Moi! je vous jure...

— Si! si! Vous avez été très vexé que je ne tombe pas tout de suite dans vos bras, sous prétexte que je vous avais laissé prendre avec moi quelques familiarités... Vous êtes tous les mêmes... Je vous croyais différent des autres, je me trompais.

Ils causaient tous les deux, dans un coin, derrière l'escalier qui menait à l'étage des loges, et la cohue des spectateurs sortis pendant l'entr'acte les pressait parfois l'un contre l'autre. Sébastien demanda en souriant :

— Vous me croyiez différent des autres hommes?... Et qui vous avait donné cette bonne opinion de moi?

— D'abord votre ami Résil qui m'avait dit beaucoup de bien de vous... Et puis votre façon de parler... votre air, pas cabotin pour un sou... Tout

ça me plaisait... Mais quand j'ai vu que vous me preniez la main, tranquillement, et que vous cherchiez à me faire comprendre que vous voudriez bien, comme ça, la première fois... Alors, j'ai été froissée. Et, si je n'ai pas retiré ma main, c'était pour ne pas avoir l'air bégueule, pendant un dîner... voilà tout.

Elle redressait la tête, regardait Sébastien avec une dignité amusante. Il y avait une petite colère dans ses yeux, et, sur ses lèvres, un pli de dédain.

— Enfin! murmura le jeune homme d'une voix tendre et en se rapprochant encore... Est-ce que je suis la boue, moi aussi?

— Non, lui répondit-elle en lui pressant doucement la main, mais il ne faut plus me prendre pour ce que je ne suis pas.

Elle s'éloigna en lui disant :

— Je ne vous en veux plus. A tout à l'heure.

A l'entr'acte suivant, il la chercha dans les couloirs. Ce fut elle qui, dans la cohue, lui pinça le bras, déjà apprivoisée et très camarade avec lui. Il lui demanda immédiatement quel jour il pourrait la revoir. Elle chercha :

— Tenez! ce qu'il y a de plus simple, c'est de m'inviter à dîner comme l'autre fois avec Aimée Yquem et Adrien. Ils sont là justement. Écrivez-moi dans quel restaurant, 8 *bis*, rue de Miromesnil, chez moi... Mais, par exemple, il ne faut pas venir me voir, en ce moment ce serait une gaffe!...

Et comme Sébastien faisait un « Ah! » de dépit. elle ajouta :

— Oh! ne croyez pas des choses... Je n'ai pas d'amant... C'est mon ami de province qui est à la maison pour toute la semaine... A partir de dimanche, je suis libre.

Des amis de Lucie Grège l'entraînèrent. Elle ajouta, en se retourant vers Sébastien :

— C'est convenu, n'est-ce pas?

Et elle disparut sans attendre la réponse.

Adrien Résil et Mlle Aimée Yquem, ayant aperçu le manège de Sébastien, s'approchèrent pour le féliciter et acceptèrent son invitation.

« Heureusement, se dit Sébastien, à la sortie du théâtre, que ce sera la fin du mois et que j'aurai touché mes appointements! »

Il attendit, avec plus de curiosité que d'impatience, l'heure de revoir la jeune artiste. Elle lui plaisait, mais il ne se faisait aucune illusion sur l'intérêt de cette aventure. Il voulait seulement posséder deux ou trois fois une de ces créatures fantaisistes et chatoyantes qui ne vous laissent pas d'autre souvenir qu'un verre de liqueur après le souper.

Sa liaison avec Hélène lui apparaissait, au contraire, comme un repas magnifique et quotidien, où il se donnait des airs de grand seigneur. Et il avait pris l'habitude d'être servi royalement par une maîtresse délicieuse et soumise.

Certes, il ne comparait pas Hélène à cet être fri-

vole qu'il avait simplement le désir de tenir une nuit entre ses mains, mais il ne se faisait aucun scrupule de cette débauche prochaine. Hélène apportait maintenant dans la passion une espèce de sécurité puissante et régulière. Leur intimité n'avait plus cet âpre caractère de jadis, lorsqu'ils s'aimaient dans le désordre et les difficultés de la vie, dans une atmosphère chargée de menaces. Sébastien redevenait provisoirement le jeune bourgeois qui essaye de se faufiler dans la politique, le journalisme et le monde. Il pouvait espérer un riche mariage ou quelque autre bonne affaire. Il gagnait un peu plus d'argent qu'autrefois, et il le gagnait sans risques, sans déploiement de volonté, par un travail vague et facile. Quand il y songeait, il oscillait du dégoût à une bonne humeur résignée.

Peu à peu, ses sentiments envers Helène perdaient de leur netteté. Tantôt il voyait en elle une maîtresse incomparable, d'un dévouement absolu, tantôt une petite bourgeoise sensuelle. Alors, il se cachait volontairement les nobles qualités, l'ardeur sincère de la jeune femme : il la considérait comme le mauvais génie de sa vie et il était prêt à a faire souffrir. Mais, bientôt, il sentait son injustice, son ingratitude et il redevenait pour elle le plus tendre des amants.

La veille du jour où il devait la tromper avec Lucie Grège, il avait déjeuné chez Moulaine avec Mme La Houbelle qui manifestait depuis longtemps le désir de le rencontrer. Car elle avait beaucoup en-

tendu parler de lui. « par une amie commune, la charmante Mme Ardouin », ajoutait-elle finement.

Devant les sourires de M. et de Mme Moulaine, Sébastien comprit qu'ils étaient tous dans la confidence de sa liaison et qu'ils ne demandaient qu'à la favoriser. Aucun blâme pour Hélène ne perçait dans des paroles à double entente, dans des compliments détournés. Il fut bientôt visible pour Sébastien que Moulaine ne l'avait choisi comme secrétaire que sous l'influence de Mme La Houbelle, stimulée par Mme Ardouin. Il avait toujours soupçonné cette intervention d'Hélène. Il jugea qu'il était trop tard aujourd'hui pour la lui reprocher, mais il en mit plus d'élan et d'allégresse à commettre envers elle la première trahison.

Lucie Grège, pendant le dîner, s'était, cette fois-ci, laissé embrasser sans résistance. Mais elle ne voulut pas que Sébastien l'accompagnât chez elle le soir même. Elle lui fixa un rendez-vous le lendemain à cinq heures. C'était l'heure où il devait attendre Hélène. Il la contremanda sous le prétexte d'une démarche dont le chargeait Moulaine, et avec une certaine désinvolture.

En recevant cette lettre, Hélène la lut dix fois de suite peut-être. Elles étaient pourtant bien simples, ces quelques lignes, et la plus soupçonneuse maîtresse eût été incapable d'y découvrir le mensonge. Mais, sans savoir pourquoi, sans raison précise, la jeune femme ne cessait de les parcourir. Puis elle se tint immobile, durant plusieurs mi-

nutes, essayant d'arrêter en elle, par un effort qui la faisait pâlir, la formation d'un pressentiment douloureux. Elle se sentait à cet instant de l'aventure d'amour où la femme n'a pas trop, pour se défendre, de toute sa chair et de tout son cœur.

Le lendemain, dans l'après-midi, Hélène finissait de s'habiller et s'apprêtait à sortir, quand un coup de sonnette, puis un bruit de voix dans l'antichambre, la firent tressaillir. Presque en même temps, Mlle Messany entra dans sa chambre en s'écriant :

— C'est ta belle-mère !

— Oui, dit Hélène tranquillement, j'avais reconnu sa voix. Eh bien, il n'y qu'à la recevoir.

Mme Ardouin mère s'avança vers sa bru, comme emportée par l'émotion. Elle l'entoura de ses bras et l'embrassa longuement. Puis elle serra la main de Mlle Messany restée un peu en arrière.

— Je vous attendais presque cet hiver à Tournus, chère mademoiselle, d'après ce que vous m'annonciez dans votre dernière lettre. En voyant que vous ne vous décidiez pas, j'ai pris le parti de venir moi-même.

— Quand êtes-vous arrivée, chère madame ?

Mme Ardouin hésita, puis répondit :

— Hier... je n'ai pas voulu vous déranger... C'est pourquoi je ne vous ai pas prévenue. Je suis descendue chez une vieille amie à moi... Mme de Cernoy... que vous connaissez certainement de nom.

— J'ai même été autrefois en relations avec elle, reprit Mlle Messany.

Pendant ces quelques phrases, Hélène se préparait à la conversation que lui faisaient prévoir l'arrivée inopinée de sa belle-mère, ses sourires, ses regards, dont elle avait de la peine à retenir la menace. Mlle Messany comprenait aussi le danger, mais elle savait moins dissimuler. Hélène lui fit signe de la laisser seule avec sa belle-mère.

— En effet, dit Mme Ardouin qui surprit ce mouvement de tête, j'ai à causer longuement avec notre Hélène.

Elle ajouta :

— Je sais par la femme de chambre que Geneviève dort. Je l'embrasserai à son réveil. D'ici là nous aurons le temps, j'espère, d'arranger bien des choses.

Mlle Messany, très émue, sortit.

La porte fermée, Mme Ardouin s'assit sur le canapé et attira près d'elle la jeune femme.

— Pourquoi n'avoir pas répondu vous-même à ma lettre, ma chère enfant ? Pourquoi m'avoir fait répondre par votre cousine?... J'en ai d'abord été froissée... Puis j'ai réfléchi... J'ai compris vos appréhensions et j'ai laissé passer presque tout l'hiver sans insister... Oui, Hélène, j'ai enfin revu mon fils, je lui ai parlé...

Elle porta son mouchoir à ses yeux. Ce geste ne parvint pas à toucher Hélène qui se rappela une conversation du même genre, le printemps der-

nier, à Tournus. Mais, à ce moment-là, elle était encore sous l'influence du passé. Elle était encore sensible aux souvenirs amers de ses débuts de femme, et de la trahison. Aujourd'hui, toutes ces choses lui devenaient indifférentes. Son amour l'avait comme transportée dans un pays lointain, où elle parlait un autre langage, où elle vivait dans une atmosphère plus brûlante. Que lui importait maintenant cette fade aventure d'autrefois? Qu'est-ce que la trahison d'un homme qui l'on n'aime pas? Qu'est-ce que la destruction d'un ménage hasardeux à côté du drame poignant qui se jouait dans tout son être? Le moindre froncement de sourcils de celui qu'elle aimait tenait dans sa vie plus de place que cette ancienne histoire où il lui semblait même qu'elle n'était pas mêlée.

Les premières paroles de sa belle-mère n'eurent pas d'autre effet que de lui suggérer ces réflexions. Elle attendit, sans répondre, que Mme Ardouin eût cessé de pleurer. Celle-ci rompit bientôt le silence :

— Les intentions de Pierre, vous les connaissez... je vous les ai écrites. Son repentir, vous ne pouvez plus en douter. Je viens donc chercher le mot de votre bouche qui vous fera rentrer à Tournus, ensemble, chez moi, comme mes enfants que vous êtes tous les deux.

Très maîtresse d'elle-même, très calme, Hélène répondit :

— Voulez-vous, madame, que, pour nous épargner

une discussion pénible que nous avons eue déjà, nous réglions cette question définitivement cette fois-ci, par un oui ou par un non?

— Je ne demande pas mieux, reprit Mme Ardouin... Un oui ou un non, ce sera plus simple...

Elle ajouta froidement :

— Alors, c'est « oui », je pense?

— C'est « non », madame, dit Hélène en se levant.

Mme Ardouin mère se leva, à son tour, brusquement. Elle répéta :

— Non? Non... définitivement?

— Définitivement, madame. Je suis prête à accepter la solution que vous préférerez. Je sais que vous répugnez au divorce. Je n'y répugne pas moins que vous. Mais je crois cependant que nous y serons réduites. En attendant, comme nous ne pouvons pas rester dans la situation équivoque et déplaisante où nous sommes, mon mari et moi, je vais prendre l'initiative de demander la séparation légale. Trop de temps a passé, une réconciliation entre nous est impossible et n'aurait plus de sens. D'ailleurs, si mon mari y avait tenu fermement, il n'aurait pas attendu deux ans pour me le faire savoir. Maintenant, madame, poursuivit Hélène en devenant très pâle, je vous en supplie... permettez-moi de me retirer. Je vais prier ma cousine de bien vouloir vous tenir compagnie.

Comme elle faisait un pas vers la porte, Mme Ardouin l'arrêta de la main :

— Voilà le résultat de vos réflexions de cet hiver?

— Oui, madame.

Mme Ardouin la saisit par le bras, assez fort pour qu'Hélène se dégageât d'un mouvement brusque.

— Je vois que toutes les considérations que je pourrais invoquer sur votre enfant, sur votre père, sur l'avenir, sur nos deux familles compromises et blessées, seraient désormais inutiles!... Nous allons donc passer à un autre ordre d'idées.

Elle se rassit, certaine que sa belle-fille serait retenue par cette menace.

— Que voulez-vous dire, madame? demanda Hélène.

Après une pause, pendant laquelle elle s'appuya sur le dossier du canapé, le buste droit, les mains croisées, les lèvres sèches, Mme Ardouin reprit :

— Je ne suis pas arrivée hier. Je suis à Paris depuis trois jours. On m'a beaucoup parlé de vous...

— Eh bien?

— Eh bien, je ne croyais pas ce qu'on m'a dit, je me refusais à le croire. A présent, je n'en doute plus. Vous avez un amant.

Elle prononça ce mot comme s'il devait foudroyer Hélène, la précipiter, affolée, à ses pieds. Elle fut indignée que la jeune femme lui répondit simplement :

— Vous vous trompez, madame.

— Cet amant, ajouta Mme Ardouin, comme pour lui porter le coup suprême, est le petit Sébastien Réal.

Hélène se retint de tressaillir, et répéta froidement :

— Vous vous trompez encore, madame.

Alors, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, disparut un instant. Mais, soudain, Mme Ardouin la vit rentrer et s'avancer vers elle, la figure changée, plus pâle encore que tout à l'heure. Ses yeux paraissaient plus grands et plus noirs ; ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir la ligne nacrée de ses dents et sa poitrine avait comme la palpitation d'une colère subite. Pendant les quelques secondes où, fermant la porte, elle avait perdu de vue sa belle-mère, la pensée lui était venue d'en finir, de chasser une fois pour toutes ce passé qui revenait sans cesse lui rappeler ses misères, qui osait aujourd'hui se dresser contre son amour. Cet amour, pourquoi le renier? pourquoi, par un aveu brutal, ne pas le jeter entre elle et cette femme? Ce serait bien, cette fois, la fin de l'obsession, la liberté conquise, et tous ces fantômes à jamais conjurés! Elle se sentit emportée, emportée irrésistiblement par ces réflexions tumultueuses et, s'approchant de Mme Ardouin, si près qu'elle toucha ses genoux, elle lui dit d'une voix basse, haletante :

— Eh bien, oui, madame, j'ai un amant! Et comme votre fils ne m'a jamais aimée, et que vous le savez bien, je ne pense pas vous insulter en vous faisant cet aveu.

Hélène ne pensait pas l'insulter! Mme Ardouin eut la sensation qu'on la déshabillait publique-

ment. Car elle avait bien dit à sa bru : « Vous avez un amant, j'en suis sûre! », mais elle n'en était pas sûre. Elle ne pouvait pas se figurer que son fils, son fils à elle, ce garçon superbe aux yeux de velours, eût été trompé par cette petite femme si inférieure à lui! Et Hélène, en lui jetant cet aveu à la face, ne pensait pas l'insulter! Elle lui adressait au contraire le plus cinglant des outrages! Elle l'humiliait dans son fils, ce fils plus beau peut-être que son père! Elle l'humiliait dans toute sa vie, car, elle aussi, elle avait été trompée et elle eût considéré comme un horrible sacrilège de se venger de son époux.

Debout devant Hélène, elle essaya de la regarder avec mépris, mais ce fut la fureur qui crispa ses lèvres :

— Vous êtes une misérable!

Et, lentement, sans se presser, pour laisser planer un silence chargé d'orage, elle sortit. A la porte, elle se retourna et dit à Hélène, en l'enveloppant d'un regard :

— Vous savez, nous nous retrouverons.

Mlle Messany, mise au courant, fut affolée. Elle apercevait des drames effroyables suspendus sur la tête de sa cousine, une cruelle vengeance de Mme Ardouin. Hélène, au contraire, se sentait comme délivrée de ses angoisses de la veille. Sa jalousie même avait disparu. Elle croyait que, par ce hardi sacrifice de sa dignité, par la violence de son aveu, par les risques qu'elle bravait, elle venait pour toujours de reconquérir son amant.

II

Entre ses deux maîtresses, entre la passion de l'une et les caprices de l'autre, l'existence de Sébastien fut bientôt difficile. Avec Lucie Grège, il découvrit l'extraordinaire tyrannie des femmes qui ne se donnent qu'à demi. Convenablement entretenue par un provincial sans illusions et indifférent à sa carrière, la jeune artiste avait dans le milieu des théâtres une réputation de fille qui ne se galvaudait pas. Elle tenait à la conserver. Aussi ne rendit-elle pas publiques ses relations avec Sébastien. Seuls, Adrien Résil et Aimée Yquem en étaient certains. On fut également obligé de l'avouer à Serval pour ne pas s'en faire un ennemi. Le courriériste théâtral, flatté d'une confidence qui mettait fin à ses incertitudes sur la vie intime de la petite Grège, promit la discrétion. Sébastien, d'ailleurs, était trop inconnu pour qu'une liaison avec lui devînt voyante. Lucie Grège, peu à peu,

le fit passer pour un jeune homme du monde qui l'épouserait un jour.

Il lui inspirait des sentiments mal définis. Dans les premiers temps elle se figurait qu'elle l'aimait et elle voulut vivre avec lui. Il s'y opposa d'une façon tellement formelle qu'elle devint excessivement jalouse et s'imagina qu'il avait une maîtresse. Pour qu'elle se tînt tranquille, Sébastien se vit obligé de l'accompagner sans cesse, de dîner souvent avec elle, d'accepter des rendez-vous aux heures les plus diverses et les plus imprévues. Mais, malgré la séduction qu'exerçait sur lui cette créature au sang bohème et au langage sans mesure, Sébastien comprit vite l'absurdité d'une pareille liaison.

De nouveau, d'ailleurs, la question d'argent se posait pour lui. Elle se posait sous la forme élégante et parisienne, mais plus cruellement peut-être que lorsqu'il vendait ses effets pour aller dîner dans une gargote. A ce moment-là, son courage était soutenu par l'âpreté de la lutte; son orgueil, par la noblesse du travail. Le manque d'argent n'était qu'un épisode de la bataille engagée; il ne lui paraissait pas plus humiliant qu'un coup reçu dans la mêlée.

Aujourd'hui, l'excitation du combat avait disparu. La première fois que Sébastien emprunta deux louis à son ami Résil, parce que le soir il traitait sa maîtresse au cabaret, il eut la lourde impression de la déchéance. Après les lui avoir prêtés,

Adrien Résil, très bon garçon, lui indiqua un usurier auquel lui-même avait eu recours à ses débuts. C'était un Polonais nommé Icowicz que Sébastien finit par trouver, jouant au bridge, dans une brasserie du quartier Montmartre. Il l'accosta avec la lettre de recommandation de l'amant d'Aimée Yquem. Icowicz lui demanda trois jours pour prendre des renseignements. Le troisième jour, à la même brasserie, il lui dit :

— Monsieur, votre signature n'a aucune valeur. Néanmoins, en considération de M. Résil, je vais vous prêter deux cents francs, que vous vous engagerez à me rendre cent francs par mois sur vos appointements chez M. Moulaine, à partir du mois prochain.

Il lui fit signer une reconnaissance de trois cents francs sur papier timbré et lui remit deux billets de banque.

Sébastien rendit deux louis à son ami et dissipa promptement le reste. Résil alors lui dit :

— Mais, sapristi! adressez-vous donc à Cabanèz. Il a l'air de vous aimer beaucoup. Il ne vous refusera pas cinquante louis.

— Mille francs! s'écria Sébastien. Diable!

— Qu'est-ce que vous risquez? observa Résil. De vous brouiller avec lui?... Mais si Cabanèz vous refuse un service, quel intérêt avez-vous à le fréquenter?

— En effet, dit Sébastien.

Trois jours avant les débuts sensationnels de la

Graza, il fut justement invité à dîner par l'impresario avec quelques gens de théâtre. Tout le long du repas, Sébastien chercha la meilleure formule pour demander mille francs à Cabanèz; il résolut de le faire d'une façon très simple, à la fin de la soirée, lorsqu'on apporterait les pardessus. Les circonstances le favorisèrent. Comme les convives descendaient l'escalier du restaurant, Cabanèz s'approcha de lui :

— Un mot à vous dire, cher ami... faisons donc quelques pas ensemble...

Il le prit par le bras :

— Je viens de recevoir l'invitation de Moulaine. C'est pour dimanche. Je voudrais, d'ici là, rédiger une petite note sur le projet que vous savez... Mon théâtre international... Mais je n'ai pas le temps et puis mon secrétaire est une brute... Vous seriez bien gentil de m'écrire ça vous-même, vous viendrez chez moi, je vous donnerais les détails. Je m'adresse à vous parce que vous connaissez bien Moulaine et que vous devez savoir comment il faut le prendre.

— Je suis tout à votre disposition, monsieur Cabanèz, reprit Sébastien.

Et il continua après un instant d'hésitation :

— Par exemple, je suis un peu gêné que vous me demandiez ce soir ce petit service, parce que moi, figurez-vous, j'avais l'intention de vous en demander un gros, un très gros...

Très cordial, l'impresario s'écria :

— Tant mieux, nom d'un chien! tant mieux...

Allez-y! On est sur la terre pour s'entr'aider.

— J'ai de grands ennuis en ce moment, poursuivit Sébastien en baissant la voix et avec un serrement de la gorge... j'aurais besoin de mille francs...

— Petit! dit gravement Cabanèz en lui tapant sur l'épaule, jamais un gentil garçon comme vous n'a demandé en vain cinquante louis à Cabanèz. Les voici.

Il tira de la poche de son habit un énorme portefeuille de maroquin rouge, gonflé de papiers, y prit un billet de banque et le plaça dans la main de Sébastien ajoutant :

— Ne parlons plus de ça. Quand venez-vous au bureau pour la petite note?

— Demain, si vous voulez.

— Après déjeuner, hein? Êtes-vous libre à cette heure-là?

— Parfaitement.

Ils se quittèrent. Mille francs! c'était une grosse somme pour Sébastien. Mais il fut surpris de n'éprouver aucune joie de sa possession. Il restait cependant très reconnaissant à Cabanèz, moins de la lui avoir prêtée que de lui avoir épargné l'humiliation d'un refus. « Je vais rembourser mon usurier, se dit-il en rentrant chez lui. Puis j'emploierai le reste aux diverses dépenses que m'imposent les caprices de Mlle Lucie Grège, et, quand j'en serai à mon dernier louis, je romprai avec elle d'une façon ou d'une autre, car j'en ai assez de me traîner comme un collégien derrière cette jeune cabotine. »

Il se rappela que l'an dernier, presque à la même époque, il avait écrit à Barois pour lui emprunter cinq cents francs. Il ne pouvait pas les lui rendre sur ce billet de mille, sous peine de rester sans le sou. Et d'ailleurs Barois lui avait laissé tout le temps. Mais quelle différence entre le ton allègre et souriant dont il s'était adressé à son ami et son embarras de tout à l'heure devant l'impresario!

Quelques mois de vie parisienne pesaient déjà sur lui. Il se jura de ne pas se dégrader davantage. D'ailleurs, il se sentait incapable de recommencer, de demander désormais cent sous à qui que ce fût, sauf s'il les avait gagnés.

Dans sa chambre, quelques pages ébauchées de ses travaux scientifiques gisaient sur un coin de table, abandonnées depuis longtemps. Il les parcourut distraitement, puis avec mélancolie, puis avec une sorte de colère. Alors, il murmura : « Non... non... en voilà assez. Je n'irai pas plus loin. »

Le lendemain, Cabanèz l'attendait dans son cabinet. Ils travaillèrent deux heures ensemble. L'impresario était entouré de dossiers concernant la grande affaire. Il y avait le dossier du Conseil municipal, relatant toutes les démarches faites pour obtenir un emplacement dans Paris, les réponses des conseillers.

— Leurs blagues, surtout! disait-il.

Et il montrait à Sébastien des bouts de papier sur lesquels il laissait entendre que les chiffres des

pots-de-vin étaient marqués, en face des noms de leurs destinataires.

Il y avait le dossier politique; celui-là préparé seulement. L'affaire du théâtre international n'était pas encore entrée dans la phase politique.

— Je n'ai jamais pu approcher un ministre de votre pays! Ça, c'est fantastique! Il y a un mois, j'ai écrit au président du Conseil pour lui demander un rendez-vous, je n'ai pas encore de réponse... Un jour, je lui ferai dire deux mots par la voie de la presse à celui-là... ça ne sera même pas long!...

Il y avait enfin le dossier de la presse, qui était le plus considérable et bourré d'articles en toutes les langues.

— Mon petit, dit-il à Sébastien, les journaux, ça me connaît!

Alors il tendit au jeune homme ses notes pour la rédaction d'un exposé de l'affaire qu'il avait l'intention de confier à Moulaine. Tant bien que mal, Sébastien les mit sur pied, mais l'impresario fut ravi de son travail et le remercia chaleureusement.

— Avec ça, mon petit, il pourrait faire un discours, votre Moulaine, s'il était intelligent!

Cabanèz devait être présenté au député dans un entr'acte de la représentation.

Ce fut une soirée d'enthousiasme et de délire, dans une atmosphère de course de taureaux; une de ces soirées où des Parisiens d'élite, surchauffés par la réclame, renient avec de grossières acclama-

tions toute la finesse de leur race. Au fond de la loge sur le devant de laquelle M. et Mme Moulaine, bien en vue, s'étalaient, Sébastien était ahuri de cette frénésie. Moulaine, à chaque instant, se pâmait d'admiration, échangeant des coups d'œil avec les loges voisines; il prenait, en se tournant vers lui, son secrétaire à témoin de la magnificence du spectacle, de l'extraordinaire voix de la Graza, une voix unique au monde, de la beauté inouïe de cette musique étrangère comme il était scandaleux qu'on n'en entendît pas en France plus souvent. Il disait ces banalités avec l'autorité d'un homme qui se croit certain d'occuper bientôt une haute situation dans l'État.

Au premier entr'acte, Sébastien, à qui Cabanèz avait donné les moyens de pénétrer dans les coulisses, conduisit Moulaine vers l'impresario, et les laissa ensemble.

Alors il rentra dans la salle et se mit à errer dans ces couloirs encombrés, bruyants, surexcités, des grandes solennités théâtrales. Il commençait à connaître de vue des physionomies notoires d'artistes, de mondains, de critiques. Il les regardait sans curiosité, peu sensible à ce genre d'illustration qu'il jugeait factice et éphémère. Il songeait : « Ces gens-là, séparément, sont sans grandeur véritable. Ils n'ont l'air de quelque chose que tous ensemble, chez eux, réunis dans une salle de spectacle surchauffée, dans de la lumière, devant des décors provisoires. » Et il écoutait des fragments

de conversations, à peu près les mêmes dans tous les groupes; il entendait les mêmes formules conventionnelles, les mêmes jugements qui ne différaient que par la façon ou prétentieuse, ou légère, ou ironique, ou solennelle, dont ils étaient formulés. Il se sentait incapable de partager aucune des émotions qui animaient toute cette foule, dont l'enthousiasme lui paraissait désordonné et enfantin, sans racine profonde, un enthousiasme subit de nègres devant de la verroterie. « Il est encore possible, se disait-il, que ce soit moi qui n'y entende rien. Suis-je décidément d'une nature trop grossière pour sentir comme tout ce monde? Mais alors, ne nous faisons pas d'illusions. Jamais je ne pénétrerai, d'égal à égal, parmi ces journalistes, ces artistes, ces mondains. Je leur suis réfractaire et inassimilable. Comme on dit en chimie, je suis un corps insoluble dans ce liquide-là. »

L'entr'acte finissait : Sébastien regagna la loge. Le spectacle se poursuivit dans un triomphe plus magnifique d'acte en acte.

Moulaine était radieux de son rôle personnel dans cette inoubliable soirée. On l'avait vu dans la loge de la grande artiste; on savait qu'elle déjeunait chez lui le dimanche suivant, avec Cabanèz et quelques convives choisis.

Sébastien y fut convié. Pendant le repas, Moulaine avait la sensation que les regards de Tout-Paris étaient fixés sur lui; il se déclara le partisan résolu de l'idée de Cabanèz et s'engagea à faire

une démarche auprès des ministres, à bref délai. Des notes parurent à ce sujet dans les journaux du lendemain.

Un matin cependant, en arrivant chez son patron à l'heure accoutumée, Sébastien le trouva blême de colère.

— Ah! vous voilà, s'écria Moulaine... Eh bien, il m'arrive une jolie histoire, par votre faute!

— Par ma faute? murmura le jeune homme stupéfait... Je ne comprends pas, monsieur Moulaine. Que peut-il vous arriver par ma faute?

Le député s'avança vers lui, après avoir assujetti son binocle que la fureur faisait osciller :

— Est-ce vous, oui ou non, qui m'avez fait connaître Cabanèz?... Est-ce vous, oui ou non, qui avez intrigué auprès de moi pour que je l'invite à déjeuner...?

Sébastien, ahuri, n'eut même pas le temps de protester contre le mot « intrigué ». Moulaine, marchant avec emportement dans son cabinet, comme s'il dictait une philippique, poursuivit :

— Vous allez comprendre! Hier, à la fin de la séance, je suis allé trouver un ministre, il est inutile que vous sachiez son nom... vous le répéteriez, ce serait le comble...

— Permettez, monsieur Moulaine!

— Attendez donc, avant de vous indigner, attendez donc!... Je lui ai parlé du projet de votre Cabanèz... Ah! ah! le théâtre international! Savez-vous ce qu'il m'a dit, le ministre, en me

tapant sur l'épaule et en me regardant dans les yeux?... Il m'a dit : « Mon cher, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous mêler de cette affaire-là et surtout de ne plus vous montrer avec Cabanèz... Vous l'avez même un peu trop fait déjà... A bon entendeur, salut. » J'étais stupéfait!... J'ai insisté et j'ai fini par en avoir le fin mot... C'est Cabanèz qui commandite *L'Avenir*, vous entendez! ce journal où le Cabinet est traîné dans la boue tous les matins, et particulièrement le président du Conseil... Et par qui sont inspirées ces attaques?... Par Cabanèz qui a déjà essayé plusieurs fois de faire marcher le ministère! Par Cabanèz, un étranger! un gaillard que l'on peut expulser demain par un simple arrêté de police, s'il continue à nous embêter! Voilà ce que c'est que votre impresario! Et je ne parle pas des histoires de casino qui courent sur son compte et dont nous avons tous les détails... Ils sont propres! Ce qui fait qu'actuellement, moi, je suis compromis auprès du président du Conseil et de plusieurs de mes collègues! Vous pensez si j'ai jeté votre Cabanèz par-dessus bord, et si je vous ai envoyé à tous les diables de m'avoir mis en rapports avec lui!... Et j'en suis même à me demander quel intérêt vous pouvez avoir là dedans!

Sébastien avait écouté cette longue tirade avec des sentiments divers. D'abord il avait failli interrompre Moulaine, prendre son chapeau et s'en

aller; puis il avait été attentif à ce que le député lui disait de Cabanèz. Mais l'accusation indirecte contenue dans la dernière phrase l'avait fait rougir. Il devait en effet mille francs à Cabanèz, et quoiqu'il les lui eût empruntés sans arrière-pensée, quoique ce service n'eût aucun lien avec les intrigues de Cabanèz, et ne fût le payement d'aucune démarche, Sébastien se sentit vaguement coupable. Aussi se contenta-t-il de relever doucement l'insinuation :

— Monsieur, j'ai fait la connaissance de Cabanèz dans un dîner où se trouvait également Résil, votre ancien secrétaire. Je me suis borné à vous transmettre son désir de se rencontrer avec vous; vous désiriez vous-même une loge, et je suis un trop petit personnage pour avoir joué là dedans un autre rôle que celui de simple commissionnaire.

Moulaine s'imagina que son secrétaire voulait le mettre dans son tort et insinuer que la loge était le prix du déjeuner. Son exaspération s'en accrut :

— J'avais dix moyens pour un d'assister à cette représentation, et je n'aurais jamais accepté de recevoir chez moi, à n'importe quel prix, un personnage véreux. Or, vous saviez parfaitement que Cabanèz était un individu plus ou moins taré...

— Moi! s'écria Sébastien. Mais je lisais depuis huit jours son éloge dans les journaux... Et je vous ai entendu parler de lui comme d'un homme très intelligent! d'un artiste!... d'un...!

Sèchement, Moulaine l'interrompit :

— C'est bon... En voilà assez sur cet incident. Mais, si vous voulez continuer à rester ici, je vous prie de cesser dorénavant vos relations avec ce monsieur...

Sébastien songea en souriant : « Cet animal vient de dépasser juste d'un demi-ton ce qu'il m'était possible de supporter de lui... Dans dix secondes je ne serai plus le secrétaire de Moulaine. Exécutons cette manœuvre avec simplicité. »

Il fit un petit geste de la main :

— Je crois, monsieur Moulaine, que vous n'avez plus aucune envie de me garder près de vous. Je vais vous épargner la peine de me le dire un jour d'une façon plus catégorique, et je vous prie d'agréer ma démission.

— Permettez!... répondit Moulaine radouci, je ne vous renvoie pas.

— Je vous en sais gré et je vous remercie de la bienveillance que vous m'avez témoignée jusqu'ici.

Moulaine fit quelques pas dans son cabinet, sans répondre. Il paraissait réfléchir. Il avait commencé cet entretien avec la ferme intention de se séparer d'un secrétaire qu'il jugeait au moins maladroit : mais, devant l'attitude de Sébastien, il eut un remords de brave homme de faire perdre sa place à un garçon qui en avait besoin pour vivre.

— Voyons, dit-il en se retournant vers Sébastien, oublions cela, voulez-vous?

— Vous savez bien, répondit celui-ci en tâchant de ne mettre dans sa voix aucune âpreté, que vous ne l'oublierez pas, ni moi non plus.

Estimant qu'il en avait assez fait pour l'ample satisfaction de sa conscience, Moulaine reprit :

— Comme il vous plaira, monsieur Réal...

Et il alla s'asseoir devant son bureau.

— Je crois que je vous dois...

— Non, monsieur, non... répliqua vivement Sébastien... Vous m'avez toujours réglé un mois d'avance et c'est plutôt moi qui...

— N'insistons pas sur cette niaiserie, reprit Moulaine qui était d'ailleurs généreux. Au revoir, monsieur Réal, poursuivit-il en lui tendant la main.

— Au revoir, monsieur, dit le jeune homme en s'inclinant.

Dehors, Sébastien se trouva l'esprit merveilleusement préparé à une rupture avec Moulaine. Depuis quelques jours, ses réflexions étaient de nature à lui faire envisager sans terreur cet accident. L'impression que son avenir ne s'ouvrirait pas de ce côté-là s'imposait à lui avec une force de plus en plus nette. Il songea à la pauvreté du caractère de ce Moulaine, tremblant d'avoir compromis, pour un déjeuner avec Cabanèz, sa brillante carrière politique! Mais Cabanèz, au contraire, lui était sympathique. Très hâbleur, certes, mais pittoresque et cordial, d'un relief amusant. Y avait-il dans son passé un peu de brigandage,

comme le prétendait son ami Serval? Mais quelle preuve en donnait-on? Tout Paris ne se faisait-il pas aujourd'hui garant et complice de son succès? « En somme, qu'est-ce qu'un Cabanèz? se dit Sébastien... C'est un homme parti de très bas, sorti de quelque trou obscur et qui possède actuellement une fortune et une puissance... Les moyens par lesquels il les a obtenues ne sont plus visibles. Personne n'a donc le droit de les incriminer. Cabanèz n'est pas un rêveur, c'est un homme d'action. Or, l'homme d'action tend vers le type criminel, comme le joueur tend vers le tricheur. L'un, à force de vouloir agir, et l'autre, à force de vouloir gagner, peuvent être amenés par les circonstances à le faire le plus vite possible. D'où la violence. Il y a donc évidemment en Cabanèz de quoi fabriquer un malfaiteur. Mais ce malfaiteur n'est probablement encore qu'à l'état d'ébauche et rien ne me prouve qu'il se formera jamais. »

Sébastien se reprocha en riant ces cyniques pensées, mais elles lui donnèrent envie d'aller voir immédiatement l'impresario et de lui raconter son histoire.

Cabanèz, d'après ce que lui dit à l'hôtel son valet de chambre, déjeunait au Café Anglais. En apercevant le jeune homme, qui entr'ouvrait la porte, il lui fit un large geste d'amitié et l'appela.

— Je suis tout seul, vous allez déjeuner avec moi, mon petit, ça me fera plaisir... Asseyez-vous... Garçon, un couvert... Et quoi de neuf depuis

l'autre jour? Moulaine a-t-il commencé à se dégrouiller un peu?...

— Moulaine! Je vous engage à ne plus compter sur lui, monsieur Cabanèz!... reprit gaiement Sébastien.

— Ah bah! Pourquoi!

— Il vous accuse, continua le jeune homme en regardant son interlocuteur, de commanditer des journaux où l'on attaque le ministère...

— Eh! eh! s'écria Cabanèz épanoui, ils ont fini par découvrir ça... Ils sont plus malins que je ne croyais... Alors, je vois, poursuivit-il en riant... Moulaine leur a parlé de moi...

— Il leur a fait probablement votre éloge!

— Ah! ah! et il est tombé sur des gens qui lui ont dit que j'étais une fripouille... Je vois ça d'ici... c'est très drôle!

— Oui, dit Sébastien, mais le théâtre international, qu'est-ce qu'il va devenir?

Cabanèz étendit ses deux mains velues sur la table :

— Le théâtre international, mon petit... On le fera malgré eux, voilà tout!... D'abord, après les élections, le Cabinet sera obligé de démissionner... et l'on tâchera de ne pas être trop mal avec celui qui le remplacera... Quant à Moulaine, je me fiche de lui comme de ce radis, vous pouvez le lui dire de ma part.

— Je n'aurai plus l'occasion, répliqua Sébastien.

Et sur un geste de l'impresario, il lui fit le récit de sa dernière entrevue avec le député.

— Mais, sacrebleu! mon petit, remarqua Cabanèz navré, je vous coûte cher, moi, avec tout ça!

— Oh! ce n'est pas grave, fit négligemment Sébastien.

Cabanèz avait pris un air sérieux et paternel :

— Mon cher, il est toujours grave de perdre sa situation à votre âge... J'ai passé par là... Voyons un peu, que je réfléchisse...

Le garçon apporta un plat. Cabanèz se mit à manger en silence, comme perdu dans des combinaisons. Puis, tout à coup :

— Voici, mon petit, ce que je viens de trouver... Je vais flanquer à la porte mon homme de confiance qui n'est bon à rien et qui ne sait même pas l'orthographe, comme vous avez pu vous en apercevoir... Et puis, je vous offre sa place... Ou plutôt non, je vous offre mieux que ça... Vous avez trop d'instruction pour être mon secrétaire, vous serez, si vous voulez, mon collaborateur... Attendez... Et je vous colle cinq cents francs par mois, ce qui signifie que, dans un an, vous en gagnerez au moins le double! Je vois à votre figure que vous acceptez... Un cigare, maintenant, mon petit?... Je suis très content!... Et vous?

— Moi aussi, monsieur Cabanèz, répondit Sébastien qui, pris à la gorge, s'était instantanément décidé... Mais je ne suis guère au courant des affaires de théâtre.

— Je vous les apprendrai, et puis, mon petit, j'en ai bien d'autres où vous me serez utile... Enfin! nous causerons de tout ça demain matin, voulez-vous? Alors, à demain, vers onze heures... Garçon, l'addition.

Le déjeuner était terminé; Cabanèz donna au jeune homme une vigoureuse poignée de main, monta en voiture et disparut.

« Il y a des heures, songea Sébastien, où les événements, bons ou mauvais, crèvent sur nous à la façon des nuages de grêle. On n'a pas le temps de se mettre à l'abri. Je ne pouvais pas plus refuser les propositions de Cabanèz qu'il y a quelques mois celles de Moulaine. Seulement, cette fois-ci, je vais dans l'inconnu, ce qui est plus grave. Mais il dépendra toujours de moi d'ouvrir les yeux. Ce brave Cabanèz ne me conduira pas où je ne veux pas aller. »

Ayant ainsi justifié sa conduite, Sébastien se rappela son rendez-vous avec Hélène cet après-midi, à quatre heures. Elle allait être navrée, quand il lui raconterait toutes ces nouvelles, mais il était résolu à ne pas accepter de discussion avec sa maîtresse. Maintenant, il ne s'agissait plus d'aimer, il s'agissait de vivre.

— Mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que tu vas devenir? s'écria Hélène en fondant en larmes.

Il l'arrêta brusquement :

— Oh! je t'en prie... N'exagérons pas cette histoire qui n'a aucune importance... En voilà assez

sur Moulaine, sur mon avenir, et sur la conduite que doit avoir un jeune homme dans la bonne société... Je ne suis pas ce jeune homme-là, mets-toi bien ça dans la tête... et ne te lamente plus sur mon sort... Ça m'est prodigieusement désagréable!... Mon sort n'est pas compromis parce que j'ai quitté cet imbécile, et je trouverai toujours le moyen de gagner ma vie.

— Mais comment?... comment?... reprit-elle désespérée... Il n'y a que ça qui me préoccupe, moi, il n'y a que ça... Oh! s'il me fallait te voir encore manquer du nécessaire... comme l'été dernier... ce serait affreux! affreux! Tu ne t'imagines pas ce que j'ai souffert certains jours!...

— Sois tranquille, dit-il avec une amertume insensible pour Hélène, ce malheur n'arrivera plus. Et je serais d'ailleurs maintenant incapable de le supporter. En outre, ce qui arrange tout, j'ai trouvé une situation plus rapidement que je ne pensais.

Et il lui raconta son déjeuner avec Cabanèz. Elle l'écouta sans observations, puis resta un instant silencieuse, les yeux fixés sur lui.

— Qu'est-ce que tu as? dit Sébastien étonné.

— J'ai, répondit-elle doucement, mais d'un accent si douloureux qu'il en fut ému tout à coup, j'ai que cet homme, un de ces jours, t'emmènera dans quelque Amérique et que tu ne reviendras plus.

Il l'attira, la prit sur ses genoux. Cabanèz son-

geait si peu à abandonner Paris qu'il allait y fonder un théâtre. Alors, il conta avec verve l'histoire de l'impresario et finit par ramener aux lèvres de sa maîtresse le sourire et le plaisir.

Car elle ne doutait pas de la tendresse de Sébastien. Elle revoyait la scène où, quelques semaines auparavant et à la suite de son entretien avec Mme Ardouin, elle apprenait à son amant sa libération définitive. Elle était heureuse et exaltée : il l'embrassait passionnément, elle lui répondait par d'irrésistibles paroles d'amour. A partir de cette heure, la plus ardente, la plus pleine de sensations profondes qu'ils eussent jamais vécue ensemble, aucune force, croyait-elle, ne pouvait plus les désunir.

Elle ne fut donc pas déconcertée par la froideur avec laquelle l'accueillit à son « jour » la bonne Mme Moulaine. Celle-ci, en effet, si aimable d'ordinaire, lui adressa à peine la parole. Hélène comprit qu'elle ne devait plus retourner dans la maison. En outre, Mme La Houbelle lui dit, en la prenant à part :

— Ma chère amie, il paraît que votre... protégé ne s'est pas très bien conduit envers Moulaine, ou plutôt qu'il a été maladroit. Veillez à ce qu'il ne se compromette pas avec ce Cabanèz, qui est un individu assez suspect à ce qu'on prétend ici, c'est un conseil que je me permets de vous donner.

Hélène défendit son ami avec une tranquille

dignité. D'une droiture, d'une loyauté inattaquables, il ne pouvait avoir aucun tort vis-à-vis du député; et, s'il avait accepté de devenir le secrétaire de M. Cabanèz, c'est que M. Cabanèz était un honnête homme.

— Très bien! mon enfant, très bien! reprit Mme La Houbelle. Je suis avec vous tout à fait et je me charge de vous réconcilier avec les Moulaine.

Hélène remercia la vieille dame. Mais que lui importaient des relations mondaines? Sa destinée se confondait désormais avec celle de Sébastien et elle était décidée à le suivre partout, devinant qu'il aurait de plus en plus besoin, à ses côtés, d'une maîtresse brave et fidèle.

Sébastien, d'ailleurs, n'avait jamais été si gai, si tendre, d'une humeur plus légère. Cabanèz exerçait sur lui une influence assez curieuse : il lui détendait les nerfs et le rendait sociable. L'existence aventureuse de l'impresario ne choquait pas l'âpre caractère de Sébastien, qui acceptait avec le plus énergique fatalisme les grandes servitudes de la vie, mais qui était naturellement rebelle aux petites. Il pensait qu'aux unes nulle créature humaine ne peut se soustraire, tandis que les autres sont à la merci de la volonté.

Par la liberté de ses mœurs, par la fantaisie et l'irrégularité de ses occupations, Cabanèz lui épargnait toute contrainte. Pour la première fois aussi, Sébastien connaissait le luxe, ce luxe superficiel et facile de Paris qui vous excite à fleur de peau plus

qu'il ne vous grise. L'impresario dépensait de l'argent avec ostentation. Il jouait dans deux ou trois cercles, où des murmures flatteurs saluaient son entrée. Il gagnait souvent; quand il perdait, c'était avec désinvolture. Sébastien l'accompagnait presque toujours, mais il se découvrit l'horreur du jeu, sur quoi Cabanèz ne cessait de le plaisanter. De ce fait, cependant, l'impresario conçut pour son jeune secrétaire une étrange estime, ayant, de plus, remarqué que sa présence lui portait la veine. Il voulut un soir l'associer à une de ses banques : il gagna énormément et remit trois mille francs à Sébastien, ahuri de l'aubaine.

Dès le lendemain, le jeune homme consacra la moitié de cette somme à l'achat d'une bague pour Hélène, à qui il causa, par cette générosité, une douleur poignante qu'elle sut dissimuler sous des caresses.

Sébastien rendit aussi à Barois les cinq cents francs qu'il lui devait depuis d'un plus an. A ce sujet, le professeur, en lui accusant réception de l'argent, lui écrivit une lettre sévère où il désapprouvait sa rupture avec Moulaine et lui laissait entendre qu'il le considérait comme un homme perdu.

Les représentations de la Graza se terminèrent avec éclat. Cabanèz passa à d'autres affaires. Il en menait beaucoup à la fois. Il soutenait, en ce moment, un procès contre la ville de Bayonne pour des terrains. Pervenche, une ancienne maitresse

à lui, qu'il avait installée modiste rue de la Paix, voulait s'agrandir et il lui cherchait un local plus vaste; il attendait impatiemment le résultat des élections pour entreprendre des démarches auprès du prochain Cabinet, dont il espérait bien que Moulaine ne ferait pas partie. Il avait d'ailleurs commencé, dans le journal *L'Avenir*, une campagne contre le député. Et partout, dans les bureaux du journal, dans les théâtres ou les restaurants, sur les trottoirs du boulevard, parmi les petites ouvrières de Pervenche à qui il apportait des bonbons, partout il était chez lui; partout il s'avançait, la moustache en croc, la blague aux lèvres, la main tendue.

Peu à peu, il s'était pris d'une amitié véritable pour Sébastien dont l'humeur lui plaisait, dont l'ironie corrigeait sa trop vulgaire jovialité. Il avait découvert en lui une pénétration singulière, une intelligence instantanée, l'art de rédiger avec précision la plus diverse, la plus extraordinaire correspondance, financière, artistique, politique même, avec la France, le Portugal, l'Amérique, la Russie! Tout cela était à la fois vague et formidable. Cabanèz avait des affaires en train dans les cinq parties du monde. Pour chacune de ces affaires, il lui fallait des millions : il les demandait et les promettait alternativement à ses correspondants. L'argent qu'il comptait gagner dans une exploitation minière devait lui servir à édifier un théâtre à Chicago ou à Melbourne; un chemin de fer qu'il

projetait en Caucase alimenterait un journal satirique et boulevardier qui allait paraître l'an prochain.

Les élections ayant eu lieu, Cabanèz essaya de se mettre en rapport avec le nouveau Cabinet pour son théâtre international. Il ne fut pas plus heureux qu'avec le précédent et jura qu'il renverserait le ministère.

— Vous devriez faire du journalisme, Sébastien, car il ne l'appelait plus « mon petit » comme au début, mais « Sébastien » ou « cher ami » avec une nuance de considération.

— Merci, monsieur Cabanèz, merci... j'en suis incapable, heureusement, répondit Sébastien.

— Oui, oui, je connais vos goûts, cher ami, vous m'avez raconté ça... Eh bien, à l'occasion, nous tâcherons de faire quelque chose dans cet ordre d'idées...

Un jour, vers le milieu de juin, il dit à Sébastien que son procès contre la ville de Bayonne l'appelait là-bas subitement.

— Ils essayent de me rouler... mais je vais tomber sur eux demain... Vous m'accompagnez, bien entendu. J'aurai besoin de vous...

— Mais certes oui, je vous accompagne.

— De là, poursuivit Cabanèz, je m'en irai soigner ma gorge à Bagnères-d'Oron, dans les Pyrénées... Nous ne nous ennuierons pas, cher ami...

— Vous avez mal à la gorge, monsieur Cabanèz? demanda Sébastien en riant. On ne le dirait pas.

— Cette maladie, ajouta finement l'impresario, me sert principalement à surveiller le directeur de l'établissement de bains et du casino dont je suis le plus important commanditaire... Alors, à demain, n'est-ce pas? au Sud-Express.

Sébastien envoya immédiatement par un commissionnaire un mot à Hélène. Celle-ci accourut. A l'annonce du départ de son amant, elle devint toute pâle, puis elle se ressaisit :

— Oui, mon chéri, oui, c'est absurde de se mettre dans un état pareil pour une absence de quelques jours... car tu ne vas rester que quelques jours, n'est-ce pas?

— Trois ou quatre jours, peut-être.

— Mais que veux-tu? ajouta Hélène, ce sera notre première séparation depuis un an...

— C'est vrai, dit Sébastien.

— Est-ce que je peux t'accompagner à la gare?

— Je pars avec Cabanèz... et j'aime autant qu'il ne te voie pas... Allons! sois raisonnable... Je vais à Bayonne, je ne vais pas en Amérique.

Il l'embrassa, car il la sentait enveloppée d'une tristesse qui brouillait ses yeux et rendait ses mains glacées. Mais elle ne voulut pas l'agacer ni lui paraître un peu sotte en montrant une angoisse disproportionnée à cette courte séparation.

Sébastien se rappela alors qu'il avait promis à Lucie Grège d'assister à ses débuts aux Ambassadeurs, un numéro dans la revue de printemps, en compagnie d'Aimée Yquem.

Le voyage coïncidait précisément avec cette solennité. La jeune artiste fut indignée. Elle déclara d'abord à Sébastien qu'elle ne le laisserait pas partir. Il invoqua une nécessité absolue. Elle répliqua qu'elle n'entrait pas dans ces détails et qu'il n'y avait pas de nécessité qui pût empêcher un galant homme d'être aux côtés de sa maîtresse le soir où elle débutait aux Ambassadeurs. Il se mit à rire et elle faillit le gifler.

— Je te préviens, ajouta-t-elle, que, si tu n'es pas là demain, ce n'est pas la peine de revenir chez moi!

Il haussa les épaules et répondit :

— Comme il vous plaira.

— Tiens! s'écria-t-elle soudain en le toisant avec mépris... les hommes, c'est la boue! la boue! et la boue!

III

Il ne suffisait pas à Mme Ardouin mère d'avoir dit : « Vous savez, nous nous retrouverons! » Il fallait encore agir et agir vite. « Vous savez, nous nous retrouverons! » était une menace dont l'effet devait être immédiat, foudroyant. Ici, Mme Ardouin fut embarrassée. Certes, elle voulait venger l'insulte faite à son fils et à elle-même. Les torts de Pierre n'excusaient pas l'abominable conduite d'Hélène, ou plutôt devant la conduite de cette femme les torts de Pierre disparaissaient, s'évanouissaient. S'il avait fait une escapade, Hélène avait commis, par sa trahison, un acte odieux, qui exigeait le châtiment. Son fils, trompé, bafoué, couvert de ridicule comme le premier mari venu, cette pensée la torturait, la faisait crier de colère et d'humiliation! Sa vanité de mère en souffrait plus que son amour. Que faire? Divorcer? Essayer de reprendre l'enfant par un

procès scandaleux? Son avoué n'en cachait pas les difficultés. Si la situation d'Hélène était dangereuse, celle de Pierre « n'était pas à l'abri de tout reproche », ainsi que le disait ingénument l'officier ministériel. Dans ces conditions-là, impossible de prévoir les conséquences d'une demande en divorce, qu'elle vînt d'un côté ou de l'autre.

Vis-à-vis de ses parents, de ses amis de Tournus, de l'ensemble de ses relations, Mme Ardouin mère se trouvait en outre dans une posture délicate. En partant, elle avait annoncé à tout le monde la réconciliation prochaine des époux, et l'achat de l'étude de Me Brisset, à Vilensel, où le jeune ménage s'installerait. Personne à Tournus ne doutait de cet événement. L'opinion de la ville s'y montrait unanimement favorable. Le scandale était lointain, déjà oublié. Sauf chez les intimes, on ne savait même plus en quoi précisément il consistait. M. Riffard, le propriétaire de la *Boule d'Or*, dont Pierre avait enlevé la fille, n'habitait plus Tournus depuis deux ans. Tout semblait combiné pour la réussite de l'heureux projet de Mme Ardouin mère.

Comment aujourd'hui avouer son échec brutal? Comment surtout donner la raison véritable de cet échec? Déshonorer Hélène, c'était déchaîner les railleries contre son fils et contre elle-même: c'était atteindre son prestige, son autorité, cette haute dignité de famille dont elle avait le culte orgueilleux. Et puis, aller dire à Pierre : « Ne

t'occupe plus de cette femme : elle est indigne de toi. » Quelle horrible minute ! Quelle blessure à l'amour-propre d'un beau garçon jusqu'alors invincible !

Mme Ardouin se répétait : « Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! » A son retour de Paris, elle prit donc un air triomphant et se mit ostensiblement en rapports avec le notaire de Vilensel, après avoir écrit un mot rassurant à son fils, resté à Marseille. Et elle attendit de meilleures circonstances pour dévoiler la vérité. Mais bientôt une idée audacieuse se forma dans son esprit. Elle avait reçu de Mlle Messany une lettre implorant son indulgence pour Hélène, la suppliant de ne pas prendre de résolution définitive. Mme Ardouin résolut d'exploiter la terreur qu'elle devinait chez la vieille demoiselle. Elle lui répondit par des phrases vagues destinées à la troubler davantage. Et un soir, quand elle jugea le terrain suffisamment préparé, elle écrivit les lignes suivantes, souriant cruellement à la pensée de réussir :

« Ma chère Hélène, ma chère fille,

« Avons-nous été assez folles toutes les deux, l'autre jour ! Est-il possible que des femmes comme vous et moi, unies par tant de liens si chers, se soient laissées emporter à des sentiments de haine ! Je vous ai appelée misérable, vous que j'aime de tout mon cœur ! et vous, vous m'avez

dit une chose que je me refuse à croire, que je ne croirai jamais. Comprenez-moi bien, ma chère enfant. Cette chose affreuse n'existe pas pour moi, elle ne peut pas être vraie. Je vous pardonne de me l'avoir dite et je vous prie à votre tour de me pardonner la façon dont je vous ai répondu.

« Le jour où vous voudrez effacer jusqu'aux moindres traces d'un passé douloureux et épargner à la vieillesse de votre père une épreuve à laquelle je ne suis pas sûre qu'il résiste; le jour où vous sentirez l'horreur de nous disputer votre enfant, la loi à la main, ce jour-là, vous retrouverez en moi une mère affectueuse qui ne se souviendra que des heures où vous étiez sa fille chérie, et où, les larmes aux yeux, elle compatissait à vos souffrances.

« Je n'insiste pas, Hélène, je n'ajoute rien. Je ne vous juge pas : je laisse juges de ce que vous avez à faire, votre cœur et votre raison. Quant à moi, je vous embrasse tendrement. »

Elle écrivit ces lignes lentement, cherchant à mélanger par des nuances subtiles la persuasion, la tendresse, la menace. Suprême tentative! Il lui avait fallu, pour s'y décider, une rude victoire sur son orgueil de femme et de mère! Car, enfin, c'est elle qui faisait des excuses à Hélène! C'est elle qui, par un détour hypocrite, capitulait! pis encore! pardonnait l'outrage fait à son fils... Mais elle se consolait par l'espoir de la revanche. Ah! si Hélène,

intimidée, repentante, touchée aussi par ce pardon habile et généreux, si Hélène rentrait dans le devoir! Mme Ardouin serait sans pitié. Elle materait pour toujours cette bru coupable et insolente.

— Tenez, ma cousine... vous pouvez lire, dit Hélène à Mlle Messany, en recevant la lettre de sa belle-mère.

La vieille demoiselle se confondit en admiration d'un pareil procédé.

— Ah! s'écria-t-elle... nous nous sommes bien trompées sur Mme Ardouin... C'est une excellente femme... Ce qu'elle a fait là est très bien!

— Je le reconnais, reprit Hélène.

— Ah! ma pauvre enfant! continua Mlle Messany, ma pauvre enfant... Si je pouvais avoir quelque influence sur toi!... Si tu comprenais enfin où est ton devoir, ton intérêt, ton avenir! Remarque le passage relatif à l'enfant, remarque-le bien!... On ne te menace pas cette fois-ci, on fait appel à ton cœur... Ma chérie! ma chérie! réfléchis sérieusement... Tu me rendras cette justice que je n'ai jamais pris parti dans cette affaire, surtout contre toi... Mais, aujourd'hui, c'est différent. Puisque Mme Ardouin oublie, toi aussi tu dois oublier et te réconcilier avec ton mari...

Et elle ajouta, en haussant les épaules :

— Il ne saura jamais ce qui s'est passé, cet homme, et ce n'est pas sa mère qui ira le lui dire.

Hélène secoua doucement la tête :

— Ma cousine, il y a des sentiments dont vous

ne comprenez pas la force, ce n'est pas de votre faute. Voyez-vous, si j'en étais réduite un jour à aller vivre de nouveau avec mon mari, c'est qu'il me serait arrivé de tels malheurs que votre petite Hélène n'aurait plus longtemps à vivre. Et, avouez que vous la regretteriez...

— En effet, murmura Mlle Messany, comme se parlant à elle-même, il y a des choses que je ne dois pas comprendre. Je suis trop vieille... Pourtant, ajouta-t-elle, il faut que tu répondes à ta belle-mère, tu ne peux pas faire autrement. Comment vas-tu t'en tirer?

— Bien simplement, ma cousine, dit Hélène, et bien franchement.

Et sans hésiter, elle écrivit :

« Madame,

« Je vous remercie de votre lettre si affectueuse. Nous ne pouvons, hélas! ni l'une ni l'autre, empêcher l'inévitable, mais je n'oublierai pas la tendresse que vous m'avez toujours témoignée.

« Si j'ai pu vous blesser l'autre jour, je le regrette du fond du cœur et je resterai, quoi qu'il arrive, votre fille dévouée. Hélène. »

— De cette manière, dit-elle, nous pourrons désormais causer amicalement, Mme Ardouin et moi; nous entendre sur bien des points, et le divorce s'accomplira, je l'espère, sans heurts et sans drame.

— Dieu le veuille! s'écria Mlle Messany.

Puis, ayant réfléchi un instant, elle reprit :

— Tiens! ce qu'il y aurait de plus simple, ce serait d'aller voir ta belle-mère à Tournus et d'en finir une fois pour toutes... Car je ne serai pas tranquille tant que ce ne sera pas arrangé d'une façon ou d'une autre.

— Vous avez peut-être raison, ma cousine... Mais il m'est impossible de partir en ce moment...

Mlle Messany, tout d'un coup, se fâcha.

— Ah! oui... en effet... je sais pourquoi tu ne peux pas partir!... Tu attends quelqu'un, n'est-ce pas?... En voilà un qui m'en aura fait faire de la bile, depuis un an!... Et où est-il, ce maudit petit Sébastien?... Il ne revient donc plus!...

— Si, ma cousine, il va revenir bientôt... Mais, je vous en supplie, poursuivit Hélène en prenant la main de Mlle Messany, ne me dites pas de mal de lui.

— Tu l'aimes trop, ce garçon! et il ne le mérite pas, voilà mon opinion.

Elle vit qu'Hélène avait les larmes aux yeux et elle s'arrêta, affolée de son chagrin. Mais elle venait, par un mot, de bouleverser la jeune femme, plus anxieuse chaque jour de l'absence prolongée de Sébastien. Parti depuis un mois, le jeune homme était resté quelque temps à Bayonne. De là, au lieu de revenir à Paris, il avait accompagné l'impresario à Madrid, puis en Portugal, pour d'autres affaires. Maintenant, il se trouvait avec Cabanèz

dans une ville d'eaux des Pyrénées. Comme il n'était pas sûr de l'époque de son retour, Hélène, dans sa dernière lettre, lui disait qu'elle voulait le rejoindre, qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps sans le voir, qu'elle était mortellement triste. Elle n'avait pas encore reçu de réponse.

Cependant Cabanèz avait fait son entrée dans sa bonne ville de Bagnères-d'Oron, comme il l'appelait. Il y était chez lui plus encore que sur le boulevard ou dans le cabinet d'un couriériste de théâtre. Car, édifiés en grande partie avec son argent, l'établissement de bains et les salles de jeux enrichissaient le pays. Il avait deviné, autrefois, au cours d'un voyage, du temps où il errait, joueur souvent décavé, de casinos en casinos, de Biarritz à Luchon, de Luchon à Vichy ou à Aix, il avait deviné l'avenir de cette petite station pyrénéenne, alors inconnue. La municipalité ne demandait qu'à s'entendre avec des capitalistes. Il fut un des premiers à apporter de l'argent et à spéculer sur les terrains.

Aujourd'hui, Bagnères-d'Oron était devenue une des trois ou quatre « reine des Pyrénées ».

Quand, en été, ses multiples affaires lui laissaient quelque repos, Cabanèz arrivait au moment de la saison. On lui réservait un vaste appartement dans une aile du casino dont tous les employés se tenaient à sa disposition. Grabiche, le directeur, avait, devant lui, l'air de son domestique. C'était un fort garçon d'une quarantaine d'années, aux

épaules épaisses, au visage entouré d'une barbe blonde et mousseuse. Il traversait les salles de jeu, d'un pas lourd, les mains dans les poches, haussant et baissant la tête au rythme de la marche. Ses paupières présentaient cette particularité de pouvoir recouvrir juste la moitié de l'œil, ce qui lui donnait alors un aspect endormi et bon enfant. Mais lorsque, par hasard, ses yeux s'ouvraient en plein, il ressemblait tout à coup à un oiseau de nuit, et instinctivement on s'écartait. Mais il ne regardait ainsi que dans les grandes occasions, quand il se fâchait contre un croupier ou qu'il avait à sévir contre des joueurs indélicats. C'est Cabanèz qui, le connaissant de longue date, l'avait attiré à Bagnères-d'Oron et promu au grade de directeur du casino.

— Mon jeune secrétaire, un bonhomme remarquable, dit l'impresario en montrant Sébastien... Il faudra avoir soin de lui.

— J'ai un très gentil petit appartement de deux pièces, pas loin de vous, monsieur Cabanèz... je l'arrangerai pour monsieur, répondit Grabiche en s'inclinant.

Sébastien s'y installa. Des fenêtres, on apercevait un torrent dont les eaux claires laissaient leur écume autour des roches, puis semblaient disparaître, au loin, dans les ondulations de la prairie, que dominaient les chaînes successives et étagées des hautes montagnes. La caractéristique du paysage était l'infinie variété de la verdure,

depuis l'herbe légère et mouillée par les gaves jusqu'aux sombres rideaux des sapins. Tous ces tons divers et nuancés s'assemblaient sous la lumière dans une saisissante harmonie.

Il était six heures du soir. Le fond de la vallée se couvrait d'ombre et envoyait aux regards sa couleur apaisée. Sébastien, accoudé au balcon, jouissait de la solitude et du silence, dans une de ces rares minutes de bien-être total où le corps et l'esprit ne sentent plus leur rivalité.

Et le jeune homme oubliait ce que sa vie avait de précaire, son avenir d'indécis et d'obscur, pour ne songer qu'à la délicieuse sécurité de l'heure présente.

Cette existence à côté de Cabanèz lui plaisait. Voyages, séjours dans les hôtels somptueux, liberté de la parole et de l'allure, c'était comme un rêve joyeux et fantaisiste, après la rude réalité des années de jeunesse. Cabanèz, lui, semblait un être ailé voltigeant au-dessus des obligations sociales. Il traitait les affaires d'une large façon, avec la franchise des gens qui ne doivent rien à personne. Sébastien avait beau l'observer, se rappeler les potins qui, à Paris, couraient sur lui, il ne découvrait dans sa conduite aucune démarche suspecte. Tout était au grand jour : son procès avec la ville de Bayonne où il avait cent fois raison, ses relations, ses affaires de Madrid ou de Portugal, aussi bien que sa vie privée. Il était marié et avait deux enfants. Mme Cabanèz résidait à

Lisbonne où Sébastien passa une semaine avec l'impresario dans un intérieur patriarcal.

— Hein! cher ami... les bons Parisiens qui prétendent que je n'ai pas de nationalité... dit-il à Sébastien en le présentant à une jolie personne qui ne savait pas un mot de français.

Une véritable intimité, une familiarité de camarades unissaient maintenant Cabanèz et son jeune collaborateur. L'impresario adorait les excursions : il emmenait toujours Sébastien, et parfois aussi des femmes, car, à Bagnères-d'Oron comme ailleurs, il connaissait toutes les femmes qu'on pouvait emmener.

Parfois, au milieu de ces petites fêtes, la pensée de Sébastien s'en allait vers Hélène dont les lettres passionnées le suivaient partout. Il lui écrivait aussi avec une tendresse sincère, cette tendresse des amants en faute, que le souvenir de leurs trahisons rend éloquents. Car il aimait encore Hélène, et souvent l'impatience de la revoir le secouait de désir; mais souvent aussi il se félicitait que ce voyage eût un peu détendu leur liaison. Et il pensait : « Maintenant, elle sera plus raisonnable. »

Les soirées de Bagnères-d'Oron étaient consacrées au jeu ou à quelque concert. Cabanèz, en ce moment, subissait une série de pertes qui n'altérait pas sa bonne humeur. Le gros gagnant du casino, celui dont on admirait la veine magnifique, s'appelait le prince Paladino, prince authen-

tique d'Italie, prodigieusement riche et joueur illustre dans tous les casinos et les cercles de l'Europe. Il venait à Bagnères-d'Oron pour la première fois et avait loué un château aux environs. On ne parlait dans la ville que de sa fortune, de ses parties de baccara et de ses maîtresses.

Un soir, comme il pénétrait dans l'appartement de l'impresario, à l'heure du dîner, Sébastien entendit le nom du prince prononcé sur le balcon par des voix chuchotantes. C'étaient Cabanèz et Grabiche, le directeur du casino, tout près l'un de l'autre, le dos tourné à la fenêtre entr'ouverte. Sébastien, machinalement, s'arrêta pour ne pas les déranger et allait revenir en arrière, quand une phrase de Grabiche le fit écouter avec anxiété.

— Alors, patron, c'est entendu... Nous lui tordons le cou, ce soir?

Qu'est-ce que ça signifiait? Il y avait dans cette voix de Grabiche quelque chose de canaille et de brutal. Sébastien ne comprenait pas très bien. Il attendit, la sueur au front, la réponse de Cabanèz qui, après un instant de réflexion, dit tranquillement :

— Entendu... nous le tordons!... Seulement, je ne veux pas tailler moi-même contre lui!

— Soyez tranquille, murmura l'autre... J'ai un petit jeune homme, Brassac, qui connait son affaire... On n'en fera qu'une bouchée, du prince...

Sébastien sentit un frisson lui courir sur les reins. On allait dévaliser le prince Paladino. Ce

Grabiche et Cabanèz étaient complices dans cette opération. Leur entretien terminé, ils se retournèrent tous les deux et aperçurent Sébastien qui, ayant repris son sang-froid, faisait un pas en avant, comme s'il venait d'arriver.

— Ah! c'est vous? dit Cabanèz surpris et le regardant au fond des yeux.

— On vous attend pour dîner, monsieur Cabanèz, reprit Sébastien très naturellement. Je venais vous prévenir.

Et, pour détourner tout soupçon, il tendit, sans dégoût apparent, la main au directeur du casino.

— Alors, allons dîner! s'écria Cabanèz joyeusement.

Pourtant Sébastien doutait encore. N'étant pas au courant des questions de jeu, il avait pu se méprendre. Il s'agissait peut-être tout simplement de jouer contre Paladino, d'attendre qu'il eût la déveine... Était-il possible que Cabanèz trichât au jeu, lui qui perdait sans cesse? « J'irai ce soir au casino, se dit Sébastien, et je verrai bien ce qui se passera. »

A dix heures du soir, la banque fut adjugée à M. le baron de Brassac, le petit jeune homme dont avait parlé Grabiche. Élégant dans son smoking, la moustache fine et retroussée, il commença à « tailler » négligemment. Les joueurs arrivaient peu à peu. La partie ne s'animait pas encore. Enfin, entrèrent deux ou trois gros pontes parmi lesquels le prince Paladino. Celui-ci pratiquait la

méthode dite du coup de pistolet, c'est-à-dire que de temps à autre, d'après son inspiration, il plaçait une somme énorme sur le tapis, pour engager la banque à tenir le coup.

— Combien à la masse? demanda froidement le baron de Brassac en voyant une liasse de billets.

— Vingt mille, reprit le prince. Est-ce que le coup est tenu?

— Le coup est tenu, dit le croupier sur un signe de Brassac qui donna les cartes et abattit neuf.

A partir de ce moment, la banque devint « rasoir ». Paladino, debout derrière la rangée des pontes, tirait des billets de banque, par épais matelas, d'une poche qui semblait inépuisable.

Sébastien chercha des yeux Cabanèz qui, au fond de la salle, causait avec des petites femmes sans s'intéresser à la partie. Mais Grabiche, au contraire, rôdait autour de la table, le regard aigu, les narines dilatées. Pris de colère à la pensée qu'il partageait le secret de ces gens-là, Sébastien saisit quelques louis qu'il avait sur lui et les jeta sur le tapis, certain de les perdre et comme pour se débarrasser de cet argent : Grabiche passa près de lui, le tira par la manche, murmura d'un air malin :

— Mais ne jouez donc pas, vous voyez bien que le banquier est en pleine veine.

En effet, il abattait huit et neuf, coup sur coup.

Sébastien ne douta plus. Il quitta la salle de jeu et rentra chez lui. Ses jambes tremblaient : il

avait la bouche sèche, les mains crispées. Il eut envie de faire ses bagages et de quitter la ville immédiatement, d'aller n'importe où, au hasard. Aucune des douleurs de sa vie, aucune de ses misères, ne pouvait se comparer à la honte qu'il éprouvait. Il avait l'impression d'appartenir à une bande de voleurs. Il se rappela les histoires que Serval, le courriériste de théâtre, racontait sur l'impresario; il se rappela les paroles de Moulaine et son mépris. C'est eux qui avaient raison. Parmi les innombrables affaires de Cabanèz, il y avait la louche industrie du jeu. D'ailleurs, il fallait avoir vu certains de ses sourires, lorsqu'il blaguait : « Les affaires de théâtre, aucune importance, mon petit... J'en fais pour m'amuser, pour épater les Parisiens... Mais, vous savez, je ne suis pas impresario, moi!... J'ai une autre envergure que ça!... »

Sébastien se dit : « Allons! je le quitterai demain matin... Il comprendra ou ne comprendra pas, ça m'est égal! »

Il alluma une cigarette, alla sur le balcon rafraîchir son visage, calmer sa fièvre. Il songea à ces deux mois de libre et facile existence avec Cabanèz; puis à celle qui l'attendait lorsque, rentré à Paris, il lui faudrait courir de place en place, humilié, misérable et dégoûté. Et il se sentait à une heure pour lui décisive, à cette heure où les routes ondoyantes et sinueuses de la vie ont l'air de se croiser tout d'un coup à angle droit, et ne nous permettent plus d'hésiter. On va d'un côté

ou de l'autre : les chemins de traverse ont disparu.

Sébastien savait qu'il n'hésiterait pas et que, dès le lendemain matin, il s'enfuirait. Mais il ne pouvait se défendre contre l'amertume... Était-il sûr de retrouver maintenant assez de courage pour quelque travail ingrat et monotone? Supporterait-il les rudes privations avec la même orgueilleuse énergie qu'autrefois? Et n'y a-t-il pas dans l'illusion de notre volonté une espèce d'enchantement qui, une fois dissipé, ne se reforme plus?

Ainsi Sébastien en était à cet instant si souvent tragique, où l'homme qui ne veut pas périr est obligé de faire en soi comme un coup d'État intérieur pour interrompre l'anarchie et rétablir l'ordre.

Il ne put s'endormir qu'au matin. A huit heures, on frappa à sa porte. Cabanèz criait :

— Eh bien, paresseux! vous avez oublié notre excursion!... Dépêchez-vous. Je vous attends chez moi.

Sébastien s'habilla rapidement et alla rejoindre l'impresario qui, le voyant entrer un peu pâle et oppressé, lui demanda :

— Eh! bon Dieu! Sébastien... qu'est-ce que vous avez, mon ami? Vous êtes souffrant?

— Je veux vous parler, monsieur Cabanèz

Celui-ci le regarda :

— C'est donc grave?...

Puis, après un silence :

— Allez, je vous écoute.

D'une voix très douce, presque timidement, Sébastien dit :

— Je ne veux pas vous quitter monsieur Cabanèz, sans vous remercier de tous les services que vous m'avez rendus...

Stupéfait, Cabanèz s'écria :

— Me quitter!... Vous voulez partir!... Qu'est-ce qui vous arrive?

Le jeune homme commença une histoire de famille qu'il avait préparée, puis brusquement :

— Au fait, non... monsieur Cabanèz... je vois que vous ne me croyez pas, j'aime autant vous dire la vérité... J'étais là, hier, avant dîner, pendant que vous causiez sur le balcon avec M. Grabiche et j'ai entendu ce que vous disiez... Et, en allant le soir au casino, j'ai compris ce que vous aviez fait... Alors, écoutez-moi, monsieur Cabanèz. Vous avez été très bon et je vous ai trop d'obligation pour me permettre de vous blâmer, ni même de vous juger, mais il m'est impossible de rester avec vous. Ce sera un de mes grands chagrins.

En regardant Cabanèz, Sébastien fut frappé de l'expression de mélancolie qui venait de se répandre subitement sur ce visage à arêtes vives, visage d'audacieux et d'homme d'action, où aucune inquiétude ne semblait pouvoir se fixer. Cabanèz avait laissé parler le jeune homme sans l'interrompre, sans faire un geste, sans protester. Puis lentement, affectueusement, il lui mit la main sur l'épaule :

— Sébastien, je ne me défendrai pas. Ce qui est fait est fait. Je ne vous dirai même pas que j'ai des excuses. Car un homme comme moi n'invoque jamais d'excuses. Il est vainqueur ou vaincu : il gagne ou il perd et il n'a pas d'opinion sur les moyens qu'il emploie pour gagner ou pour perdre. Vous, avec votre éducation, naturellement, vous tombez à la renverse quand on vous dit ces choses-là. Mais, moi — je ne vais pas m'amuser à vous raconter ma vie — j'ai toujours été en dehors de la société, je n'ai pas reçu d'éducation, je n'ai reçu que des coups. Ce que vous considérez comme des crimes, pour moi ce sont des faits de guerre, simplement. Je suis un homme de grande route. Vous dites : « Cabanèz vole au jeu. » Je vous réponds : « Je ne vole pas, je détrousse. » Ce n'est pas la même chose. Et, quand on connaît le peu de différences qui existe entre la petite expédition d'hier soir et certaines affaires qu'on manipule au grand jour, on se dit que, si l'on va plus tard en enfer, on s'y rencontrera avec tout ce qu'il y a de plus chic dans le monde. N'est-ce pas? ça vous paraît monstrueux, ce que je vous débite là?...

— Monstrueux, c'est le mot, reprit Sébastien. Mais vous avez trop d'intelligence et même de cœur pour le dire sérieusement. Vous cherchez à vous étourdir par des phrases que vous avez lues dans des romans, mais vous savez bien que ce que vous faites est abominable!

— Sacré petit bonhomme! s'écria Cabanèz sans se fâcher... Alors, continua-t-il en le tutoyant tout à coup, je te dégoûte?...

— Non, reprit Sébastien. Je me demande même si vous ne commencez pas à avoir des remords.

Cabanèz se mit à rire, haussa les épaules et répliqua :

— Tenez, Sébastien, j'ai beaucoup d'affection pour vous, ma parole! Et je regrette que vous ayez découvert cette histoire-là, parce que j'aurais eu un vrai plaisir à faire votre fortune!... Tandis que maintenant, mon pauvre ami, qu'est-ce que vous allez fiche, je vous le demande? Avez-vous un peu d'argent seulement?

— J'en ai assez, je vous remercie...

— Voyons, Sébastien... oubliez une minute que je suis un malfaiteur et parlez-moi comme à un homme qui ne s'est pas trop mal conduit avec vous... Quelle est votre idée? Que comptez-vous faire? Ce n'est pas pour vous donner un conseil que je vous pose ces questions, c'est parce que je m'intéresse à vous, nom de nom!...

— Ce que je vais faire, répondit Sébastien. Oh! monsieur Cabanèz, c'est bien simple. J'ai lu hier dans les déplacements et villégiatures d'un journal que M. Balanier était à Aix-les-Bains. Je vais partir aujourd'hui même pour Aix-les Bains et lui demander du travail. S'il ne m'en donne pas, je chercherai ailleurs; et je finirai bien par en trouver, parce qu'on gagne toujours sa vie quand on veut

vivre, ce qui est mon cas. Je crois même que vouloir vivre et gagner sa vie, c'est exactement la même chose. Alors, adieu, monsieur Cabanèz, ajouta-t-il en tendant la main à l'impresario.

— Adieu, Sébastien, murmura Cabanèz en serrant fortement la main du jeune homme.

Quelques heures après, Sébastien, ayant établi l'itinéraire compliqué de Bagnères-d'Oron à Aix-les-Bains, prit le train pour Toulouse, son premier arrêt important.

La brusquerie de cette résolution, cet élan qui parfois chez lui succédait tout à coup à une analyse minutieuse et presque algébrique de son cas, eurent l'avantage de lui enlever le regret et comme la mémoire des événements qui venaient de le surprendre. Au bout d'une heure de voyage, Cabanèz lui parut un fantôme, ses relations avec lui un rêve évanoui, cette année de vie parisienne une histoire infiniment vague et lointaine. C'est à peine si la délicate, si l'amoureuse figure d'Hélène se détachait sur ce fond grisâtre et médiocre. Il fut stupéfait de penser si peu à elle dans la nouvelle bagarre où il se trouvait engagé. Il n'avait même pas songé à lui écrire avant de partir.

Mais peu à peu, à mesure que le trajet s'accomplissait et que les éléments de sa situation se précisaient dans son esprit, c'est Hélène au contraire qui devenait sa principale préoccupation. La rupture avec elle lui apparaissait désormais fatale. C'était cette liaison délicieuse, parfois enivrante, qui avait

chargé son cœur d'un poids trop lourd, déterminé toutes ses erreurs, lancé sa vie dans une impasse. Et aujourd'hui, la vie, par une implacable revanche, les séparait. Il sentit alors qu'il ne l'aimait plus, que peut-être il ne l'avait jamais aimée. Elle avait été pour lui une des formes du hasard.

Pourtant son cœur se serrait, comme s'il venait de prononcer une condamnation injuste. Il lui fallait le dur sentiment de la conservation pour oser se représenter la douleur de la jeune femme. Il en chassa le tableau de son esprit; il décida de ne pas écrire à Hélène, d'attendre son retour à Paris et le résultat de son entretien avec Balanier.

A l'autre pôle de sa vie, au pôle tourné vers le passé, il y avait une autre femme, sa sœur Marguerite. Depuis son départ de Tournus, depuis près de deux ans, il ne l'avait pas vue, mais son visage lui était peut-être plus précis que celui d'Hélène. Elle approchait de la vingtième année; les nouvelles qu'elle lui envoyait chaque semaine montraient une pensée active, des nerfs solides, la confiance. Sébastien s'aperçut qu'en modifiant un peu son parcours il lui serait facile de revenir par Tournus, en quittant Aix-les-Bains : et l'émotion le saisit, la même émotion que jadis, lorsque sur le quai d'une gare, et sans savoir s'il reverrait jamais Marguerite, il la laissait seule et prête à défaillir.

Sébastien mit presque deux journées pour arriver à Aix-les-Bains. Mais ses rêveries, ses

plans d'avenir, le rendaient insensible à l'accablante chaleur de cette fin de juillet, à la lenteur du voyage compliqué de cinq ou six changements de trains.

Au casino on lui indiqua la villa d'Edmond Balanier qu'il ne trouva pas chez lui. Il se rendit alors au parc où on lui affirma qu'à cette heure il devait se promener. Il l'aperçut en effet bientôt, en compagnie de sa femme et de deux messieurs.

Sébastien portait un veston clair, un chapeau de paille, et il était très élégant, d'une élégance naturelle et fine. Il salua Edmond Balanier qui d'abord ne le reconnut pas et lui rendit son salut machinalement. Alors, comme Mme Balanier adressait la parole à un des deux messieurs, Sébastien s'avança vers son ancien patron qui, le regardant mieux, fit un mouvement, fronça les sourcils et se détourna. Le jeune homme s'arrêta net, le rouge au front. Il ne pouvait pas se tromper sur le geste de M. Balanier, ni sur ses intentions. Il s'éloigna un instant, pour réfléchir. Qui pouvait avoir indisposé contre lui l'industriel, autrefois accueillant et courtois? Il se rappela que Balanier était un habitué du salon de Moulaine. De là, évidemment, sortaient les potins qui lui valaient cette humiliation nouvelle. « Allons! se dit Sébastien, je ne peux pas rester là-dessus, il faut en avoir le cœur net. » Et, d'assez loin, il suivit les quatre promeneurs.

A un certain moment, Edmond Balanier resta en arrière pour allumer un cigare : Sébastien en pro-

fita, fit rapidement quelques pas vers lui et leva son chapeau.

— Je suis convaincu, monsieur, lui dit-il, qu'on m'a desservi auprès de vous. Si c'est vrai, vous me permettrez de me justifier.

Il parlait avec tant de dignité, tant de calme, que Balanier, qui d'abord avait fait mine de se retirer, resta sur place, l'autorisant ainsi à continuer.

— M. Moulaine vous a dit, n'est-ce pas, monsieur, que je l'avais quitté pour devenir le secrétaire d'un homme assez suspect, Cabanèz?

— En effet, reprit Balanier froidement.

Il ajouta :

— Vous n'allez pas le nier!

— Non, répliqua Sébastien. Mais je viens de me séparer de Cabanèz, il y a deux jours, parce je me suis aperçu précisément que c'était un malhonnête homme. Et je n'ai pas fait fortune chez lui, car j'ai sur moi deux cents francs environ. Si donc, monsieur, il vous reste un peu de la bienveillance que vous m'avez autrefois témoignée, je viens vous prier de me donner du travail, quel que soit ce travail. C'est pour cela, qu'ayant lu dans un journal que vous étiez à Aix-les-Bains, je me suis permis de vous y rejoindre et de vous accoster.

Edmond Balanier avait la passion de l'autorité, et il sentait vivement la jouissance de tenir entre ses mains la destinée d'un de ses semblables. La

franchise avec laquelle Sébastien se livrait à lui le frappa et lui plut. Et d'une voix non plus cassante, mais grave, il répondit :

— C'est bien, monsieur Réal. Venez à la maison dans une heure.

Et, après un imperceptible salut, il rejoignit sa femme et les deux messieurs, déjà à quelque distance.

Sébastien erra dans la ville, l'œil vague, l'esprit comme en suspens, ne voulant faire aucun pronostic sur les dispositions de Balanier à son égard.

— Voici, monsieur Réal, ce que je veux vous proposer, lui dit celui-ci après lui avoir indiqué un siège. J'ai hérité l'an dernier d'un gros domaine de deux mille cinq cents hectares environ dans les Landes, entre la mer et le lac de Cazaux. Je l'ai visité récemment. Tout y est en désordre. L'exploitation des pins y est aussi négligée que l'exploitation agricole. J'y ai eu l'impression qu'il fallait tout renouveler; mais aussi que ce domaine pouvait être pour mes machines un vaste champ d'expérience, car il y a plus de mille hectares de terre arable, très dure, conquise sur la lande, qui est d'ailleurs en train de l'envahir de nouveau. La négligence des fermiers est extraordinaire. Voulez-vous aller là-bas, vous engager à y rester au moins trois ou quatre ans, hiver comme été, à surveiller, à diriger, à travailler vous-même? Avec l'intelligence que je vous connais, avec votre habitude des machines, les aptitudes que j'ai dis-

cernées en vous, vous serez vite au courant. Je vous préviens loyalement que la vie y sera rude, monotone, dans une solitude absolue, avec la seule fréquentation des paysans et des résiniers. Mais c'est tout ce que je peux vous offrir. Nous fixerons les appointements si vous acceptez. Leur augmentation dépendra aussi des résultats de l'exploitation.

Sébastien, après avoir écouté, immobile, sans un geste, sans une remarque, répondit simplement :

— Monsieur Balanier, j'accepte avec une très grande reconnaissance. Je suis prêt à partir quand il vous plaira, à rester là-bas tout le temps que vous jugerez nécessaire. J'espère que vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir choisi.

Il en donna la conviction à Balanier par la fermeté de son accent et de son regard. L'industriel se leva, lui tendit la main :

— Vous avez ma parole, dit-il. J'ajoute, comme je suis très franc et très juste, que je cherche en vain depuis un an quelqu'un de sérieux à qui confier mes intérêts dans cette région. Aujourd'hui les gens sont attirés par les industries récentes à qui ils croient plus d'avenir qu'aux anciennes, et surtout qu'à l'industrie agricole. A mon sens, c'est une erreur, mais il n'y a pas à lutter contre la mode et le préjugé. Vous voyez l'importance que j'attache à votre travail.

— Je pense, monsieur, reprit Sébastien, que je serai vite au courant. Quand dois-je partir?

— Voyons... je rentre à Paris à la mi-août, pour quelques jours... Venez me voir au bureau à ce moment-là. Nous prendrons nos dispositions et vous pourrez partir vers le 1er septembre.

— C'est entendu, monsieur.

Comme Sébastien prenait congé, Balanier le toucha légèrement au bras :

— Attendez...

Il ouvrit la porte d'un petit salon dans lequel se trouvaient assis Mme Balanier et les deux messieurs que Sébastien avait aperçus dans le parc.

— Voulez-vous venir?...

Et s'avançant :

— Ma chère amie, je vous présente le jeune régisseur de notre domaine de Cazaux, monsieur Sébastien Réal...

Et il nomma les deux messieurs, monsieur le baron de Nintré et monsieur Jacques Larnoy.

Mme Edmond Balanier, grande personne à l'air maladif et distingué, fit signe à Sébastien de s'asseoir à côté d'elle. La conversation s'engagea sur le lac de Cazaux et les Landes que M. et Mme Balanier avaient visités l'année dernière au moment de leur héritage. M. Jacques Larnoy, un jeune homme d'une trentaine d'années, rieur, élégant, d'un aspect un peu fat, les avait accompagnés, car il connaissait le pays, étant d'origine bordelaise. Il le déclarait inhabitable et blâmait ses amis de vouloir y installer une exploitation sérieuse.

— Taisez-vous donc, Jacques, fit Balanier en haussant les épaules. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Oui, reprit Mme Balanier, Jacques est l'affreux rentier inutile et paresseux.

— Ce pays, répliqua Jacques Larnoy, est bon pour la chasse au sanglier et pas pour autre chose. Car il y passe des sangliers admirables, en hiver... Vous verrez ça, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Sébastien. Je ne dis même pas qu'un jour je n'irai pas en tuer un avec vous...

— Vous habitez Paris? demanda à Sébastien Mme Balanier.

— Oui, madame.

— Eh bien, mon cher monsieur, déclara Jacques Larnoy en riant, ça va vous changer... Il a l'air assez sympathique, ce garçon-là, fit-il quand Sébastien eut pris congé.

— Oui, reprit Balanier, c'est un homme de valeur...

Et il ajouta sentencieusement :

— Ce que les grands patrons d'aujourd'hui ignorent le plus, c'est l'art de découvrir les hommes et de s'en servir.

Sébastien partit le soir même pour Lyon, après avoir télégraphié à sa sœur l'heure à laquelle le lendemain il arriverait à Tournus. Quant à Hélène, il lui envoya une lettre assez vague, lui annonçant son retour à Paris pour la fin de la semaine. Ce n'est que de vive voix, dans l'émotion et dans les

caresses et non pas avec la froideur d'un récit, qu'il pouvait apprendre à sa maîtresse les événements décisifs de ces derniers jours. Sa présence seule lui rendrait supportable la douleur.

Dans une simple et claire toilette, grande, hardie, le visage empourpré de joie, Marguerite se tenait sur le quai de la gare de Tournus. Elle courut à Sébastien lorsqu'il sauta du train et se jeta dans ses bras.

— Ah! quel bonheur! Tu vas rester quelque temps, n'est-ce pas? s'écria-t-elle... Laisse-moi te regarder... Ah! mon petit frère, que je suis contente!

Sébastien la regardait aussi, sans lui répondre. Et leurs yeux brillaient de la tendresse fraternelle. Ils étaient tous les deux trop jeunes pour se parler d'abord de choses sérieuses. Lui, ne se lassait pas de l'admirer, elle, de lui sourire.

— La voiture de ma tante est là, devant la gare. Rentrons vite, nous pourrons causer.

De la gare à la maison de Mme Darley, il n'y avait qu'une demi-lieue, en contournant la ville. Sébastien, avant de permettre à sa sœur de l'interroger, exigea d'abord mille détails sur l'existence de la jeune fille, ses relations, ses études, ses goûts.

— Tu verras demain ma meilleure amie, Germaine Derins. Elle te plaira beaucoup. Nous parlons souvent de toi... A propos, as-tu revu Hélène Ardouin?... Pas depuis longtemps... Moi, elle

m'écrit régulièrement... Il paraît qu'elle a des ennuis avec la famille de son mari... Tu ne le savais pas?... Mais qui n'a pas d'ennuis, hélas! Allons! raconte moi les tiens, car tu dois en avoir. Je sens ça.

Sa voix, à ces derniers mots, perdit tout à coup sa vibration légère, et fut celle d'une femme à la pensée déjà profonde.

— Tout à l'heure, dit Sébastien.

Ils arrivaient chez leur tante, aimable vieille dame à cheveux blancs, très épais, et à lunettes. Elle embrassa Sébastien comme si elle l'eût quitté la veille, se fit complimenter sur la bonne mine de Marguerite et les soins qu'elle lui donnait, embrassa aussi la jeune fille par la même occasion; puis, après quelques badinages sur les fredaines probables de Sébastien à Paris, et sans s'intéresser outre mesure à la vie de son neveu, elle laissa ensemble le frère et la sœur.

— Tu n'as pas fait fortune : ne recule pas devant ce pénible aveu! dit Marguerite en riant.

— Il s'en faut, reprit Sébastien sur le même ton.

D'instinct, la jeune fille comprenait la gravité de la situation, malgré les lettres rassurantes qu'elle recevait, depuis quelques mois; et elle prenait exprès le ton de la plaisanterie pour en faciliter le récit à Sébastien.

Celui-ci, en effet, en peu de mots, lui raconta l'épisode de Bagnères-d'Oron, puis son entrevue

avec Balanier, les offres de l'industriel, son départ prochain pour les Landes.

— Combien de temps vais-je y rester? Ne nous faisons pas d'illusions, ma chérie... trois ou quatre ans au moins. Mais, j'ai le pressentiment que peu à peu ma situation chez Balanier s'améliorera... Ce qui me navre, vois-tu, c'est de ne pas pouvoir te prendre avec moi, c'est de te laisser ici mener une existence que je devine assez sombre.. Ah! ma pauvre chérie, te gagner une dot, te marier!... Il faut absolument que je te voie heureuse, un jour! continua-t-il avec un geste de colère.

Elle lui prit la main :

— Ne t'inquiète pas de moi, Sébastien. Tu as fait ce que que tu devais faire. Quant à moi, j'ai dans notre avenir à tous les deux une confiance... comment dirais-je... physique... l'espèce de confiance qu'on a dans sa santé ou dans sa vigueur... Tiens! il me semble que nous sommes à la porte de la vie, qu'elle n'est pas encore ouverte pour nous, mais que ça ne tardera pas... et qu'alors, bras dessus, bras dessous, nous ferons une très jolie entrée.

Ils allèrent ensuite se promener dans le jardin et cessèrent de parler d'eux-mêmes, pour évoquer les émouvantes images du passé.

Le lendemain matin, Mlle Germaine Derins vint les voir et resta à déjeuner avec eux. Fille unique du très riche propriétaire du château de Lanjol, c'était l'héritière la plus en vue du pays. Mais on

savait qu'elle était absolument maîtresse d'elle-même et qu'on ne pouvait l'épouser qu'en lui plaisant. Mlle Derins avait écarté ainsi toute l'intrigue matrimoniale des parents, des amis, des vieilles dames inoccupées. Dans cette société fermée et méticuleuse de province, elle allait seule, libre, au-dessus du dénigrement par sa fortune et sa distinction; et parmi tous les jeunes gens, nobles ou bourgeois, elle n'avait qu'à choisir. En ce moment, le favori était un jeune homme de trente ans, le comte de Norsal.

— Du moins, je le crois, ajouta Marguerite après avoir dépeint son amie à Sébastien... Mon frère, que tu dois reconnaître d'après ses photographies, dit la jeune fille en le présentant à Mlle Derins.

— Oui, répondit-elle en tendant sans timidité la main à Sébastien.

Et elle se mit à causer avec lui presque familièrement comme si elle le connaissait depuis des années.

Sébastien fut frappé de cette simplicité, de cette aisance. Et ce fut lui tout de suite qui se trouva intimidé. Il regardait la jeune fille, de la taille à peu près de Marguerite, mais plus « femme » peut-être, et comme haussée par une confiance tranquille en sa beauté et en sa situation sociale.

« Il y aurait, se disait-il ironiquement, une solution romanesque de mes aventures. Ce serait de me faire aimer de Mlle Derins et de l'épouser. »

Mais il constata une fois de plus, au cours de l'après-midi, qu'il n'y avait pas dans sa vie de place pour le romanesque. Il ne fit pas la conquête de Mlle Derins et vit, au contraire, quelle distance sépare, dans la réalité, une jeune fille riche d'un jeune homme déclassé, élégant et sans ressources.

— Au revoir, cher monsieur, dit-elle en le quittant. Enchantée d'avoir fait votre connaissance

Elle monta en voiture après avoir embrassé Marguerite et s'éloigna. Sébastien la suivit des yeux un instant.

« Est-ce bizarre! songeait-il. Si je revoyais cette jeune fille, je suis sûr que j'en deviendrais passionnément amoureux, et il ne manquerait plus que ça! Il est donc indispensable que je m'en aille le plus tôt possible. »

— Tu as l'air tout triste, mon petit frère. A quoi penses-tu? demanda Marguerite.

— A rien, répondit Sébastien avec un tressaillement.

Le lendemain, il se rendit au domicile de Paul Barois. Il ne rencontra pas son ami qui passait ses vacances en Suisse. Et il fut presque heureux de cette circonstance qui lui épargnait les dissertations habituelles du professeur sur la façon de se conduire dans la vie.

Il partit pour Paris le jour suivant. Marguerite n'essaya pas de le retenir plus longtemps. Elle le conduisit à la gare de Tournus, comme naguère. Mais, en se séparant, cette fois-ci, que leur émo-

tion fut différente! Ce qui les dominait aujourd'hui, ce n'était plus la tendre inquiétude, l'espérance de se revoir bientôt, la courageuse et souriante résignation à leur destinée. Non. Ils sentaient en eux quelque chose de plus aigu que jadis, un peu de révolte et d'impatience. Quand Marguerite dit à son frère :

— Va!... sois tranquille, nous prendrons notre revanche!... ses yeux brillaient d'un éclat presque agressif.

Il lui répondit :

— Ne crois pas qu'en allant m'enfouir dans les Landes, je renonce à toute ambition! J'y vais pour travailler, pour devenir plus fort. Mais je te jure que nous ne périrons ni l'un ni l'autre.

C'était le mot qui caractérisait le mieux la résolution qu'avait prise Sébastien. Il ne voulait pas périr, ni matériellement, ni moralement. Il avait l'horreur de l'humiliation et ne supportait pas l'idée d'une déchéance morale. Jamais, autant qu'à cette heure, il n'avait préféré la solitude avec la plus âpre besogne à cet esclavage élégant que Paris impose aux jeunes ambitieux. Il se sentait perdu s'il hésitait dans son choix. Car les événements de notre existence, quoique généralement hasardeux, finissent néanmoins par se coordonner suivant une ligne directrice qu'il s'agit pour chacun de découvrir.

Sébastien, arrivé à Paris, se rendit aussitôt dans sa petite chambre du quartier de la Trinité dont

il avait régulièrement, pendant son absence, envoyé le loyer à la propriétaire.

Il écrivit à Hélène et lui donna rendez-vous pour le lendemain.

Il avait d'abord fait le projet, puisqu'il ne devait partir que dans un mois, de ne pas lui révéler la vérité tout de suite, de l'espacer pour ainsi dire sur quelques jours, afin que son cœur y fût mieux préparé. Mais il eut tout à coup hâte d'en finir, hâte de savoir jusqu'où irait la douleur de sa maîtresse. Il sentait qu'en ce moment elle était prête, que ses nerfs tendus par l'absence et l'inquiétude supporteraient mieux le choc, et il l'attendit avec impatience.

A l'heure indiquée, ce fut une main fiévreuse qui ouvrit la porte et la jeune femme entra, les genoux si tremblants que Sébastien dut la retenir. Elle était d'une extrême pâleur, avec des yeux cernés de fatigue. Elle resta quelques secondes entre les bras de son amant sans pouvoir prononcer une parole, oppressée comme si elle allait éclater en sanglots. Puis, elle tressaillit quand il l'embrassa sur les lèvres. Mais alors, d'un geste, elle l'écarta et demanda doucement :

— Dis-moi pourquoi tu ne me donnais pas de tes nouvelles!... Oh! oui... ajouta-t-elle sur un geste de Sébastien... tu m'as écrit il y a deux jours... mais tu ne me disais rien... que des choses vagues... tu ne comprenais donc pas que j'étais encore plus inquiète... plus affolée... Pourquoi es-tu allé à

Tournus?... Pourquoi n'as-tu pas voulu que j'allasse te rejoindre une seule fois, pendant plus de deux mois... Qu'est-ce qui t'est arrivé encore?

Elle parlait d'une voix haletante, cherchant la vérité, la vérité immédiate dans le regard de Sébastien. Après s'être éloignée un peu, pour bien voir son visage, elle était brusquement revenue tout contre lui et avait saisi ses deux mains. Elle murmura :

— Je t'en supplie, Sébastien, quoi qu'il y ait, dis-le-moi vite... dis-le-moi entièrement... J'ai des pressentiments affreux depuis quelque temps... Et plus tu me feras attendre, plus je souffrirai.

Sébastien comprit que ce qu'il y aurait de plus cruel, en effet, ce serait le mensonge.

— Eh bien, voici... dit-il brusquement. J'ai quitté ce Cabanèz, parce que je me suis aperçu que c'était une espèce de bandit. Je suis allé immédiatement trouver à Aix-les-Bains M. Balanier. Il m'a offert une place, loin de Paris, dans les Landes. J'ai accepté et je pars dans un mois.

Elle demanda :

— C'est tout?

Il reprit, après un silence :

— Oui, c'est tout.

Elle le regarda, vit son air troublé, cette ombre qui passait quelquefois devant ses yeux lorsqu'il n'osait pas exprimer quelque pensée mauvaise, cette ombre qu'elle connaissait si bien! Et, tom-

bant sur une chaise, incapable de contenir son angoisse :

— Non! non! s'écria-t-elle... tu ne me dis pas tout... S'il n'y avait que ça, ce ne serait pas grave... Tu sais bien que j'irais vivre avec toi n'importe où, que je m'arrangerais toujours... Tu ne veux donc pas que je t'accompagne? Oh! continua-t-elle en se tordant les mains... C'est ça? c'est ça?... Tu ne veux pas!

A quoi bon retarder l'explication? A quoi bon chercher les mots qui calment et qui trompent? Ne valait-il pas mieux au contraire profiter de la douloureuse lucidité d'Hélène et en finir? Sébastien fit un pas rapide vers elle et s'excitant à mesure qu'il parlait, résumant ses déceptions, ses erreurs, ses colères, dans une sorte d'emportement dont il ne se sentait pas le maître :

— Non, je ne veux pas, c'est impossible!... Je vais mener une vie très dure que je ne veux pas te faire partager... Tu as de l'argent, c'est tant mieux pour toi... Moi, je n'en ai pas, ce n'est pas de ma faute. Et il faut que j'en gagne! Or, je ne peux pas en gagner comme journaliste, boulevardier ou secrétaire d'un homme politique... Je viens d'en faire l'expérience pendant un an... il n'y a pas moyen... Je n'ai rien de ce qu'il faut pour réussir dans ce milieu-là... c'est comme ça, c'est comme ça!... Chacun a son caractère, ses idées, sa chance. Si je m'acharnais à vouloir faire ce que je suis incapable de faire, je me connais, dans six mois, je ne

serais qu'une loque, un de ces individus comme il y en a tant sur le pavé de Paris, qui perdent peu à peu tout scrupule et toute dignité, qui vivent de tapages, d'abus de confiance, d'un tas de trucs que j'ai vus de près et qui me répugnent! Alors, comprends-tu, il vaut mieux disparaître carrément, m'en aller n'importe où exercer honnêtement mon métier... en tout cas, le métier pour lequel je me sens des dispositions et du goût... Je ne serai jamais un jeune homme à la mode, c'est entendu, n'en parlons plus, renonçons-y!... Et, si je t'emmène, ce sera à recommencer... Je souffrirai d'être obligé de t'imposer des privations; je souffrirai des sacrifices que tu seras obligée de me faire... Non! te vois-tu installée dans un village des Landes, où j'irais te voir la blouse sur le dos! Et ta fille? qu'est-ce qu'elle deviendrait dans cette combinaison? Et, un beau jour, tu ne sais pas ce qui arriverait? Ce qui est déjà arrivé une fois. Nous aurions assez de cette vie de sauvages, nous aspirerions à du bien-être, à de l'élégance... et nous reviendrions à Paris où, cette fois-ci, je ferais le plongeon définitif. Eh bien, non, non et non!

Hélène l'avait écouté sans interrompre, sans souligner ni d'un geste, ni d'un cri, les paroles mêmes qui l'atteignaient au cœur. Pendant qu'il parlait, elle avait l'impression de tomber dans quelque trou sans fond, dans un de ces abîmes que les cauchemars de la fièvre creusent dans notre cerveau. Elle était blême et ses joues semblaient

s'être creusées depuis tout à l'heure. Sébastien la regarda, frémit de cette pâleur, de ce désespoir et se jeta à genoux devant elle :

— Hélène, ma chérie... ma petite Hélène... c'est horrible ce que je te dis... mais c'est horrible aussi pour moi, je te jure... Car je t'aime... Je ne cesse pas de t'aimer... Ce qui nous sépare pour le moment, mais pas pour toujours, peut-être... non! pas pour toujours... ce n'est pas ma volonté, c'est la vie elle-même, c'est la force des choses... C'est une espèce de machine implacable qui nous jette loin l'un de l'autre... Mais nous nous retrouverons... Et puis, je ne pars pas encore!

Il se releva, la prit dans ses bras et la baisa sur les lèvres avec toute l'ardeur de son désir revenu soudain. Elle voulut le repousser, mais bientôt elle frissonna elle-même, et en balbutiant de vagues paroles de résistance, elle se laissa entraîner vers le lit.

Maintenant, les bras nus, les cheveux défaits, elle pleurait doucement, étendue à côté de lui. Elle avait le remords de s'être laissée prendre ainsi en pleine détresse, d'avoir consenti à cette heure de plaisir avec un cœur désespéré. Sébastien la consolait, caressait ses épaules, comme si elle acceptait déjà l'idée de la séparation, comme s'il allait la quitter demain. Et elle ne se sentait pas la force de résister, de protester contre son malheur. Elle murmura :

— Quand dois-tu voir M. Balanier?

— Dans quinze jours ou trois semaines.

— Et tu partiras?...

— A la fin d'août ou au commencement de septembre.

Elle se contenta de dire :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

Le jeune homme s'étant levé, alluma une cigarette, tandis qu'Hélène à son tour s'habillait. Quand elle eut mis son chapeau et ses gants, Sébastien demanda :

— Veux-tu que nous dînions ce soir ensemble?

Elle réfléchit une seconde :

— Je ne peux pas, répondit-elle... Ah! je n'ai pas eu le temps de te raconter... Ma fille a été malade assez gravement. Elle va beaucoup mieux... ce n'est plus rien. Mais elle est encore couchée et elle me réclame constamment. Si elle ne me voyait pas à l'heure du dîner, pauvre petite, elle ne comprendrait pas... Elle a bien sa grand'mère auprès d'elle, mais elle ne l'aime pas beaucoup, elle en aurait plutôt peur...

— Comment! reprit Sébastien, Mme Ardouin est à Paris?... Vous êtes donc réconciliées?

— Oui, fit Hélène tristement. Je croyais bien que tout était fini après la scène que nous avions eue ensemble, tu te rappelles... quand je lui ai avoué que j'étais ta maîtresse et qu'elle m'a traitée de misérable! Mais, un jour, elle m'a écrit une lettre de regret... Ma cousine m'a suppliée de répondre... elle est pour les réconciliations, celle-là!... Quinze jours après, Geneviève est tombée malade...

tu étais absent, j'étais affolée de tous les côtés... Mlle Messany a télégraphié à ma belle-mère qui est arrivée tout de suite. Et maintenant la voilà installée à Paris, soi-disant pour m'aider à soigner ma fille... Alors, cette enfant dans le lit avec la fièvre, ma belle-mère qui me parlait de mon mari et toi qui ne répondais pas à mes lettres, je peux dire que j'ai passé un mois!

Elle regarda l'heure, murmura :

— Allons, je m'en vais!...

Et elle s'apprêtait à tendre son front à Sébastien, quand le jeune homme demanda machinalement :

— Et où est-il en ce moment, ton mari?

Hélène s'arrêta soudain, et, d'une voix rauque, mettant une main sur sa poitrine, comme si elle voulait enlever, pour mieux souffrir, l'appareil qui couvrait sa blessure, elle s'écria :

— Où il est? Il est dans quelque coin à attendre que sa mère, ma cousine, tout le monde, et toi par-dessus le marché, vous me jetiez dans ses bras! C'est bien ce que vous voulez tous, n'est-ce pas? Oui, oui... toi comme les autres! Tiens! c'est horrible, la pensée qui vient de te traverser l'esprit, c'est horrible!

Elle fit quelques pas vers la porte, étourdie, titubant. Sébastien la retint et la fit asseoir à côté de lui. Il lui embrassa les poignets, en murmurant : « Ma chérie, ma pauvre chérie... écoute-moi... je te jure... », tandis que, sans colère à présent,

brisée par son effort et les yeux suppliants levés vers lui, elle continuait :

— Oh! comme ça, tu serais bien sûr que je ne reviendrais plus dans ta vie!...

Il reprit, tendrement, avec ces inflexions de voix dont il savait la puissance sur sa maîtresse :

— Je te jure, Hélène, que ce n'est pas à moi que je pense... Parce que, moi, je serai toujours heureux de te revoir... je n'oublierai jamais ton amour, tout ce que tu m'as donné de toi... Non! je pense à ta situation quand je ne serai plus là... Je devine qu'on s'acharnera contre toi, je devine toutes les manœuvres, toutes les attaques, pour te séparer de ta fille si tu ne veux pas céder. D'après ce que tu me racontais, j'apercevais bien le plan de Mme Ardouin; et elle le conduit avec une pati nce une sûreté qui m'épouvantent. Comment te défendras-tu, une fois seule? Fatalement, un jour ou l'autre, tu seras à sa discrétion. Fatalement, tu seras obligée de rentrer chez toi... et alors tu y rentreras en victime et en vaincue. Aujourd'hui, au contraire, tu as tous les avantages de la position, puisque c'est toi qu'on supplie, puisque c'est toi qu'on vient chercher... Tu peux dicter tes conditions, au lieu d'être réduite plus tard à accepter les leurs... Oh! je sais bien que je ne te parle pas comme un amant; je sais ce que je te fais souffrir...

— Oui, dit-elle douloureusement en se pressant contre lui. Car, la seule chose dont tu ne t'occupes pas, c'est de mon amour pour toi... Ah! Sébastien,

ah! mon chéri!... comme ce serait simple pourtant si tu voulais! Va! je saurais me défendre contre tous ces gens-là, si tu faisais un signe... si tu consentais, poursuivit-elle en baissant la voix... si tu consentais enfin à partager toute ma vie... Est-ce que je ne suis pas ta femme? Je finirais toujours par obtenir le divorce d'une façon ou d'une autre... et alors, on ne se quitterait plus... et tu pourrais travailler tranquillement... avoir une vraie ambition.... devenir l'homme que tu dois être!...

— Si j'acceptais cela, dit-il froidement, je te sacrifierais, toi et ta fille, à un égoïsme effroyable et je t'entraînerais dans une aventure sans issue.

— Et... ajoute le vrai mot, Sébastien, le mot que tu m'aurais dit immédiatement si tu en avais eu le courage : tu ne m'aimes plus!

Il haussa légèrement les épaules, et reprit :

— Tu n'es pas juste, ma chérie... Tu ne sais pas toute l'affection que j'ai pour toi...

Alors, elle balbutia avec une tristesse infinie :

— Eh bien, n'en parlons plus.

Et elle se leva pour sortir.

— A demain, n'est-ce pas? dit Sébastien.

A voix basse, elle répondit :

— Si tu veux, mon ami.

Et elle disparut.

Sébastien avait l'illusion que la douleur de sa maîtresse finirait par devenir moins poignante. La jeune femme elle-même, tant qu'elle se trouva avec son amant, n'eut pas la sensation exacte de ce

qui lui arrivait. Elle venait d'être si brusquement atteinte, d'un choc si brutal et si imprévu, qu'elle ne voyait pas encore jusqu'à quelle profondeur sa vie était remuée. C'est seulement le soir, lorsque après un baiser glacial de sa belle-mère elle se retrouva seule dans sa chambre, et c'est seulement dans l'insomnie de cette nuit qu'elle se sentit perdue. Elle aperçut les deux supplices qui allaient lui être infligés : d'abord, se séparer de Sébastien, puis, pendant que la chair serait encore à vif, subir l'autre supplice, celui d'autrefois, celui dont tous les détails assiégeaient en ce moment sa mémoire. Des sanglots lui crispèrent la gorge : elle ouvrit la fenêtre afin qu'on ne l'entendît pas de la pièce voisine. Un instant, elle eut de telles palpitations de cœur qu'elle faillit appeler. Elle se traîna jusqu'à son lit et se coucha. Et, peu à peu, le calme revint. Elle passa le reste de la nuit à évoquer toute sa liaison avec Sébastien, les premières heures où son amour était incertain, son voyage à Tournus pour fuir l'image envahissante du jeune homme, le retour à Paris, puis l'éclat soudain de la passion. Elle revoyait Sébastien quand il s'emparait d'elle, sa journée de travail finie, au sortir de l'usine. Il s'emparait d'elle ardemment, le sourire aux lèvres, la main hardie, comme s'il prenait une revanche sur sa vie médiocre. Alors, certes, il l'aimait, il l'aimait par les sens et par l'orgueil satisfait, comme il était capable d'aimer. Jamais depuis, il ne l'avait possédée ainsi. Et, tout à coup, elle se

mit à regretter avec une égoïste amertume ce temps où il n'avait pas toujours de quoi dîner, où elle se lamentait sur sa détresse, mais où elle était sûre, au moins, de lui apporter le plaisir.

Il avait choisi cette existence : elle n'aurait pas dû l'en détourner. Ah! voilà la faute qu'elle avait commise et qu'elle expiait aujourd'hui!

Le jour paraissait. Par la fenêtre restée entr'ouverte, la fraîcheur du matin caressait le visage d'Hélène et apaisait sa fièvre. Depuis qu'elle avait découvert sa faute et son erreur sur le caractère de Sébastien, il lui semblait que leur séparation était de plus en plus fatale, de plus en plus inévitable, et qu'elle avait été de tout temps contenue dans cette faute et dans cette erreur. Il lui restait cette espèce de résignation sombre qui est particulière aux âmes énergiques lorsque la lutte est terminée et que la défaite est certaine.

Chaque jour, elle voyait Sébastien. Elle ne faisait plus allusion à son départ : elle en savait l'heure exacte et elle attendait. Pendant le mois qui s'écoula ainsi, elle ne pleura pas une fois entre ses bras. Tantôt, elle lui était une maîtresse tendre et accoutumée, et elle lui parlait de l'avenir comme s'ils ne devaient jamais se quitter; tantôt au contraire, une fureur de désir et de caresses la secouait contre lui.

Le jour de la séparation arriva. Sébastien avait dit la veille, doucement :

— C'est demain.

Ses bagages étaient prêts, portés déjà à la gare. Il ne gardait avec lui qu'une valise et quelques paquets. Le train partait à sept heures. Hélène était demeurée la journée entière dans la chambre de Sébastien pendant que le jeune homme faisait ses dernières courses, une visite à Balanier. Elle ne voulait pas laisser à son ami le souvenir d'un visage trempé de larmes, mais d'un visage calme au contraire et comme fier de souffrir. Aussi Sébastien la trouva-t-il un peu pâle seulement, au front, sous les cheveux noirs. Les joues étaient presque roses, le regard clair. Il comprit cette bravoure et c'est lui qui laissa voir son émotion. Il s'assit : elle vint se pencher sur son épaule et l'embrassa longuement. Puis, elle murmura en regardant sa montre :

— Six heures. Il faut descendre.

Dans le fiacre, ils se tenaient la main sans rien dire. Sur le quai de la gare, quelques minutes avant le départ du train, ils marchaient côte à côte. Elle lui demanda, d'une voix si timide que Sébastien en tressaillit :

— Est-ce qu'un jour, plus tard, bien plus tard, dans longtemps, je pourrai aller te voir là-bas?

Il s'écria :

— Oh! oui, ma chérie, oui... je serai très libre!..

Il ajouta :

— Mais comment feras-tu... si tu es...?

Elle l'interrompit, en pressant son bras :

— Oh! tais-toi, ne me parle pas de ça!... Dis-moi

simplement que tu me permets d'aller te voir un jour...

— Certes, dit-il.

Elle fronça les sourcils, et déclara :

— Alors, je m'arrangerai. N'aie pas peur pour moi.

On appela les voyageurs. Hélène serrait les poings et mordait ses lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Ils s'embrassèrent de nouveau, puis Sébastien monta dans son wagon et, bientôt après, se pencha à la portière. Elle s'approcha et lui dit :

— N'oublie pas de m'écrire dès ton installation.

Il répondit. :

— Oui, ma chérie, oui... au revoir...

Le train s'ébranla. Sébastien fit un geste d'adieu. Hélène parvint à lui sourire et, quand elle ne le vit plus, elle souriait encore, mais d'un sourire figé et qui ne s'adressait plus à personne.

Elle rentra chez elle et trouva sa belle-mère que Mlle Messany avait retenue à dîner. Jamais Mme Ardouin ne s'était montrée envers sa bru plus affectueuse, plus insinuante, plus réservée en même temps sur les questions délicates. Elle avait entrepris le siège de la jeune femme : elle s'était juré de la faire capituler. Elle risquait comme enjeu dans cette partie toute sa dignité, sa haute conception de l'honneur, de la famille, du devoir. Le ménage de son fils serait reconstitué de gré ou de force, et, alors, désormais, elle se chargeait d'en être la gar-

dienne. Rien ne lui coûta pour réussir, ni démarche, ni hypocrisie, ni les douces déclarations à Hélène, tandis qu'elle avait envie de bondir de colère. Elle mit en campagne, sous des prétextes adroits, des amis communs à elle et à Mme Darley pour savoir ce que devenait Sébastien. Elle fit interroger en dessous le professeur Barois. Par Mlle Derins qu'elle connaissait, elle obtint de Marguerite Réal des renseignements sur la situation de son frère. C'est ainsi qu'elle finit par apprendre la vérité. Dès qu'elle fut sûre que Sébastien quittait Paris, elle triompha. La résistance d'Hélène ne pouvait pas durer bien longtemps. Elle épiait sur le visage de la jeune femme les progrès de la douleur, dont chaque signe lui semblait une insulte pour son fils et pour elle.

Elle devina même, ce jour-là, à l'abattement d'Hélène, que Sébastien venait de partir.

Il n'y avait plus maintenant qu'à la cerner, mais sans heurts, par approches successives.

Quelques jours après, elle tâta le terrain, et dit à sa bru d'un ton maternel :

— A présent que notre Geneviève est rétablie, il va falloir, ma chère enfant, que nous causions sérieusement toutes les deux... Car je ne peux pas rester indéfiniment à Paris...

Hélène répondit :

— Oui, ma mère, quand vous voudrez.

Enhardie par cette réponse, Mme Ardouin se fit caressante :

— Sans compter, ma chère Hélène, que vous m'inquiétez un peu depuis quelque temps... Je vous trouve pâlotte, amaigrie... Vous ne souffrez pas?

— J'ai eu, reprit la jeune femme, quelques palpitations de cœur. J'en avais eu déjà, étant enfant, à la suite d'une fièvre...

— Oui, je le savais par votre père... Mais ce ne sera rien, mon enfant, il suffira de quelques soins et d'une vie calme.

Aucune ironie n'était perceptible dans ces paroles que Mme Ardouin accompagna d'un baiser sur le front. Et elle se contenta, ce jour-là, du léger avantage qu'elle venait de remporter.

Le lendemain matin, Hélène reçut une lettre de Sébastien. Elle se réfugia aussitôt dans sa chambre.

Sébastien lui racontait son voyage, son arrivée dans le domaine de Bilos, situé entre le lac de Cazaux et les dunes, au sud de la forêt de La Teste. Il n'envoyait que quelques détails sur sa première journée d'installation et en promettait d'autres pour une lettre prochaine. Il occupait une vaste chambre, très basse de plafond et peinte simplement à la chaux, d'où l'on apercevait, en se mettant à la fenêtre, à gauche, le lac, à droite et parmi les sables, la broussaille et la masse infinie des pins. « Tout cela, disait Sébastien, n'est pas triste. Je m'y habituerai vite. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est, sous les pins, où en me levant ce matin j'ai fait une promenade, un silence extraordinaire, comme si tout à coup on marchait endormi. Il

semble qu'on ne pense pas, mais qu'on rêve. On n'entend même pas le bruit qu'on fait sur le sable, où les pieds enfoncent jusqu'aux chevilles. Quelle bizarre existence je vais mener dans ce pays! Mais il y a un sentiment que je suis certain déjà de ne jamais y éprouver, c'est le dégoût. Je ne fais que te donner mes premières impressions. Maintenant, ma chérie, il faut que je te parle de toi... » Hélène, ici, s'arrêta un instant : « Au fond, il est content d'être parti, songeait-elle... Ça se devine bien... »

Qu'est-ce que Sébastien lui disait maintenant? Il lui disait, en termes raisonnables et fraternels, de se réconcilier le plus tôt possible avec son mari. C'était la meilleure solution : c'était la seule. Ah! elle aurait pu montrer cette lettre à tout le monde et à son mari lui-même! Il n'y avait pas un mot de passion, pas seulement un regret de renvoyer ainsi dans les bras d'un autre, d'un geste tranquille, avec un sourire, la maîtresse d'hier!

Se doutait-il que cette maîtresse l'aimait encore et ne cesserait jamais de l'aimer? Il ne se le demandait même pas. Il lui parlait chastement, comme à une sœur. Elle murmura : « Évidemment, il ne sera tranquille que lorsqu'il me saura avec mon mari... Donnons-lui cette satisfaction. »

Ainsi elle se décida sans amertume, sans tristesse, ou plutôt avec un raffinement de tristesse et d'amertume qui élevait son esprit au-dessus de la révolte et mettait quelque chose d'ailé dans sa souffrance.

Un jour de la semaine suivante, Mme Ardouin lui dit, en lui prenant la main :

— Pierre est à Paris.

Elle ajouta doucement :

— Voulez-vous le voir?

Hélène répondit simplement :

— Oui, ma mère.

Ils se rencontrèrent d'abord dans le salon de Mlle Messany, en présence de la vieille demoiselle et de Mme Ardouin. Pierre s'avança vers sa femme, les mains tendues, la figure grave, et l'embrassa sur les deux joues. Cette formalité accomplie, il redevint gai et demanda à voir sa fille qui s'écria en le voyant :

— Tiens! papa!...

Il n'avait pas changé, un peu bronzé peut-être. Mais sa barbe blonde était toujours luisante et magnifique, sa taille toujours mâle, et ses yeux bleus n'avaient pas perdu leur vaine beauté.

Mlle Messany l'invita à dîner, un dîner où la banale intimité d'autrefois se rétablit vite, comme machinalement. A dix heures, Pierre se retira, après avoir pris, de l'air le plus naturel, rendez-vous avec Hélène pour le lendemain, à l'hôtel où il était descendu. Et la vie conjugale recommença sans explications.

Ils restèrent à Paris jusqu'au début d'octobre, pendant que Mme Ardouin mère allait à Vilensel préparer la maison de Me Briset, le notaire, dans laquelle le jeune ménage devait bientôt s'installer. La vente de l'étude était signée déjà depuis quelque

temps. On n'attendait plus à Vilensel que Mᵉ Pierre Ardouin, le nouveau notaire.

D'abord, les époux, s'arrêtant à Tournus, firent quelques visites à des parents et à des amis. Hélène ressentit une émotion d'une douceur singulière en embrassant la sœur de Sébastien. Voilà quelle allait être maintenant sa véritable amie, celle qui lui rendrait Sébastien continuellement présent et visible. Sans aucun soupçon de leur amour, Marguerite se plaisait à parler de son frère devant Hélène, et ces expressions charmantes de tendresse fraternelle arrivaient au cœur de la jeune femme, d'où elles faisaient jaillir alors les souvenirs passionnés.

— Nous nous verrons souvent, n'est-ce pas, Hélène? Où est donc Vilensel?

— A dix ou douze kilomètres d'ici...

— Mais c'est tout près, s'écria Marguerite joyeuse! Autant dire que nous n'allons plus nous quitter! Pas même une heure à bicyclette, c'est admirable!... Vous savez monter à bicyclette, vous aussi?...

— Un peu, dit Hélène en souriant. Je réapprendrai pour vous rendre vos visites.

Elles s'embrassèrent en se fixant un rendez-vous prochain.

Une personne qu'Hélène ne put se retenir d'aller voir aussi, ce fut le professeur Barois. Celui-ci n'était pas moins ignorant que Marguerite des événements écoulés depuis l'année dernière. Il n'avait

pas fait de nouveau voyage à Paris et Sébastien ne lui avait jamais écrit de mot indiscret. Il ne pensait même pas que Mme Ardouin et Mlle Messany eussent continué à fréquenter le jeune homme.

Une visite d'une femme mariée de l'âge d'Hélène au célibataire Paul Barois ne présentait pas toute la correction exigée par la bonne société de Tournus. Hélène ne tint aucun compte de cette considération tant elle désirait se réunir à tous ceux qui connaissaient Sébastien et pouvaient parler de lui. Le professeur était un homme si sincère et si droit qu'elle eût même pu à la rigueur lui avouer sans crainte la vérité. Elle résolut de le faire, à l'occasion, tant elle avait besoin d'un confident.

Paul Barois manifesta le plus vif plaisir de savoir Hélène réconciliée avec son mari et rentrée à Tournus. Le nom de Sébastien ne tarda pas à être prononcé.

— Hein! fit le professeur. Avais-je assez raison quand je lui disais : — vous vous rappelez? — « Tu as des idées fausses sur la vie! Tu négliges les relations qui s'offrent à toi... Les relations! La sociabilité! Il n'y a pas d'autres moyens d'arriver aujourd'hui. » Mais c'est un garçon qui se fait un point d'honneur de ne pas écouter les conseils!... Il suffit de lui montrer une direction pour qu'il aille dans une autre. Il doit voir maintenant le résultat!

— Alors, monsieur Barois, dit Hélène... vous croyez qu'il a eu tort d'accepter cette place chez

M. Balanier... dans les Landes, n'est-ce pas, d'après ce qu'il vous a écrit?...

— Oui, madame, dit le professeur en haussant les épaules... Dans les Landes! Un pays où il n'y a rien à faire, vous m'entendez, madame, absolument rien... Sauf d'y vivre comme un rustre... Sébastien n'y restera pas, je l'en défie!... Ou bien, s'il y reste, il est socialement perdu. Il deviendra une non-valeur. Et c'est dommage, car il est fin, très instruit. Malheureusement, la plupart de ses qualités sont gâtées par l'orgueil... C'est un garçon, voyez-vous, qui aime mieux vivre avec des ouvriers et des paysans que de faire, dans la vie, le stage que nous avons tous fait... Il en a laissé échapper l'occasion avec Moulaine : il ne la retrouvera plus!

Hélène l'écoutait attentivement, comme si elle allait demain rencontrer Sébastien et lui transmettre les conseils du professeur. Elle demanda :

— Lui avez-vous écrit tout cela, monsieur Barois?

— Parbleu, oui! s'écria le professeur... Et savez-vous ce qu'il m'a répondu?...

— Non, non... dites, monsieur Barois!...

— Il m'a répondu : « Mon cher, je n'ai jamais été si heureux! »

La jeune femme sentit ses mains devenir froides, et elle eut aux lèvres un des plus tristes sourires de sa vie.

Le professeur, lui, ricanait. Pourtant, il finit par ajouter :

— Remarquez, d'ailleurs, que j'ai beaucoup d'affection pour Sébastien et que certainement j'irai le voir là-bas un jour!

Elle ne put s'empêcher de rougir tout à coup et de répondre vivement :

— Oui, monsieur Barois, oui...! Oh! il faudra aller le voir bientôt!

Hélène avait dit ces mots d'un accent si étrange, si imprévu, que le professeur Barois la considéra avec une sorte de stupeur, qui se changea soudain en une émotion extraordinaire lorsqu'il vit les yeux d'Hélène se remplir de larmes. Il balbutia :

— Qu'est-ce que?... Qu'est-ce qu'il y a?... Je ne.. comprends pas...

— Oui, monsieur Barois, oui... murmura Hélène incapable de se priver de cette douleur nouvelle... Je l'aime... J'ai été sa maîtresse... nous nous sommes séparés, mais je l'aime toujours... Qui sait quand je le reverrai, maintenant?

« Inouï!... Inouï!... murmura le professeur en se levant et en marchant à grands pas dans son cabinet... Qui se serait douté de cette histoire?... »

— Mais alors, ma chère amie, ajouta-t-il en revenant vers elle, il y a une heure que je vous fais un chagrin fou... Je suis désolé!...

— Non, non, monsieur Barois, reprit-elle... Si vous saviez, au contraire... comme il me sera doux de pouvoir causer de temps en temps avec un de ses amis... ou plutôt avec son seul ami... Il vous aime tant... Que de fois nous avons parlé de vous!

— Ma chère amie, ma chère amie... reprit le professeur, flatté de cette confidence, très satisfait aussi de la délicate distraction qui en résulterait pour lui dans la monotonie de la vie de province.

La perspective d'une familiarité avec une jeune femme comme Hélène le charmait également. Il entra à l'instant dans son rôle et demanda :

— Voyons un peu, à présent. D'abord, je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez compter non seulement sur ma discrétion, cela va de soi... mais sur mon dévouement... Ah! à propos de discrétion... Est-ce que quelqu'un est au courant de?... hein?

— Oui, dit Hélène.

— Ah! ah! s'écria Barois... Et qui?... Pas votre mari, j'espère?...

— Non, mais ma belle-mère.

— Diable! diable! fit le professeur... mauvaise affaire... Je connais Mme Ardouin... méfions-nous... méfions-nous... Il faut être très prudent... Et la sœur de Sébastien, est-ce que...?

— Oh! non, dit vivement Hélène.

— Tant mieux! Enfin! chère amie... quoi qu'il arrive, je suis là!

Il lui serra la main avec énergie, en camarade qui prévoit des dangers, mais qui n'en a pas peur.

Elle quitta le professeur, souriante et réconfortée.

Le ménage s'installa quelques jours après à Vilensel, chef-lieu de canton de trois mille habitants environ, petite ville aux demeures blanches et

propres, avec une place carrée ombragée de hauts platanes méridionaux. Presque toutes les rues y aboutissaient. On y voyait aussi la mairie et l'énorme bâtisse disproportionnée de l'école. L'étude du notaire se trouvait au rez-de-chaussée d'un immeuble de deux étages, propriété de Me Briset que les Ardouin avaient achetée. Cette maison, une des plus élégantes de la ville, et isolée par un assez beau jardin, comprenait, outre l'étude, deux appartements complets. Mme Ardouin mère, abandonnant Tournus, vint en occuper un, à côté de ses enfants. Hélène n'avait fait aucune objection, préférant la compagnie même la plus maussade à l'incessante intimité de son mari.

S'étendant sur tout le pays, la réputation de fortune et d'honorabilité de la famille Ardouin avait favorablement précédé l'arrivée du notaire et de sa jeune femme. Peu de personnes crurent devoir rappeler l'histoire mouvementée du jeune ménage, et bientôt on n'y put faire allusion sans calomnie, tant les nouveaux venus se rendaient sympathiques. Le scandale de jadis tombait définitivement dans l'oubli.

Bien accueilli comme propriétaire et homme du monde, Pierre Ardouin ne tarda pas, comme notaire, à inspirer la plus entière confiance. Sa fatuité semblait avoir disparu. Il s'exprimait avec une gravité que ses traits réguliers et sa haute taille accentuaient encore... Il montrait de l'érudition : impossible de douter du sérieux de sa conduite. Il aimait

le confortable et la bonne chère, la réception, les soirées avec des invités choisis, et il voulait faire de sa maison un centre d'élégance et d'agrément.

Hélène eut en lui un compagnon supportable, sauf aux heures d'abord cruelles, puis indifférentes de la vie strictement conjugale.

Mais entre elle et sa belle-mère, l'hostilité avait éclaté tout de suite, sans hypocrisie, et d'une façon foudroyante.

Un jour, après déjeuner, elles étaient restées seules à table, Pierre appelé à l'étude par un client. Mme Ardouin changea brusquement de ton, dès que la porte fut fermée et qu'elle eut entendu son fils s'éloigner :

— Un mot, Hélène, puisque nous voilà face à face pour la première fois depuis notre arrivée ici, dit-elle en levant les yeux et en jouant, sur la nappe, avec une cuiller à café. Écoutez bien. Vous êtes allée chez M. Barois et vous avez rendu une visite à Mlle Marguerite Réal... Ces deux démarches sont d'une suprême inconvenance : je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi. J'entends qu'elles ne se renouvellent ni l'une ni l'autre, sous aucun prétexte. Vous avez compris?

Hélène songea

« Tiens! je préfère cette attitude. Nous allons voir. »

Et, très froidement, elle répondit :

— Je sens que le ton est changé entre nous, depuis Paris. Entendons-nous donc une fois pour

toutes, madame. Les conditions dans lesquelles je me suis réconciliée avec Pierre ont été fixées formellement dans une de vos lettres et depuis par nos conversations. Nous avons convenu entre nous de ne jamais faire d'allusion ni à la conduite de mon mari, ni à la mienne. Les raisons que vous invoquez pour m'interdire de fréquenter M. Barois, avec qui je suis en relations, et Mlle Réal, qui est mon amie depuis longtemps, je ne puis donc les admettre. Autrement, la vie commune serait rapidement intolérable et, quant à moi, je ne l'accepterais pas!...

Interloquée d'abord par tant d'audace, Mme Ardouin se leva, et, posant la main sur l'épaule de sa bru :

— Alors, c'est vous qui prétendez dicter vos conditions... Vous!

— Je ne dicte aucune condition madame... Mais je veux être libre dans la mesure où mon mari lui-même ne fera pas d'objection...

— Votre mari! Mais je n'aurais qu'un mot à lui dire...

Hélène, à son tour, se dressa, pâle de colère :

— Comme je ne veux pas vivre sous cette menace, ce n'est pas vous, madame, qui apprendrez la vérité à Pierre, ce sera moi...

Et elle se dirigea rapidement vers la porte. Mme Ardouin comprit la violence du sentiment qui emportait Hélène. Elle sentit que la jeune femme était capable de tout briser; elle fut épouvantée à

la pensée d'un nouveau scandale, plus bruyant que l'ancien.

Se jetant au-devant de sa bru, elle l'empêcha de passer :

— Voyons, Hélène!... arrêtons-nous l'une et l'autre... et, dorénavant, sachons nous faire des concessions. J'ai eu tort de vous heurter, pour des raisons en somme peu solides, je le reconnais. Embrassons-nous, voulez-vous, et n'en parlons plus. Avant tout, la tranquillité de mon fils et la bonne tenue de votre ménage.

Cet épisode donnait à Hélène un avantage sérieux. Mme Ardouin mère se vit, par la tournure des événements, à la merci de sa bru, et elle en conçut une haine qu'elle n'osa plus montrer et qui la rongeait.

Chaque semaine, sous le prétexte d'embrasser son père ou de faire quelques emplettes, Hélène se rendait à Tournus, tantôt en voiture, tantôt à bicyclette. Pierre, non seulement ne s'y opposait pas, mais l'encourageait à se distraire. Et Mme Ardouin mère, convaincue qu'Hélène avait trouvé un moyen de correspondre avec Sébastien, peut-être même par l'intermédiaire du professeur Barois, se demandait si elle allait être longtemps bafouée par cette misérable petite femme.

IV

Le domaine de Bilos dont Sébastien devenait le régisseur s'étendait des bords du lac de Cazaux à l'Océan, sur un espace de plusieurs kilomètres. Aux bords du lac, non loin des marais qui l'entourent, se trouvait la métairie principale, vaste bâtiment rectangulaire ne formant qu'un rez-de-chaussée, au centre duquel s'élevaient, plus haut que l'habitation, de vieilles étables en planches de pin, recouvertes de bruyères. Entre les bâtiments et la forêt, il y avait, conquises sur la lande, des prairies et des cultures.

Quatre autres métairies, exploitées par des résiniers, étaient établies dans les bois et au pied des dunes. Sébastien avait reçu de M. Balanier la mission de s'assurer d'abord de l'état de l'exploitation, de la redresser, car elle devait être négligée et rudimentaire ; de faire de nouvelles créations de bois de pins, des irrigations ; de remplacer les vieilles étables landaises où étouffent les animaux par des modèles

plus sains et plus confortables; enfin, de reconstruire les scieries abandonnées. Pour la direction générale, toute latitude et un pouvoir absolu lui étaient laissés. Arrivèrent à Bilos en même temps que lui les multiples machines nécessaires à l'agriculture moderne, appareils à moissonner et à faucher, batteries, moulins concasseurs et les derniers types de barattes et d'écrémeuses pour les laiteries.

Sébastien employa les premiers jours de septembre à parcourir le domaine et à faire la connaissance des métayers : Pierre et Marie Guilhen qui formaient un couple de ces Landais à type blond comme il y en a beaucoup aux environs de Cazaux : lui, yeux bleus, cheveux et moustaches blonds, nez long et fin se dirigeant vers un menton aigu, l'ensemble de la figure triangulaire; elle, blonde aussi, avec des yeux clairs, la peau blanche, des lèvres très fines.

L'homme avait une quarantaine d'années et depuis quatre ou cinq ans il exploitait une partie du domaine de Bilos avec sa femme, deux garçons et deux filles de ferme.

Il était gai et bruyant, grand faiseur de récits, qu'il soulignait de gestes méridionaux et d'une mimique expressive. Il accueillit très cordialement Sébastien qu'une lettre du propriétaire avait d'ailleurs annoncé : il lui laissa le choix entre les deux meilleures chambres de la ferme et se mit à sa disposition pour tous les renseignements relatifs à la

culture et aux différents produits du domaine, bois, résine, bestiaux.

Les machines l'intéressèrent, car il n'était pas routinier. Il attribuait même à l'absence de machines l'état déplorable dans lequel se trouvaient les terres de Bilos.

— Oui, il y a aussi un peu de paresse... Eh! que voulez-vous, monsieur Sébastien, on vit assez facilement ici, parce qu'on se contente de pas grand'-chose... Alors, on ne s'inquiète pas. Dites? Est-ce que ce n'est pas naturel?

Sébastien lui répondit que rien n'était plus naturel, mais qu'il fallait néanmoins mettre de l'ordre dans la culture et dans l'exploitation générale.

— Eh! oui... tenez, reprit Guilhen, vous avez dit le mot... Il n'y a pas besoin de beaucoup plus de travail... il y a besoin de plus d'ordre, voilà tout. Nous allons très bien nous entendre, tous les deux.

Il s'offrit à accompagner Sébastien dans son inspection de la forêt, des autres métairies, des dunes. Le jeune homme préféra d'abord être seul, se rendre compte de toutes choses par lui-même et accoutumer son regard au pays.

Chaque matin, pendant quelques jours, il partit, sur une vieille voiture à deux roues qui servait à l'ancien propriétaire, une de ces voitures spéciales, dites voitures de sable, dont les roues aux larges bandages ne peuvent s'enfoncer dans le sable de la lande.

— Vous n'iriez pas loin sans ça, dit Guilhen.

Dès sa première promenade, Sébastien franchit, aller et retour, les deux lieues qui séparent le lac de Cazaux de l'Océan, et visita les diverses métairies du domaine, ainsi que les scieries et les annexes. Depuis son accord avec Edmond Balanier, il avait lu les principaux ouvrages relatifs à l'histoire et à la géographie des Landes, qui, maintenant, se déroulaient devant lui, à mesure qu'il s'avançait par des chemins à peine marqués dans le sable, ravinés profondément, traversés de longues racines d'arbres ou bien encombrés d'ajoncs et de bruyères. De chaque côté de cette route incertaine s'étendait la sombre et uniforme forêt des pins en plein rapport, arbres puissants et sans souplesse, doués d'une sorte de rigidité métallique. C'était un lendemain de tempête : la veille, un vent furieux avait secoué toute la lande et lancé sur elle l'orage de la mer. Aujourd'hui, le soleil revenu chassait la vapeur légère du matin, et l'éparpillait de plus en plus fluide et transparente sur les grappes de fleurs roses des arbousiers, sur la dentelle des fougères, sur les feuilles lisses et épineuses des houx dont les fruits d'un rouge éclatant reluisaient dans la verdure. A un arrêt de son cheval, et dans le silence soudain, Sébastien fut traversé d'une étrange et complexe sensation de bien-être, d'équilibre et de mélancolie, sensation à laquelle n'échappe nul visiteur des paysages landais. Dans un esprit comme celui de Sébastien la mélancolie ne s'installait jamais longtemps. En présence de cette nature,

d'une couleur, d'une lumière si nouvelles pour lui, il se trouva seulement dans un équilibre merveilleux.

Il descendit de sa carriole et erra un instant sous les arbres. Des bûcherons l'aperçurent et le saluèrent. Un d'eux en passant lui demanda s'il était le nouveau régisseur de Bilos, et, sur sa réponse, lui tendit la main d'un grand geste cordial.

Sébastien remonta sur la voiture et atteignit bientôt le pied des dunes, monticules de sable plus ou moins hauts et parallèles à l'Océan. Les pins changeaient d'aspect. Ils avaient pris, sous les vents et les tempêtes, le port naturel, héréditaire des végétaux de la flore littorale. Ils étaient écrasés et rampants, comme pour résister à la violence des vents et à la mobilité du sol. On croit revivre, en les regardant, les dangers courus autrefois par ce pays : on est dans la bataille de l'Océan contre la côte qu'il effrite et qu'il déchire, dont il refoule incessamment les dunes mouvantes.

Il était midi. La brise de la mer rafraichissait à peine l'étouffante atmosphère de la lande. Sébastien, avant d'aller visiter la métairie la plus rapprochée, celle de la Ruche, s'assit sur le bord d'un fossé sablonneux et déjeuna, tandis que le petit cheval dételé broutait les feuillages des arbustes. Le déjeuner avait été préparé par les soins de Mme Guilhen : il se composait de pain, d'un morceau de porc froid et d'un fromage de chèvre. Guilhen y avait joint une bouteille d'un vin âpre,

mélangé d'eau par Sébastien. Celui-ci mangea lentement, jouissant du doux et profond silence de cette heure, parmi les odeurs mêlées du thym et de l'œillet des bois.

« C'est curieux, songeait-il avec gaieté, comme je retournerais facilement à l'état sauvage. »

Cette fiction de Robinson qui ne représentait autrefois à son esprit que l'isolement social d'un déclassé, mais qui lui avait servi à protéger son orgueil et à empêcher ainsi l'irrémédiable déchéance, cette fiction devenait maintenant la réalité même de sa vie. Il allait, en effet, pendant combien d'années? vivre dans un désert, hors presque de la civilisation; mais, entre les limites de ce désert, il vivrait librement, d'un travail naturel et rude, dans l'insouciance du jour prochain, avec le dédain de l'argent.

Et l'amère sensation qu'il avait eue en quittant Paris, sensation de la bataille perdue et de la fuite, il ne la retrouva plus ici en se voyant sain et sauf, infatigable, confiant dans sa santé et dans son esprit. De déception profonde, il n'en avait pas, car il ne se considérait plus comme un vaincu, mais comme un homme qui n'a pas accepté un combat inégal. D'ailleurs, si la bataille était perdue, il avait vingt-huit ans et le temps d'en gagner une autre, suivant le mot immortel d'un héros. « Par conséquent, se dit-il, je dois vivre sans remords et préparer lentement la victoire future. Il est inutile de se presser. Chaque être a sa trajectoire particulière,

et se dirige vers son but d'après la courbe qui lui est propre, suivant le mouvement dont il est doué. Ma courbe à moi est infiniment compliquée, voilà ce que toute mon existence me démontre. Elle m'a conduit de ma province, où je crevais de faim, à Paris, où j'ai failli m'enliser dans la boue, comme disait cette jeune personne; de là, heureusement, elle m'a entraîné en ce lieu admirable où je vais me retremper le caractère afin de lutter plus tard dans de meilleures conditions. Car j'ai lutté dans des conditions déplorables, n'oublions pas ce détail. Il s'agit donc de recommencer un jour, et, cette fois-ci, avec des armes mieux fourbies, avec une énergie mieux disciplinée. A plusieurs reprises, j'ai manqué de sang-froid, j'ai commis de grosses fautes, et j'ai raisonné de travers. Par exemple, je n'ai pas fait cette très simple et capitale observation, que, dans la société, la valeur, le courage individuels ne suffisent pas et que nous sommes tous dans une effroyable dépendance les uns des autres. Ce n'est pas mon mérite personnel qui m'a permis de venir ici, c'est un geste de Balanier qu'il aurait très bien pu ne pas faire. C'est à rectifier toutes ces erreurs que va me servir la solitude. »

Ayant achevé son déjeuner, il attela le cheval et se dirigea vers la ferme de la Ruche, dont Guilhen lui avait tant bien que mal indiqué le chemin. Il la reconnut bientôt à travers les pins. C'était une habitation rudimentaire, une hutte de résiniers plutôt qu'une métairie. D'ailleurs, on n'y faisait

que de la résine. Deux vaches formaient tout le bétail. Les métayers, en apercevant un monsieur, vinrent à sa rencontre, informés par Guilhen de l'arrivée du régisseur. Ils se nommèrent à Sébastien : Louis Marestier et sa femme.

L'homme, malgré sa longue barbe blanche, ne paraissait guère plus de cinquante ans, avec sa taille droite et sèche, la peau de son visage bien tendue. Il portait une blouse d'un bleu passé descendant jusqu'à ses bottes La femme, de son âge à peu près, mais plus courbée que lui, avait un air très doux. Elle était habillée en paysanne. Ils plurent tous les deux à Sébastien par le timbre de leur voix et une espèce de distinction qui n'échappa pas au jeune homme. Ils ne se plaignirent pas de leur sort. Ils se contentaient de vivre de leur travail de résiniers et du maigre produit de la ferme. En entrant dans la maison, Sébastien aperçut quelques livres sur une planche. Il s'approcha machinalement, et vit un tome dépareillé du *Génie du christianisme*, les *Fables de La Fontaine*, *Le Contrat social*, deux ou trois romans de Walter Scott, un volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et quelques livres de physique et de chimie.

— C'est tout ce qui me reste, dit Marestier, d'une vague bibliothèque que j'ai eue autrefois, quand nous étions commerçants à Bordeaux.

Comme Sébastien manifestait un certain étonnement, le métayer, malgré la résistance de sa femme, ne se fit pas prier longtemps pour raconter leur his-

toire. Ils avaient été atteints, il y a cinq ans, par toute la série des grands désastres de l'existence, la perte d'une fille unique, la ruine, la maladie qui les avaient conduits alternativement à l'hôpital.

— Nous allions prendre, ma femme et moi, quelque sale résolution quand nous avons appris que l'ancien propriétaire de Bilos cherchait des résiniers. On n'en trouve plus très facilement. Nous nous sommes offerts. Nous avions visité le pays, en nous promenant et, d'ailleurs, ma femme est Landaise. Nous sommes venus nous enfouir sous les pins, mon cher monsieur, et nous avons oublié de nos malheurs tout ce qu'on peut en oublier. Il y a même des matins où, en nous réveillant par un beau temps clair, en nous voyant encore l'un près de l'autre, ma foi, nous commençons par remercier la Providence de nous avoir conservé la vie. N'est-ce pas, Thérèse?

— Oui, mon ami, répondit la femme en souriant. Mais tout cela ne doit pas amuser beaucoup monsieur.

— Au contraire, madame, dit Sébastien, et je suis enchanté d'avoir des voisins comme vous...

Il accepta un verre de lait, puis causa avec Marestier qui avait, de son côté, étudié un peu la question, de divers progrès à réaliser dans l'exploitation du domaine et principalement de la forêt. Les bois étaient mal tenus et coupés irrégulièrement. Il ne devait être conservé au-dessous que les fougères et les aiguilles des pins. Il fallait couper les

ajoncs et les brandes qui propagent les incendies. Enfin, le domaine était à transformer de fond en comble.

— Je vois, dit Marestier, que vous connaissez votre affaire. Et vous pouvez compter sur moi, si je peux vous être utile.

Sébastien leur dit au revoir et leur promit de venir de temps en temps leur serrer la main. Ceux-là, songeait-il, sont de véritables vaincus, et sans espoir de revanche. Peut-être, avec d'autres caractères, eussent-ils péri sous l'injustice de leur destinée. C'est leur caractère qui les a sauvés et non les événements ou le hasard. Car ce n'est pas un fait miraculeux que de gagner sa vie en récoltant de la résine dans les Landes; mais, ce qui est rare, c'est de se contenter de vivre ainsi. On devrait toujours se rappeler l'observation de La Bruyère : « Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser et dont la seule vue fait frémir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait. »

Sébastien rentra à Bilos à la nuit tombante. Marie Guihen lui avait préparé son dîner; une soupe, des tomates, une salade, des fruits. Ce régime convenait parfaitement au jeune homme qui était fort sobre. Bientôt, sous sa direction, les travaux d'automne commencèrent dans les champs et dans la forêt. On récolta les millets et les maïs, on sema les seigles. Sébastien trouva à Cazaux et dans

les villages environnants des ouvriers pour remettre en train les scieries. Tout l'hiver devait y être consacré, ainsi qu'à la visite détaillée des bois, et à l'étude des coupes.

Sébastien se levait à cinq heures du matin, sans hésitation, sans défaillance. Les oiseaux de nuit jetaient encore leurs cris égaux et monotones dans la masse noire des arbres qui touchaient presque les fenêtres de sa chambre. Les premiers soirs, au houou angoissant de l'orfraie, il avait tressailli. Mais il s'habitua vite à l'ombre menaçante et aux bruits nocturnes de la forêt.

Le jour paraissait. Les plus grands arbres semblaient se détacher d'abord du taillis sombre comme si, les premiers, ils recevaient la lumière.

Sébastien, ainsi que les êtres actifs et d'un sang léger, était très sensible à la leçon d'énergie que nous donne le jour naissant. Il descendait et animait la ferme paresseuse, allait aux écuries et aux étables, vérifiait les instruments aratoires qui allaient servir. Il aimait à les conduire lui-même, repris de cette pensée d'y apporter des perfectionnements qu'il avait commencé à entrevoir à l'usine de Breuilly, chez Balanier. Il en montrait aussi le maniement aux métayers de Bilos. Les métayers, avec ceux des autres fermes, les garçons, les ouvriers des scieries, les bûcherons et les résiniers, formaient un groupement de près de cent hommes et femmes, répandus sur plusieurs kilomètres de Landes. C'était donc un travail complexe, des

efforts divers à coordonner; des êtres frustes et violents parfois, à diriger, à soumettre. Rien n'eût été plus facile que de se faire haïr, de rencontrer une résistance invincible, d'échouer dans cette tâche de réorganisation confiée à Sébastien. Le jeune homme au contraire, fut très vite sympathique à tout ce monde, et accueilli comme le chef. Nul dédain maintenant chez lui, et nul orgueil. Ces sentiments sont bons pour nos égaux et pour nos maîtres. C'est à eux que Sébastien les avait toujours réservés. Ici, devant ces êtres directement issus du sol, aux besoins grossiers, aux gestes rudes, le jeune homme se sentait devenir sociable et habile. Il aimait à s'en approcher, à les connaître. Il savait leur parler, il leur indiquait leur travail avec cette souveraine clarté de l'esprit qui fait obéir sans humilier.

L'hiver approchait avec ses alternatives d'orages déchaînés et de journées de la plus pure lumière où, sous les pins, l'air était tiède et immobile. Sébastien employa cette saison à parcourir le domaine jusqu'en ses moindres sentiers, à apprendre exactement toutes ses ressources. A ce sujet, il adressa à M. Balanier un rapport détaillé dont celui-ci le félicita. Le chef de la maison comptait venir lui-même un jour, quand Sébastien aurait réalisé toutes les améliorations projetées.

L'approbation totale de son patron laissait au jeune homme une liberté plus grande, lui conférait une autorité nouvelle. Jamais il n'avait eu dans la vie une pareille sécurité, tant d'indépen-

dance, une si complète possession de soi. En même temps que les travaux agricoles, il poursuivait ses études théoriques de mécanique et de chimie. Il avait même installé dans une des pièces de la ferme un laboratoire sommaire où il faisait des expériences, des analyses, ayant apporté les instruments nécessaires de Bordeaux où il se rendit à deux reprises. Il allait parfois aussi à Arcachon chercher un livre, une revue ou des journaux de Paris. On ne recevait à Bilos que les journaux de la Gironde. Mais Sébastien finit par les lire tous d'un œil distrait, comme si les événements qu'on y rapportait étaient déjà écoulés depuis longtemps; comme si les hommes dont on citait les noms n'avaient que des formes passagères et qui s'évanouiraient demain.

Sa sœur, le professeur Barois, Hélène, étaient les seules personnes avec qui il correspondit. Hélène lui racontait l'intolérable existence qu'elle menait là-bas, mais elle essayait de la lui raconter avec de la verve, de la bonne humeur, afin de ne pas lui envoyer encore dans sa retraite des images attristantes. La lutte entre elle et sa belle-mère donnait lieu parfois à des épisodes comiques. « Mme Ardouin est bien sûre que nous nous écrivons, naturellement. Mais elle croit que c'est Barois qui nous sert d'intermédiaire, ce qui fait qu'elle l'a en horreur. L'autre jour, mon mari qui le connaît depuis longtemps, l'a invité à dîner. Ma belle-mère a été obligée, bien entendu, de lui faire bonne figure : elle en était congestionnée.

Quand il est arrivé, elle lui a regardé les mains pour s'assurer qu'il ne me remettait pas une lettre. Elle l'a surveillé tout le temps du repas. Nous avons fini, M. Barois et moi, par nous amuser beaucoup de ce manège. On s'amuse de ce qu'on peut, n'est-ce pas, mon pauvre chéri? Ah! si ma belle-mère savait que je vais tranquillement chercher de tes nouvelles, poste restante, à Tournus, à mes initiales, elle serait dans un état effrayant... Comme je ne veux pas la mettre dans cet état-là, je le lui cache avec soin. La semaine dernière, je partais à bicyclette pour aller voir ta sœur et revenir par Tournus, où je savais que tu devais m'écrire, ma belle-mère a fait atteler la voiture sous un prétexte quelconque et elle m'a suivie. J'avais déjà fait adroitement un petit détour par la poste, quand je l'ai aperçue. J'ai feint d'être un peu fatiguée et je l'ai priée de me ramener, avec ta lettre dans ma poche. Maintenant, dans la façon dont ma belle-mère me regarde, il n'y a pas que de la haine : il y a une espèce de considération. Elle me croit beaucoup plus forte que je ne suis. Autant dire qu'elle me croit un monstre de duplicité! Elle en est arrivée à supposer que tu viens me voir à Tournus et que nous nous donnons rendez-vous chez Barois. Pauvre femme! au fond, elle est malheureuse. Elle a tous les tourments de la jalousie. Elle vit dans une crainte continuelle que je ne cause quelque scandale, aujourd'hui surtout que nous sommes « notaire ».

« Qu'est-ce qui se passera, mon Dieu! lorsqu'un de ces mois je lui annoncerai tranquillement que je vais à Paris voir Mlle Messany, ma cousine, qui sera malade à ce moment-là, d'une manière ou d'une autre. A Paris, je prendrai le rapide pour Bordeaux et j'irai visiter ton installation. Puis, le lendemain, le même rapide me ramènera à Paris et, de là, à Tournus... Ce sera un joli petit trajet, mon petit record de chemin de fer, jusqu'à présent. Je me demande quelle sorte de drame il en résultera avec ma belle-mère, mais c'est décidé, c'est décidé. Elle ne m'en empêchera pas. Je ne resterai pas un an sans aller t'embrasser, mon chéri. Je ne veux pas que tu m'oublies tout à fait. Oh! n'aie pas peur. Je sais bien qu'il n'y a aucune combinaison d'événements qui puisse jamais nous réunir de nouveau... Non... non... j'ai beau chercher... il n'y en a pas. Je ne te dirai pas que j'en ai pris gaiement mon parti, mais j'ai fini par accepter cette pensée et y voir le châtiment des fautes que j'ai commises, de celles que j'ai commises envers toi, naturellement, car les autres me sont bien indifférentes, et puis, les autres, j'ai des excuses tant que je veux... Envers toi, hélas! oui, j'en ai commis... et de grosses... Si tu n'as rien à me reprocher comme maîtresse — et même de ce côté-là tu ne dois pas garder un trop mauvais souvenir, dis? — je me rends compte que j'aurais pu être pour toi une amie, une compagne plus intelligente... J'aurais pu mieux deviner ton caractère, tes goûts,

ton genre de supériorité sur les autres hommes... J'ai vu surtout les qualités pour lesquelles je t'aimais... Oui, ça, ç'a été mon erreur... Dire qu'à un moment peut-être de notre liaison, à un moment que je n'ai pas saisi et que maintenant même je ne distingue pas bien, nous aurions pu devenir des amants qui ne se séparent jamais!... Qu'il s'en est fallu de peu! Tiens! c'est horrible d'y penser!... Je m'arrête. Que j'aie de tes nouvelles, que je te voie de loin en loin, c'est tout ce que je demande. Pour le reste, je m'en tirerai comme je pourrai... A bientôt, mon chéri. A propos, que je n'oublie pas de te dire que j'ai été assez malade. J'ai failli avoir une pneumonie... Mais je vais mieux, quoique le médecin dise que je n'ai pas une aussi bonne santé que j'en ai l'air et qu'il ne me faudrait pas d'émotions, il tombe bien! Au revoir. Ne reste pas longtemps sans m'écrire... Pense à tout ce que je peux me rappeler quand je vais chercher une de tes lettres... »

En lisant celles d'Hélène, Sébastien n'éprouvait qu'une impression de douceur et de tendresse. Le frisson de souffrance qui courait à travers leurs lignes n'arrivait pas jusqu'à lui. Et il n'avait jamais aperçu la profondeur des sentiments de la jeune femme, ni pourquoi elle était inconsolable.

D'ailleurs, son travail l'absorbait de plus en plus, exigeait tout son effort. Il y apportait une passion de revanche, une joie batailleuse. Il cherchait une modification de la moissonneuse qui

permît de faucher le seigle sur les billons, les moissonneuses ordinaires ne marchant que sur les sols cultivés à plat. Il cherchait aussi un broyeur d'ajoncs, plus pratique que ceux qui existent actuellement, l'ajonc épineux étant, à condition d'être broyé, une excellente nourriture pour les vaches. Il avait commencé également des expériences sur l'extraction du tanin contenu dans les racines de bruyère.

Au printemps, la lande, la dune même se parent soudain de blanc et d'or. C'est le pollen des pins, poussière d'or qui vole au loin, recouvre les feuilles, forme sur les mares un innombrable semis de petites étoiles brillantes; c'est l'or des genêts et des ajoncs en fleur, parmi les bouquets blancs de l'aubépine et des bruyères. Saison sans rivale dans ce pays, où, par la résine, il donne son suc le plus pur, et, par les fleurs sauvages, sa plus magnifique couleur.

Sébastien apprit à conduire et à pratiquer le gemmage, à récolter le suc résineux. Il s'était, durant les mois d'hiver, assez lié avec les métayers de la Ruche, Louis Marestier et sa femme, experts à cette besogne. Ainsi, en moins d'un an tous les aspects de l'industrie et la culture landaises lui devinrent familiers.

Un été d'une lumière aveuglante et où la dune, quand on s'en approchait, semblait une forge ouverte sur le visage, fut dur à Sébastien.

— Ici, c'est l'heure terrible, lui dit un jour

Marestier. C'est l'heure où on irait ailleurs, si on avait de l'argent.

Le jeune homme eut quelque peine à surmonter une sorte de découragement physique. Un détail insignifiant d'apparence faillit aussi compromettre un instant sa bonne humeur. Sa sœur, au courant d'une lettre, lui annonçait le prochain mariage de Mlle Derins et du comte de Norsal. Comment cette nouvelle le fit-elle tressaillir, mit-elle à son cœur une pointe aiguë? Il n'avait vu Mlle Derins qu'une fois, et il était bien sûr de ne pas l'aimer. Pourquoi alors cette douleur subite, inexplicable ? C'est qu'en effet, ce n'était pas de la douleur. C'était sa dernière et sa plus récente amertume qui lui revenait aux lèvres. Car il se rappela la brusque émotion qui l'avait traversé en apercevant, souriante et un peu dédaigneuse, l'amie de sa sœur Marguerite; et la pensée qui lui était venue alors que, si sa vie eût tourné autrement, s'il fût resté dans son pays, c'est à lui peut-être que cette jeune fille eût appartenu. La volonté ne lui suffisait pas à chasser cette obsession, mais l'aida à en faire un stimulant de revanche et de travail.

Un autre souvenir, dans la solitude, commençait à s'imposer à lui impérieusement : un autre visage charmant arrivait au premier plan de sa pensée, celui de sa sœur Marguerite. Elle venait d'avoir vingt et un ans. A son dernier passage à Tournus. Sébastien avait été frappé non seulement de sa beauté, mais de son goût ardent de la

vie. Il avait laissé une jeune fille d'une fierté un peu mélancolique; il retrouvait une femme impatiente. Ses dernières lettres surtout l'inquiétaient. Elles dénonçaient de subtils changements dans le caractère, une résignation plus difficile, le besoin de voir en face les périls de l'existence. Parfois Marguerite suppliait son frère de la prendre avec lui, se sentant incapable de rester plus longtemps seule et comme prisonnière; elle étouffait là-bas. Et puis elle finissait par comprendre les raisons que lui donnait Sébastien et elle attendait des jours meilleurs. Mais le jeune homme devinait que l'heure approchait où il lui faudrait veiller sur elle. Lorsqu'il était lui-même en pleine tempête, il l'avait laissée vivre et s'élever à l'aventure, se fiant à son intelligence, à sa finesse, à sa race; maintenant, elle avait besoin d'un guide, demain elle aurait besoin d'un maître. Un très vif sentiment de la responsabilité s'emparait de Sébastien lorsqu'il réfléchissait à ces choses. Une fièvre d'ambition le saisissait, non pas son ambition indécise d'autrefois, mais un désir brutal de fortune et de puissance, et la conscience de sa valeur d'homme.

C'étaient pour lui des journées d'une véritable exaltation. Après le travail des champs, il rentrait dans sa chambre, dessinait, écrivait, faisait des expériences pendant des heures. Il poursuivait la réalisation pratique de quelques idées qui lui permettraient de dire plus tard à Balanier : « Voilà

de quoi je suis capable. Servez-vous de moi. » Combien d'années lui fallait-il pour pouvoir parler ainsi? Deux au moins. Alors, il retournerait à Paris, mais non plus cette fois-ci en naufragé qui ne demande qu'à vivre, mais en homme armé pour la lutte et qui veut sa part. Cet espoir lui devenait nécessaire pour accepter sans défaillance la monotone succession des jours dans la lande silencieuse.

Ce fut encore Hélène qui, un matin d'octobre, lui apporta une exquise distraction.

Un télégramme expédié de Paris annonça son arrivée pour le lendemain soir à la gare de Cazaux. Le sentiment qui domina chez Sébastien, lorsqu'il apprit cette nouvelle, fut simple et d'un naïf égoïsme. Il ne songea qu'au plaisir de serrer entre ses bras une femme qui l'aimait avec passion et dont il était privé depuis un an. Cette privation, évidemment, n'avait dépendu que de lui. Il ne la regrettait pas, mais il n'était pas fâché qu'elle fût interrompue pendant quelques heures. La pensée aussi des difficultés qu'avait dû vaincre Hélène pour venir le rejoindre, éveillait son désir.

Quand la jeune femme eut sauté lestement du train, elle frissonna de joie en apercevant, sur les lèvres et dans le regard de son amant, le sourire d'autrefois. Elle s'était demandé tout le long de la route comment il allait la recevoir. Elle comprit vite, au premier baiser qu'il lui donna, ce qui la faisait si bien accueillir et elle s'en contenta.

— Je t'emmène tout de suite à Bilos, dit-il. Tu n'es pas trop fatiguée?

Elle répondit :

— Non... non... je me suis reposée à Bordeaux, où j'ai dîné.

Elle ajouta en riant :

— Ça ne fera pas scandale, au moins?

— Si... fit-il, mais un petit scandale très gentil... J'ai prévenu les fermiers avec qui je suis très bien, et la femme m'a dit : « Amusez-vous, monsieur Sébastien, c'est de votre âge! »

— Ils vont me prendre pour une cocotte! reprit Hélène gaiement... Mais je les détromperai, je tiens à leur estime.

Une petite carriole à deux places les attendait devant la gare. Hélène grimpa sur le siège à côté de Sébastien qui conduisait. Ils placèrent la valise à leurs pieds et s'en allèrent ainsi par la route qui d'abord côtoie le lac, puis ils s'engagèrent dans la forêt. A l'abri des pins, à peine tremblants sous un vent léger, cette pure soirée d'automne avait une douceur irrésistible. La carriole avançait lentement en traînant sur le sable avec un bruit sourd. Dès qu'elle fut dans l'obscurité, seule avec son ami, Hélène se serra contre lui. Il se pencha pour se laisser embrasser sur le cou. Elle murmura :

— Je t'aime, mon chéri... je t'aime, Sébastien... je n'aime que toi, je t'aimerai toujours...

Et à mesure qu'elle disait ces mots, sa voix se

faisait si douloureuse qu'elle s'en aperçut elle-même et s'arrêta. Elle se rappelait soudain le peu de goût qu'avait le jeune homme pour ce genre d'émotion. Une caresse plus ardente unit leurs bouches, et Hélène lui répéta : « Je t'aime! » d'une voix plus chaude et qu'il préféra.

Alors il reprit :

— Mais tu ne me racontes pas comment tu as pu t'échapper!

— Très simplement... Un matin, j'ai dit à mon mari : « Vois-tu un inconvénient quelconque à ce que j'aille passer deux ou trois jours auprès de ma cousine qui a été si bonne pour moi, et qui est assez souffrante? » Et il m'a répondu : « Je crois bien. Pars quand tu voudras. » Par exemple, lorsque ma belle-mère a appris ça, nous avons eu notre scène habituelle... Elle m'a dit qu'elle m'empêcherait bien de partir, car elle était sûre que j'allais te retrouver... Ah! tu peux te vanter qu'elle pense à toi, celle-là!

— Et alors? Qu'est-ce que tu as répondu?

— J'ai répondu en haussant les épaules : « Madame, je ne vous répondrai même pas! » « Jurez-moi que vous me dites la vérité! » m'a demandé Mme Ardouin... « Mais, madame, je ne peux pas mentir, puisque je ne dis rien... » Elle s'est mise en colère. « Vous avouez donc que vous revoyez ce monsieur! » Ce monsieur, c'est toi, naturellement... J'ai pris mon air le plus digne. « Je n'admets pas ces questions qui sont blessantes

pour moi. Agissez comme vous l'entendrez. Quant à moi, je pars ce soir. » Ce qu'elle rageait, tu ne peux pas te le figurer... Mais j'étais la plus forte... J'avais l'autorisation de mon mari. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire?

— Tout de même, fit observer Sébastien, ça ne doit pas être gai, l'existence dans ces conditions-là!

— Pas trop, je suis obligée de le reconnaître... Bah! ajouta-t-elle après un petit silence, n'en parlons plus!

Ils arrivaient à Bilos. Guilhen les attendait, et il détela le cheval tandis qu' ls montaient dans leur chambre.

Le lendemain, au réveil, Sébastien alla ouvrir la fenêtre, puis vint se recoucher auprès de sa maîtresse dont une éclatante lumière inondait les épaules nues et le visage. Si Hélène était toujours aussi jolie, si sa jeunesse était aussi pure qu'autrefois, sa mélancolie cependant semblait plus profonde et comme inguérissable. Elle semblait s'être fixée définitivement dans le regard plus pensif de ses yeux noirs, et sur ses tempes plus pâles. Mais les traits fatigués n'avaient pas perdu leur grâce. Elle dit :

— Je suis changée, n'est-ce pas? Hier soir, tu ne m'avais pas bien regardée.

Il regretta de lui avoir permis cette pensée. Il la pressa contre lui et l'embrassa tendrement en murmurant :

— Tu ne t'imagines pas comme tu es jolie, au contraire.

Ils se levèrent et sortirent faire une promenade en forêt. Arrivés au pied de la dune, ils l'escaladèrent pour voir d'en haut l'Océan où les barres successives des flots traçaient des lignes frissonnantes de bleu et de vert sombre, sous la lumière de midi. Émus de ce spectacle, ils se tenaient par la main. Ensuite ils descendirent la muraille de sable où leurs pas s'enfonçaient créant des escaliers doux et commodes. En bas, ils installèrent à l'ombre des pins les provisions qu'ils avaient apportées dans la voiture et déjeunèrent. Quel effort il fallut à Hélène pour paraître gaie, pour cacher devant la joie, devant l'entrain du jeune homme, l'amertume des souvenirs parmi les caresses! Elle considérait Sébastien, bronzé au soleil, robuste et élégant dans ses vêtements campagnards. Il avait une sécurité de démarche, de geste, qu'elle ne lui connaissait pas. Il parlait d'une autre voix, d'une voix plus forte, plus assurée, sans hésitation et sans ironie : le regard droit avait perdu sa méfiance un peu sournoise, sa menace secrète. Il était devenu un autre homme. Et Hélène sentait dans son cœur un amour nouveau s'ajouter pour ainsi dire à l'ancien, et le multiplier. Elle avait envie de se jeter aux genoux de Sébastien, de lui crier qu'elle allait mourir s'il ne la gardait pas avec lui. Mais elle comprit qu'elle se heurterait encore à une implacable volonté et qu'elle ne comptait plus désor-

mais dans la vie du jeune homme que pour le plaisir que, de temps à autre, elle viendrait lui apporter. Et quoiqu'il se montrât avec elle charmant et fougueux, elle n'eut pas un instant d'illusion sur ses véritables sentiments. Aussi lui dit-elle en contenant sa tristesse :

— Il va falloir partir demain.

Il répondit simplement :

— Mais non, reste donc un jour ou deux.

Elle resta deux jours, sans même s'inquiéter du prétexte qu'elle devrait fournir chez elle, en rentrant.

Le troisième jour, lorsqu'elle parla de départ, il ne la retint pas.

Ce fut de Cazaux à Bordeaux, puis de Bordeaux à Paris, puis de Paris à Tournus, un voyage morne et interminable, dont les heures ne semblaient pas à Hélène avoir une durée réelle. Ces dernières journées, dans les bras de Sébastien, se confondaient maintenant avec tout le passé. Quand les retrouverait-elle? Elle se demandait même si elle aurait la force de revenir jamais, tant elle était meurtrie, tant la disproportion était cruelle entre son amour insatiable et l'adieu léger de son amant.

A Paris, elle se reposa une nuit chez Mlle Messany, navrée et attendrie à la fois d'être l'indulgente complice de la faute. Puis elle envoya une dépêche et revint à Tournus.

Pierre Ardouin avait en sa femme une confiance absolue, une confiance d'homme trop beau pour

être trompé. Il ne lui fit donc aucune observation sur la durée de son séjour à Paris. Il se montrait d'ailleurs bon mari, préoccupé de la santé d'Hélène, soucieux de l'éducation de sa fille. On ne lui connaissait pas de maîtresse dans la ville. Il passait même pour avoir refusé les avances d'une très jolie personne, femme d'un haut fonctionnaire du département. Avec l'âge, sa fatuité paraissait se transformer en une sorte de bonhomie un peu bruyante, de gaieté un peu facile.

Hélène lui savait gré de la ménager et d'avoir rendu matériellement tolérable une existence qui eût pu devenir pour elle une longue suite de dégoûts.

L'ennemie implacable et lucide, c'était Mme Ardouin mère. Cependant, cette fois elle accueillit sa bru avec des paroles moins hostiles que d'habitude. La jeune femme, qui s'attendait à quelque scène dès qu'elle se trouverait seule avec sa belle-mère, fut stupéfaite de voir celle-ci grave soudain, et presque triste.

— J'ai à vous parler, Hélène, dit-elle d'une voix très digne, sans colère... Pierre est sorti, nous pouvons causer.

Hélène, qui allait se refuser assez brutalement à une de ces explications habituelles qui ne produisaient que de la violence et de l'énervement, s'assit à côté de Mme Ardouin, intriguée de ce brusque changement de ton. D'instinct, elle comprenait qu'elle n'avait rien à craindre.

— Ne nous heurtons pas davantage pour le moment, voulez-vous, ma chère fille? continua-t-elle. Sur le sujet que vous savez, j'ai l'intention de vous abandonner désormais à votre conscience. Je crois avoir fait mon devoir qui était de reconstituer par tous les moyens possibles le ménage de mon fils, notre famille. Je ne suis plus jeune et il ne me reste pas d'autre passion. C'est pourquoi, aujourd'hui, je viens à vous très franchement, et je vous dis : « Hélène, j'ai besoin de vous! »

— De moi, madame? dit Hélène en regardant pour la première fois sa belle-mère avec une certaine sympathie...

— Oui...

Elle hésita d'abord, puis tout à coup, à voix basse, elle reprit :

— Écoutez. Nous sommes menacées d'un très gros malheur, vous, moi, votre fille... Pierre joue à la Bourse... j'en ai la preuve... Le mois dernier, il a perdu trente mille francs. S'il ne s'arrête pas, vous voyez où nous allons!

— Mais, ma mère, vous en êtes bien sûre? demanda Hélène.

— Oh! parfaitement sûre... Je l'ai appris pendant votre absence, d'une façon positive, par mon agent de change à Paris. Et ce qu'il y a d'épouvantable, c'est que Pierre m'a raconté mensonges sur mensonges, quand j'ai essayé de le lui faire avouer! Ce qui prouve que le mal est plus grand peut-être que je ne crois... Et voilà où j'ai besoin

de vous, mon enfant. Il faut nous liguer, il faut nous défendre. Vous avez une grande influence sur Pierre, et il vous aime plus que vous ne pensez... Eh bien! tâchez de le surveiller, de le confesser... Il est dans un engrenage terrible, surtout pour un notaire... Je compte sur vous, n'est-ce pas, Hélène? Car il ne s'agit pas seulement de la fortune, maintenant... il s'agit de l'honneur, il s'agit de la vie!...

Hélène fut plus émue de la confiance de sa belle-mère, succédant à tant de haine, que de la révélation elle-même. Elle n'apercevait pas aussi nettement que Mme Ardouin le tragique de la situation ni ses conséquences, ayant toujours été tenue à l'écart des questions d'argent. Ce qui lui paraissait évident, c'est que Pierre, pour qui depuis quelque temps elle s'appliquait à reprendre de l'estime, ne cessait pas d'être un homme médiocre et dangereux. Et elle le méprisa de nouveau.

— Vous me promettez d'agir, Hélène?

— Je ne demande pas mieux, ma mère, mais comment?

— En vous mêlant davantage de ses affaires, en en causant avec lui... que sais-je? Il y a mille façons pour une femme d'apprendre la vérité sur toutes les démarches de son mari... Ne négligez rien, je vous en supplie... Et de mon côté, rapportez-vous-en à moi.

L'hiver s'écoula sans d'autres alarmes : il fut moins lugubre pour Hélène que le précédent. Sa réconciliation avec sa belle-mère détendit ses nerfs,

mit autour d'elle une atmosphère d'apaisement à travers laquelle l'image de Sébastien lui apparaissait sous une forme plus pure qu'autrefois. Elle découvrit dans son amour une nuance nouvelle. Elle aimait le jeune homme comme si elle ne lui avait jamais appartenu, comme s'il était impossible qu'elle lui appartînt un jour, comme si la distance qui les séparait était désormais infranchissable.

— Je ne le verrai plus! dit-elle à Barois. Je le sens.

Le professeur se récriait. Il était devenu partisan résolu de cet amour auquel il s'intéressait en confident et en dilettante. Il sortait d'une période de soucis personnels, ayant raté un mariage avantageux avec une jeune fille de Tournus; et il montrait une certaine tendance à dénigrer les unions régulières. Pour l'instant, il croyait au droit illimité de la passion et il aurait voulu être aimé comme Hélène aimait Sébastien. Il trouvait son ami égoïste, indigne d'inspirer un si tendre amour, si désintéressé. A son avis, Sébastien n'aurait jamais dû se séparer d'une femme qui lui avait fait de pareils sacrifices.

— Vous oubliez une chose, monsieur Barois, c'est qu'il ne m'aimait pas!...

— Le fou! le fou! s'écria le professeur... Mais si, pourtant, il vous aimait... J'ai reconstitué par la pensée toute votre histoire... et je vous affirme qu'il vous aimait... Seulement, il a des théories sur la vie, ou plutôt il s'imagine en avoir... et il a

la manie de vouloir mettre ses actes d'accord avec ces théories d'ailleurs absolument arbitraires. J'ajoute pour être juste qu'il n'est pas, en ce moment, dans une mauvaise voie. Les lettres qu'il m'écrit sont moins paradoxales et je le crois en outre sur la piste de deux ou trois petites découvertes de détail, mais qui pourront peut-être lui rapporter quelque argent.

— Rappelez-vous ce que je vous dis, monsieur Barois... Sébastien ira très loin, j'en suis sûre, j'en suis sûre!

— Il ira loin, reprit le professeur en badinant, mais si loin qu'il aille, c'est à vous qu'il reviendra.

Hélène sourit. Car, malgré ses pressentiments, elle essayait de se convaincre que tout ne pouvait pas être fini entre elle et Sébastien, et déjà elle faisait des projets pour aller le voir vers la fin de l'été, en profitant d'un certain voyage à Arcachon qu'elle avait sournoisement conseillé, à tout hasard, à Mlle Messany et auquel la vieille demoiselle, en principe, ne se refusait pas. Et les jours passaient ainsi, apportant chacun un espoir ou une déception, et chacun, en s'en allant, laissant son ombre sur le front de la jeune femme.

Au printemps, des scènes violentes éclatèrent entre Mme Ardouin et son fils à propos d'une somme de vingt mille francs que celui-ci avait empruntée à un ami de la famille. Hélène fut prise à témoin des serments qu'exigea sa belle mère avant de rembourser cet argent.

Pendant les vacances, elle passa un mois en Suisse, à une altitude favorable à la santé de Geneviève. Puis il fallut changer de séjour à cause d'Hélène que ses palpitations de cœur tourmentèrent de nouveau.

De tout ce temps-là, elle n'eut aucune nouvelle de Sébastien. Dès la rentrée, elle courut à Tournus, espérant trouver une lettre de lui, poste restante, en réponse aux billets et aux cartes qu'elle lui avait envoyés le long du voyage. Mais Sébastien n'avait pas répondu. Très inquiète, elle se rendit alors chez Barois, qui était absent. Enfin elle pensa à Marguerite qui devait avoir des nouvelles de son frère. Quand elle arriva chez Mme Darley, la jeune fille l'embrassa, toute triste, et lui dit :

— Ma pauvre tante est au plus mal. Elle a eu tout l'été de terribles crises hépatiques, et, ce matin, son état s'est aggravé subitement.

Elles descendirent au jardin, pendant que le docteur entrait chez la malade. Hélène s'informa discrètement de la situation qui serait faite à la jeune fille dans le cas où Mme Darley viendrait à disparaître.

— Si ce malheur arrivait, dit-elle, j'irais immédiatement rejoindre mon frère. C'est convenu avec lui depuis longtemps...

Hélène tressaillit. Elle n'avait jamais songé à cette éventualité. Comment pourrait-elle désormais voir Sébastien? Consentirait-il à ce qu'elle

retournât à Bilos, pendant que sa sœur y serait? Non, évidemment.

— Oh! quelle tristesse pour moi, si vous partiez! s'écria-t-elle.

— Je vous regretterais beaucoup aussi, reprit Marguerite... Mais il n'est pas juste que je reste plus longtemps séparée de Sébastien, maintenant surtout qu'il gagne sa vie. Et même, si ma tante se rétablit, ce que j'espère, je partirai bientôt.

Hélène reprit, après un silence :

— Il est probable, d'ailleurs, que Mme Darley aura assuré votre avenir.

— Oh! fit vivement Marguerite, il n'y a aucune raison pour cela... Elle n'a déjà que trop fait pour moi, car je ne suis sa nièce que par alliance... Elle a une sœur que j'attends ce soir, précisément.

Quelques jours après, Mme Darley mourut, et, la semaine suivante, Marguerite quitta Tournus. Hélène et le professeur l'aidèrent dans tous les préparatifs de ce départ et l'accompagnèrent à la gare. Paul Barois la chargea d'une foule de recommandations pour Sébastien et lui promit d'aller là-bas aux prochaines vacances de Pâques.

Hélène se contenta de lui dire, avec un imperceptible tremblement de la voix :

— Rappelez-moi au souvenir de votre frère.

V

A l'arrivée de sa sœur, Sébastien eut l'impression très nette, très forte, qu'une existence nouvelle commençait. La période égoïste et solitaire de sa vie était close. L'égoïsme lui avait été imposé par l'instinct de la conservation, le goût de la solitude par l'orgueil. Égoïsme et orgueil lui avaient servi, l'un à ne pas périr, l'autre à ne pas s'abaisser. Il constatait lui-même une curieuse transformation de son caractère, une sorte de retour à la normale, songeait-il. Tandis que la société avait failli faire de lui un révolté, la solitude l'avait rendu sociable. Son énergie s'y était disciplinée; sa volonté, jusqu'alors aventureuse, s'y était tendue et comme rassemblée vers un but. Il avait reçu la leçon d'ordre que donne la nature aux esprits clairvoyants.

La présence de Marguerite, en remettant autour de lui un peu de l'atmosphère familiale allégea encore son humeur.

Il logea la jeune fille dans une chambre meublée, chez des petits bourgeois retirés à Cazaux. Il ne voulut pas d'abord l'emmener à la métairie de Bilos, pensant que l'an dernier, à la même époque environ, on l'avait vu avec Hélène et craignant une interprétation malveillante. A ce sujet même, et pour plus de sûreté, il alla consulter l'abbé Bouresse, curé de Cazaux. Celui-ci l'approuva et s'offrit à cautionner la jeune fille auprès de ses paroissiens, d'autant plus volontiers quand il apprit qu'elle était bonne catholique et suivait les exercices religieux.

— J'espère même, monsieur Réal, ajouta l'ecclésiastique en souriant avec bonhomie, que ce me sera une occasion de vous apercevoir de temps en temps.

Sébastien avait une espèce d'indifférence religieuse dominée par le respect. Mais il eût blâmé la même indifférence chez sa sœur, et il eût tenté de la combattre par des arguments qui ne lui auraient pas suffi à lui-même. Aussi répondit-il à l'abbé Bouresse avec conviction :

— Certes, oui, monsieur le curé.

Malgré les complications de domicile, l'existence du frère et de la sœur était presque commune. Chaque jour, du moins quand le temps le permettait, Marguerite allait déjeuner à Bilos, faisant une partie de la route à pied, puis trouvant la voiture que lui envoyait Sébastien. Dans l'après-midi, elle l'accompagnait à travers la lande, ou,

s il travaillait à quelque expérience, demeurait avec lui à la ferme. Puis elle rentrait à Cazaux et dînait avec ses hôtes, auxquels parfois se joignait l'abbé Bouresse. Cette vie, si différente de celle qu'elle menait à Tournus, lui était une joie continuelle.

Elle acceptait parfaitement l'idée de n'en pas changer, disait-elle en riant, « d'une douzaine d'années, mais pas plus ».

— Rassure-toi, dit Sébastien, nous serons à Paris dans six mois au plus tard.

Son plan était fait. Il venait d'écrire à M. Balanier et il attendait la réponse. La propriété de Bilos se trouvait maintenant en parfait état, complètement aménagée et reconstituée. Tous les travaux d'irrigation étaient terminés; les scieries fonctionnaient depuis cet hiver. Les différentes espèces de culture, aussi bien celle des pins que celle des terres arables, étaient en pleine prospérité. Cinq cents hectares de lande avaient été défrichés et semés de pins. Les revenus, nuls à l'arrivée de Sébastien, représentaient déjà trois et demi pour cent du capital. Le jeune homme, en outre, avait transmis à son patron le détail de trois ou quatre modifications assez importantes qui constituaient, pour l'ensemble des machines agricoles de la maison, un gros perfectionnement, croyait-il. Il avait aussi, en cherchant à extraire le tanin des racines de bruyères, découvert qu'elles contenaient des matières colorantes susceptibles d'application industrielle immédiate.

Sébastien mettait les résultats de ces divers travaux à la disposition de M. Balanier, ne demandant en échange qu'une place dans la maison de Paris; car, désormais, le domaine de Bilos pouvait être administré par un simple régisseur pris dans le pays et moins rétribué, par conséquent. Peut-être même pouvait-on se passer de régisseur, et des tournées d'inspection, de loin en loin, suffiraient-elles.

— J'ai une très grande confiance en Balanier, dit Sébastien à sa sœur, et je suis convaincu qu'il va m'accorder ce que je lui demande. En tout cas, nous partirions tous les deux avec les économies que j'ai faites, et nous irions vivre ensemble à Paris. Voilà.

On était au milieu de décembre. Quelques jours après, M. Balanier répondit qu'il venait passer un mois à Arcachon pour la santé de sa femme et que, dès son arrivée, il se rendrait en automobile à Cazaux. Il ajoutait qu'il serait heureux de visiter Bilos, d'examiner de près les modifications que lui indiquait Sébastien.

Un matin, Sébastien, prévenu par un télégramme, s'en alla sur la route d'Arcachon à Cazaux à la rencontre de l'automobile qui amenait M. et Mme Balanier. Un ami s'y trouvait avec eux. Sébastien reconnut le jeune homme qu'il avait vu autrefois à Aix-les-Bains, M. Jacques Larnoy. L'automobile s'arrêta. Ces messieurs descendirent, tendirent la main à Sébastien qui s'avançant

ensuite vers la voiture, salua Mme Balanier.

— Nous sommes enchantés de venir à Bilos, monsieur, dit celle-ci. Nous savons que vous y avez fait des miracles... Il y a trois ans, quand nous l'avons visitée, la propriété était dans un état déplorable, au point que je conseillais à mon mari de la vendre...

— Et moi qui connais bien ce pays, fit Jacques Larnoy, je la croyais bonne tout au plus pour la chasse au sanglier... Au fait, vous devez en avoir vu, des sangliers, depuis le temps que vous êtes ici?...

— On en détruit une demi-douzaine chaque hiver, fit Sébastien.

— Parfait! s'écria Jacques Larnoy... J'espère que vous m'en avez gardé quelques-uns?... Bon! Nous verrons ça un de ces jours...

On laissa l'automobile à l'auberge de Cazaux et l'on prit les deux voitures de la ferme que Sébastien avait amenées. En passant devant le lac, Jacques Larnoy voulut descendre de la carriole pour admirer le paysage.

— Hein! Edmond!... regarde ça!... quel désert! c'est effrayant!

Puis se retournant vers Sébastien avec sympathie :

— Et il y a trois ans, cher monsieur, que vous vivez ici?

— Presque trois ans, oui, monsieur.

— Seul? ajouta-t-il avec un sourire narquois.

— Absolument seul, monsieur. Sauf depuis cet automne où ma sœur est venue me rejoindre.

— Votre sœur? demanda Mme Balanier... Mais je ne savais pas...

— Je n'avais pas cru devoir vous informer de ce détail, reprit Sébastien en s'adressant à M. et Mme Balanier... Ce sont des circonstances de famille qui...

Balanier l'interrompit amicalement :

— Mais vous êtes bien libre! Je serais très heureux de faire la connaissance de Mlle Réal...

— Certes, moi aussi... ajouta Mme Balanier.

— Nous allons, je pense, la trouver à Bilos?...

En apprenant que la jeune fille était restée à Cazaux, Mme Balanier gronda Sébastien. Balanier proposa de retourner en arrière et d'aller chercher Mlle Réal pour l'emmener déjeuner à la ferme. Jacques Larnoy, qui était un garçon galant et jovial, insista. Mme Balanier déclara qu'elle attendrait ici, sur les bords du lac, pendant que Sébastien irait au bourg, ce qui serait l'affaire d'un quart d'heure. Le soleil rendait délicieuse cette journée d'hiver. Quelques minutes de promenade mettraient tout le monde en appétit.

— Allez! allez! Monsieur Réal... dépêchez-vous, on vous attend.

Sébastien, sans se faire prier davantage, remonta en carriole. Quand il eut disparu, Mme Balanier s'adressa en plaisantant à Jacques Larnoy :

— Eh bien, Jacques... une jeune fille et l'espoir

de chasser le sanglier, vous ne regretterez plus de nous avoir accompagnés dans le désert?

— A condition, répliqua le jeune homme en riant, que je rencontre les sangliers et que la jeune fille soit jolie!

Jacques Larnoy avait l'âge à peu près de Balanier, trente-deux ans. Camarades d'école, les deux jeunes gens, qui appartenaient au même monde de haute bourgeoisie parisienne, ne s'étaient jamais quittés et ils ressentaient l'un pour l'autre cette sorte d'amitié qui est comme une essence de l'habitude et qui a besoin pour durer que de trop graves événements ne viennent pas la mettre à l'épreuve. Mais, riches tous les deux et sans passions profondes, il y avait peu de chances qu'ils se heurtassent jamais.

Quand Edmond Balanier se maria, Jacques devint naturellement le familier de la maison, mais un familier sur qui on ne pouvait pas jaser, tant ses bonnes fortunes étaient bruyantes et tant ses maîtresses étaient connues. Il avait horreur des liaisons secrètes et difficiles qui encombrent la vie. Il préférait entretenir de temps en temps une femme en vue, lorsque son tour venait, et que la personne était libre. Très élégant, très répandu, il aimait aussi le sport, les voyages, toutes les formes de la distraction. Après plusieurs tentatives, sa famille, à la longue, avait renoncé à le marier, quoique les partis n'eussent pas manqué. Mais, si sa réputation ne déplaisait pas aux jeunes

filles, elle faisait parfois hésiter leurs parents.

Au total, Jacques Larnoy était assez bon garçon, assez serviable, assez inconscient aussi et capable dans le bien et dans le mal de toutes les actions moyennes.

En apercevant de loin Marguerite qui revenait sur la carriole avec son frère, Mme Balanier s'écria :

— Mais regardez donc, Jacques... elle a l'air charmante, Mlle Réal.

Jacques Larnoy, s'étant détourné légèrement, répondit :

— Je crois bien ! Tant mieux ! Ce sera plus gai...

— J'espère, dit Edmond Balanier, que tu vas être un peu plus convenable... C'est une jeune fille.

— Est-ce qu'il y a encore des jeunes filles? observa Jacques avec une moue ironique.

Les deux messieurs mirent le chapeau à la main et s'avancèrent. Marguerite sauta lestement sur le sable. Elle portait un chapeau de feutre très simple et une jaquette de couleur sombre, serrée à la taille. Une étonnante absence de coquetterie forçait tout de suite l'attention, et une distinction complète du maintien, des traits, du geste, retardait le jugement que l'on pouvait porter sur sa beauté.

Sébastien présenta sa sœur à M. Balanier qui, à son tour, présenta son ami, M. Jacques Larnoy.

Mme Balanier, restée en arrière, s'avança alors,

très aimable, la main tendue, et fit à Marguerite un compliment du ton le plus juste, qui détendit les sourcils un peu froncés d'abord de la jeune fille.

— Et maintenant, mesdames, remontez en voiture, si l'on peut appeler ça une voiture, et allons déjeuner!

— M. Réal va nous conduire toutes les deux, dit Mme Balanier. Prenez l'autre carriole, messieurs, et suivez-nous.

La fermière de Bilos avait dressé solennellement le couvert dans la plus grande salle de la ferme. Elle servit elle-même ses maîtres. Aucune contrainte ne régna pendant le déjeuner, dont les convives avaient trop d'intérêts communs pour ne pas causer bientôt familièrement. L'amabilité de Mme Balanier envers Marguerite mit à l'aise tout le monde : Sébastien qui lui en fut immédiatement reconnaissant, et Jacques Larnoy put prendre ainsi, avec la jeune fille, le même ton de galanterie discrète qu'avec la femme de son ami. Ce fut donc Marguerite qui, sans s'en douter, fut le personnage principal de cette petite réunion. Quoique peu habituée au monde, elle avait cette haute et fine éducation qui vous interdit les fautes de goût et les maladresses. D'abord, elle se sentit sympathique aux deux personnes dont dépendait l'avenir de Sébastien, M. et Mme Balanier, et s'apprêta à jouer son petit rôle. Elle n'eut pas d'opinion sur Jacques Larnoy qu'elle surprit deux

ou trois fois la regardant à la dérobée. Il lui parut d'une figure agréable, d'un esprit un peu facile mais sans rien de trop déplaisant. Il lui rappela, par l'ensemble des traits et le genre des préoccupations, le fiancé, aujourd'hui l'époux de son amie Germaine Derins. Elle sourit quand Jacques lui demanda : « Aimez-vous la chasse, mademoiselle? » Car c'était précisément la première question que l'autre lui avait faite, quand Germaine le lui présenta. Et elle fit exactement la même réponse, à savoir qu'elle ne connaissait la chasse que par les histoires qu'elle avait entendu raconter. Aussitôt, Jacques Larnoy, se lança dans une histoire de chasse au sanglier.

— Tu es insupportable, avec tes sangliers. Ne l'encouragez pas, mademoiselle, je vous en prie, ajouta Edmond Balanier, sans quoi il va nous mettre un de ces jours nos terres sens dessus dessous

— J'y compte bien, reprit Jacques. Tu me l'as promis.

Comme il n'y avait pas à Bilos d'équipage de chasse à courre, on décida de faire une battue la semaine suivante. D'ailleurs, les sangliers avaient commencé à dévaster des semis de pins dans une partie du domaine.

Après déjeuner, tandis que Jacques Larnoy tenait compagnie aux dames, Balanier et Sébastien s'occupèrent de choses sérieuses.

Le propriétaire se fit donner tous les détails relatifs aux travaux de Sébastien. Il visita la ferme

de Bilos et les cultures environnantes, se proposant de parcourir les autres parties du domaine pendant le séjour à Arcachon. Puis, Sébastien lui expliqua les améliorations apportées aux diverses machines et en particulier à la moissonneuse du type Balanier. Il les avait réalisées par des moyens encore un peu sommaires, à cause du manque d'outillage, mais à l'usine de Breuilly, on obtiendrait des résultats plus définitifs.

— En effet, se contenta de répondre le patron.

Et il ajouta :

— D'ailleurs, dès que j'ai eu vos plans, j'ai mis le travail en train et les résultats sont excellents. C'est un véritable perfectionnement de notre machinerie agricole. Et maintenant, parlons de vous, monsieur Réal.

La journée touchait à sa fin. Sébastien, inquiet jusqu'ici du silence de Balanier sur les divers points de la lettre qu'il lui avait envoyée à Paris, fut rassuré par ces derniers mots.

M. Balanier reprit avec son air habituel de protection et d'autorité :

— Je ne vous ai pas répondu plus tôt d'une façon positive, monsieur Réal, parce que je tenais à réfléchir et à vérifier par moi-même vos assertions. C'est une habitude. Je peux vous dire maintenant que vos réclamations sont justes et que je suis très content de vous. Donc, le mois prochain, à l'époque où je partirai moi-même, vous quitterez Bilos, et vous aurez à Paris, chez moi, une

situation d'abord importante et bientôt, je n'en doute pas, considérable. En outre, je vous verserai la somme, qu'en toute justice, j'estimerai que vos inventions représentent.

Le puissant patron aimait à placer ce mot de « justice » dans ses discours. Il croyait avoir de la justice un sentiment profond auquel il attribuait sa situation exceptionnelle dans le monde de l'industrie et des affaires. Il aimait aussi la sensation d'agir brusquement, par quelques paroles, sur la destinée de ses semblables. Et, comme il était, en outre, honnête homme, il ne put s'empêcher de jouir intérieurement de la joie de Sébastien. Celui-ci, malgré sa maîtrise de soi, ne parvint pas à la cacher. C'était, dans sa vie, la première victoire, le premier frisson du succès, la minute où tout l'être tressaille comme sous une caresse divine. Il semble que les forces soient multipliées; que l'hostile réalité capitule devant nous, se fasse bienfaisante et complice.

— Êtes-vous content, Sébastien? demanda M. Balanier, appelant exprès le jeune homme par son prénom afin de marquer sa bienveillance... Est-ce là ce que vous désiriez?

— C'est plus que je n'aurais osé espérer, reprit Sébastien, et je vous remercie du fond du cœur.

— Eh bien! allez annoncer cette nouvelle à Mlle Marguerite.

La jeune fille s'était « appliquée » à faire la conquête de Mme Balanier, comme elle le dit à

Sébastien au départ des visiteurs. Ceux-ci revinrent fréquemment à Bilos pendant le mois qui suivit. Jacques Larnoy avait l'idée fixe d'une chasse au sanglier, et dès qu'on lui en signala un, il alla lui-même dans la lande recruter une troupe de rabatteurs. On partit après déjeuner sur les voitures spéciales du pays. Arrivés au fourré derrière lequel la bête s'était un instant réfugiée, les chasseurs descendirent, et Jacques attendit, le fusil à la main, que les rabatteurs en hurlant eussent délogé le sanglier. Jacques Larnoy tira sur lui ses deux coups et le manqua. Mais une trace de sang qu'on découvrit sur le sable satisfit son amour-propre. Il prétendit qu'on manquait de chiens et que la chasse au sanglier était impossible avec de simples rabatteurs. En revenant à la ferme, il tua un émouchet au vol et se contenta de cette prouesse. En riant, il demanda à Sébastien la permission d'offrir l'oiseau à Mlle Marguerite, « n'ayant pu, dit-il, lui faire les honneurs d'un sanglier ». Mais le soir, comme ses amis le taquinaient sur ses façons galantes avec la jeune fille, il protesta et parut vexé. Et quand Mme Balanier lui dit : « Méfiez-vous, Jacques, vous allez devenir amoureux », il haussa les épaules pour toute réponse. Un jour même il déclara que cette plaisanterie commençait à l'agacer et qu'il allait partir pour Paris.

— Vous savez, Jacques, que vous la retrouverez là-bas?

Jacques Larnoy prit le train, furieux qu'on pût le croire si prompt à s'emballer sur la première jeune fille venue.

Après le jour de l'an, M. et Mme Balanier rentrèrent également à Paris, ramenant Sébastien et Marguerite.

Le frère et la sœur s'installèrent d'abord à l'hôtel, puis se mirent à chercher un appartement. Ils en trouvèrent un, d'une disposition parfaite, dans le quartier du Luxembourg. Marguerite y avait une chambre très claire, assez isolée, « où elle était tout à fait chez elle ». Son frère occupait deux petites pièces dont une pouvait lui servir de bureau. Une étroite salle à manger leur suffisait.

Ce furent pour Marguerite des journées délicieuses, des journées de gaieté et de fête, que celles où, tantôt seule, tantôt accompagnée de Sébastien, elle courut les magasins, choisit les meubles, les étoffes, tous les objets d'un ménage. Elle le faisait avec un goût naturel et délicat. Elle s'habilla aussi, sans coquetterie, avec une irréprochable élégance, « en jeune femme » plutôt qu'en jeune fille.

Quant à Sébastien, il constata qu'après ces trois années d'absence, il rentrait à Paris sans émotion. L'espèce d'exaltation qu'il avait ressentie, à Bilos, devant le succès brusque, était tombée. Ce qu'il avait prévu autrefois arrivait. Après un stage plus ou moins long, plus ou moins dur, pendant lequel il rassemblerait ses forces, l'heure de la réussite devait sonner. Cette réussite, c'était à la vie, main-

tenant, à la vie capricieuse et mouvante, de la transformer en triomphe, si elle voulait. Sébastien éprouvait le même genre de satisfaction qu'un calculateur qui ne s'est pas trompé dans ses chiffres.

Lorsque son patron lui versa vingt mille francs pour le prix de ses brevets d'invention, il le remercia, certes, chaleureusement, mais il ne se crut pas le maître du monde.

Edmond Balanier avait conçu pour lui une singulière estime. D'abord, il se flattait de l'avoir découvert, créé; ensuite il se promettait d'en tirer de grands avantages. La santé de sa femme le forçait à s'absenter souvent : il lui fallait un homme en qui il pût avoir une confiance absolue, et qui lui fût dévoué. Il fallait aussi que cet homme eût une intelligence étendue, de l'autorité, une vraie maîtrise. « Ces gens-là, se disait Balanier, ne sont jamais ceux qui viennent s'offrir, mais ceux que l'on va chercher. On ne les trouve que si l'on est soi-même un conducteur d'hommes. » Et Sébastien bénéficiait de cette vanité.

— Vous dînez samedi à la maison, avec Mlle Marguerite? vous n'oubliez pas?

— Certes, non.

— Vous y trouverez, continua Balanier, quelqu'un qui sera enchanté de vous revoir et à qui j'ai dit toute sorte de bien de vous, naturellement.

— Qui donc?

— Un ancien ministre.

— Je connais des anciens ministres! fit Sébastien en souriant.

— Moulaine, reprit Balanier.

Sébastien, en effet, se souvint. Moulaine avait fait partie d'un Cabinet, il y a deux ans. Il n'était resté au pouvoir que quelques mois et avait été entraîné dans la chute du ministère. Le nouveau président du Conseil n'ayant pas fait appel à son dévouement, Moulaine promenait dans le monde et dans les couloirs de la Chambre une amertume qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

Il accueillit Sébastien du ton le plus courtois et le félicita d'être entré dans l'industrie, et non dans la politique, comme Adrien Résil. Car Adrien Résil était député et son vote avait même contribué à renverser Moulaine.

— Quelle misère, la politique! murmura celui-ci, en révélant ce détail à Sébastien.

La bonne Mme Moulaine ne se montra pas moins aimable. Elle lui demanda des nouvelles de leur amie commune, Mme Ardouin, et se plaignit de n'être pas restée en correspondance avec elle.

Le dîner fut suivi d'une réception dans les trois grands salons de l'hôtel, qui rappela à Sébastien, par sa composition, son mouvement, son élégance et par quelques-uns des invités, cette première soirée chez Moulaine où Paul Barois l'avait conduit jadis à son arrivée à Paris. C'était la même atmosphère, les mêmes propos, la même conversation frivole. Seul, Sébastien paraissait avoir changé.

Il avait dépouillé sa timidité dédaigneuse et hostile, et il acceptait désormais, sans les discuter autrement qu'avec un sourire, les règles du jeu.

Il se promenait parmi les groupes. Balanier le présenta à ses amis. Des jeunes hommes, entre autres Jacques Larnoy, entouraient Mlle Marguerite Réal. Ce fut pour Sébastien une impression désagréable. Il lui sembla dans le courant de la soirée que Larnoy s'approchait de sa sœur un peu trop souvent. Il se sentit plus choqué qu'il n'aurait cru de cette familiarité. Mais il était tellement certain de la haute raison de Marguerite et de sa droiture qu'il se reprocha ce mouvement. Il se promit néanmoins d'en faire l'objet d'une petite conversation avec elle, à la première occasion.

A déjeuner, comme ils causaient tous les deux de la soirée de la veille, Marguerite cita un mot de Jacques Larnoy. Sébastien fronça légèrement les sourcils et resta quelques secondes silencieux. Mais cet ensemble de nuances subtiles n'échappa pas à la jeune fille. Elle s'écria, la voix très nette, très franche :

— Oh! oh! il paraît que nous ne sommes pas content de notre sœur!... Va! ne proteste pas, ajouta-t-elle en se levant et en allant l'embrasser au front... Et sache que tu ne pourras jamais rien me cacher, tant que tu me regarderas en face!...

Sébastien se mit à rire et reprit :

— Alors, puisque tu as si bien compris, je t'écoute.

Marguerite se rassit, devint sérieuse et, sans l'ombre d'une gêne, répondit :

— Mon petit frère, il ne faudra jamais douter de moi, et ce n'est même pas la peine de me surveiller, car je ne ferais, sous aucun prétexte, une chose qui ne serait pas très bien.

— Quel orgueil, Mademoiselle! fit gaiement Sébastien.

— Nous sommes très orgueilleux dans notre famille, monsieur mon frère, comme vous le savez parfaitement.

— Ce qui n'empêche pas...

Elle l'interrompit :

— Ce qui n'empêche pas, allais-tu dire, que M. Jacques Larnoy a fait plus attention à moi, hier soir, qu'à n'importe quelle autre femme. Mais tu peux être sûr que s'il m'avait dit le quart d'un mot que, dans un salon et devant tout le monde, une jeune fille ne pût pas entendre, tu l'aurais su immédiatement.

— Mais, petite malheureuse, s'écria Sébastien en la regardant fixement, comprends donc que ce qui m'épouvante, c'est que tu me dises des choses pareilles!... Car c'est toi qui m'as l'air d'avoir plus fait attention à lui qu'à n'importe quel autre monsieur!... Oh! je t'en prie, ne nous arrêtons pas... c'est trop sérieux... Ah çà! il te plaît donc? ajouta-t-il en considérant la rougeur fine et subite qui montait au visage de Marguerite.

— Mais, reprit la jeune fille d'un ton charmant

où il y avait de la crânerie et de la dignité, il ne me déplaît pas.

— Et tu t'imagines, ma pauvre petite sœur, que M. Jacques Larnoy, qui a deux ou trois cent mille francs de rente, a songé une minute à t'épouser! Voyons... Marguerite... Je comprends que tu aies confiance dans la vie, dans ta volonté de femme, dans ta chance, si tu veux.... mais je t'en supplie, je t'en conjure.... ne rêve pas!.... Comment! toi qui sais ce que c'est que la réalité, qui as vu de près tous les désastres de notre famille, toutes les difficultés que j'ai eu à surmonter pour gagner seulement ma vie, tu te laisserais prendre à ce mirage!... à cette illusion de petite fille... toi!

Marguerite avait écouté, redevenue très calme et très fière; et tendant par-dessus la table la main à son frère :

— Tu as raison, Sébastien. Et avec mes prétentions à l'infaillibilité, j'étais sur le point de me conduire d'une façon assez fâcheuse. Je t'en demande pardon. Dorénavant, sois tranquille.

Le jeune homme se félicita d'avoir provoqué cette explication et cessa provisoirement de s'inquiéter à ce sujet. Divers travaux d'administration, les projets que lui confiait Balanier et dont celui-ci lui réservait la direction, l'absorbèrent tout entier.

Le mois suivant, dans son courrier, il distingua une enveloppe de lettre de l'écriture d'Hélène. Il la décacheta vivement, étonné même d'être resté si

longtemps sans nouvelles de son amie. Et il lut :

« Je ne suis pas morte, mon chéri, comme tu pourrais le croire. Rappelle-toi qu'il y a deux mois que je t'ai écrit et que tu ne m'as pas répondu. Mais ça ne fait rien. J'ai su par Barois que tu étais heureux, et que tu avais enfin la position que tu cherchais depuis si longtemps et que tu mérites. Tu ne peux pas t'imaginer la considération que Barois a pour toi, maintenant. Et moi, qui avais rêvé d'être à tes côtés à ce moment-là, moi qui m'étais tant appliquée à te servir, à t'être utile, pauvre fille, c'est quand nous sommes séparés pour toujours que tu deviens riche et heureux. Mais ça ne m'empêche pas d'en éprouver une joie bien profonde, une joie de tout mon cœur, car si je ne peux plus être ta maîtresse qui t'adore, je suis encore, je serai éternellement ton amie fidèle, celle qui ne t'oubliera pas, qui de loin essayera toujours d'apercevoir ton ombre. Permets-moi un peu de tristesse, mon chéri, ce n'est pas mon habitude dans mes lettres, mais il y aura deux ans en octobre que je ne t'aurai pas vu... Et alors... Tiens, au fait! j'aime autant te le dire, ce n'est pas un peu triste que je suis, c'est affreusement triste... au point de n'avoir même pas le courage de pleurer, tellement je suis sûre que ça ne me soulagerait pas... Ah! ne me demande pas de venir te trouver en ce moment-ci, je suis trop vilaine! J'ai la figure amaigrie et les yeux cernés. Mais ça ne durera pas. Ce sont les

émotions par lesquelles je passe, je te raconterai ça dans une autre lettre. Il y a peut-être de gros changements qui se préparent dans notre existence, à cause de mon mari. Tes catastrophes à toi sont finies, les miennes vont probablement commencer. Heureusement, il me semble que je supporterai tout avec courage. Quand te reverrai-je, mon chéri? Je ne sais plus. Écris-moi, je t'en prie. Parle-moi de toi, de Marguerite aussi, que j'aime si tendrement et pour tant de raisons qu'elle ne connaîtra jamais. Donne-moi des détails sur la vie que vous menez tous les deux. Que de fois je pense au joli ménage de frère et sœur que vous devez faire! Alors, écris-moi bientôt. Pourvu qu'il n'arrive pas un jour où je me dirai : « C'est fini, maintenant, je ne recevrai plus jamais de ses nouvelles! » Adieu. Je t'embrasse, je t'aime. Hélène. »

Cette lettre intrigua profondément Sébastien. Avant d'y répondre, il écrivit à Barois pour lui demander si quelque malheur était arrivé à la famille Ardouin. Le professeur répondit que des bruits déplorables commençaient à circuler, dans tout l'arrondissement, sur Pierre Ardouin. Des clients lui avaient fait des scènes sur la place publique de Vilensel. On supposait qu'il avait perdu à la Bourse une grande partie de sa fortune, et qu'il était mêlé à des affaires suspectes. Mme Ardouin mère avait déjà soldé, disait-on, plusieurs fois, des dettes urgentes. On parlait aussi d'histoires avec le fisc. Bref, Pierre Ardouin pouvait être, d'un

instant à l'autre, gravement compromis et l'existence des deux malheureuses femmes bouleversée.

Au printemps, les événements qui s'accomplirent à Vilensel justifièrent ces prévisions.

Un matin, entre cinq heures et cinq heures et demie, et le soleil étant à peine levé, les rares habitants du bourg qui traversaient la place où se trouvait la demeure du notaire, virent déboucher par une rue le maréchal des logis de la gendarmerie accompagné d'un de ses hommes. Derrière eux, à quelques pas, venait une voiture de louage fermée, d'où descendit bientôt un monsieur en redingote et en chapeau haut de forme. Les deux gendarmes et le civil s'arrêtèrent un instant pour causer : puis, ce dernier, après avoir fait au maréchal des logis signe de rester là, se dirigea vers l'étude, et sonna à la porte. La bonne tarda à ouvrir, surprise de cette visite matinale.

— Monsieur désire?

— M. Pierre Ardouin.

— Mais, fit la domestique, Monsieur est encore couché!

— Je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien aller le réveiller immédiatement et lui dire que M. le juge de paix de Vilensel a quelque chose de très important à lui communiquer...

La bonne d'abord se refusa à déranger son maître, mais le visiteur insista d'un ton si péremptoire, qu'elle se décida à monter.

Dix minutes s'écoulèrent, puis Pierre Ardouin

apparut, vêtu seulement d'une robe de chambre, et l'air mal à l'aise.

— Tiens! c'est vous, Grimal? s'écria t-il en reconnaissant le magistrat. Qu'y a-t-il pour votre service?...

— Ne restons pas dans l'antichambre, voulez-vous? reprit le juge de paix, sans prendre garde à la question.

Pierre Ardouin le fit entrer au salon.

— Eh bien, cher ami?....

Prenant soudain une voix navrée, M. Grimal saisit les deux mains du notaire :

— Mon pauvre Ardouin, vous ne vous doutez pas de ce qui m'amène?

— Mais non... non... balbutia l'autre.

— Alors, ne vous affolez pas, calmez-vous... tâchons autant que possible d'éviter le scandale. C'est pour cela que je suis venu moi-même d'abord et que j'ai laissé le maréchal des logis au coin de la rue... Oui, mon ami, oui... des plaintes ont été déposées contre vous, et le parquet a délivré un mandat d'amener...

— Quoi? Quoi?... murmura le notaire en s'effondrant sur un canapé, on vient...? on vient m'arrêter? acheva-t-il péniblement.

— Hélas! fit le juge de paix.

Pierre Ardouin ne bougea pas : de grosses gouttes de sueur coulaient de son front et ses cheveux défaits étaient plaqués sur ses tempes. Tout à coup, il se leva :

— Mais ce n'est pas possible, Grimal, ce n'est pas possible!.... J'aurais été prévenu... Et puis, qu'est-ce qu'on me reproche?... Des affaires qui peuvent très bien s'arranger... Oh! c'est effrayant! quelle abominable surprise!... C'est un coup monté!... Je parie que c'est Cuissot... Quel misérable!

M. Grimal l'interrompit :

— Chut!... voyons... on va vous entendre... C'est Cuissot, en effet, qui a déposé la première plainte, continua le juge de paix en baissant la voix, mais il y en a d'autres...

— Je règlerai tout ça demain...

— Trop tard, mon pauvre ami... il y a mandat d'amener, je n'y peux plus rien... L'important, maintenant, c'est de vous en aller sans trop attirer l'attention... Votre femme ne doit pas être levée?

— Pas encore, heureusement...

Il cessait de protester. Impossible de détourner la catastrophe il fallait s'incliner et obéir. Les épaules tremblantes, fléchissant sur les genoux, Pierre Ardouin eut besoin que le juge de paix le maintînt debout.

— Allons! mon ami... de l'énergie... du courage...

Pierre respira bruyamment, sembla faire un grand effort sur lui-même, et s'en alla vers l'escalier voir s'il entendait quelque bruit. Mais ni Hélène, ni sa mère n'étaient sorties de leur chambre.

M. Grimal, par la fenêtre, faisait le signal con-

venu et les gendarmes, ayant laissé les chevaux à une certaine distance, entrèrent à leur tour dans la maison.

— Mais que se passe-t-il donc? dit Mme Ardouin mère, en paraissant soudain sur le seuil de la porte.

— Rien ma mère, rien... une constatation à faire avec Grimal, le juge de paix, reprit assez tranquillement Pierre Ardouin.

— Oui, madame, oui... dit le magistrat... excusez-moi de vous déranger.

Ces paroles rassurèrent Mme Ardouin qui disparut.

Pénétrant dans le salon, le maréchal des logis tendit son mandat :

— Monsieur, dit-il au notaire, je suis chargé de vous mettre en état d'arrestation.

Pierre, d'une voix étranglée, répondit :

— Je vous suis... le temps de m'habiller.

— Pardon, dit le gendarme, je n'ai pas le droit de vous laisser seul à partir de cette minute, je réponds de vous. Voici un de mes hommes qui va rester.

Pierre voulut passer dans l'étude, mais le maréchal des logis l'en empêcha.

— Il faut que j'appose les scellés, fit observer le juge de paix. Soyez tranquille, ce sera vite fait et sans esclandre.

Le notaire, accompagné du gendarme, gagna alors son cabinet de toilette et s'habilla. Ensuite il entra dans la chambre d'Hélène et lui

donna, de son départ, le même prétexte qu'à Mme Ardouin.

On sortit, les deux gendarmes d'abord, puis, un peu derrière eux, le notaire. Le groupe s'avança vers le coin de la rue où les chevaux piaffaient. Par malheur, ce manège avait attiré quelques passants. Des boutiquiers commençaient à ouvrir leurs devantures. Un rassemblement s'était formé. Pierre Ardouin monta vivement : la voiture s'ébranla, escortée par les gendarmes qui venaient de sauter sur leurs bêtes. Le patron d'un café voisin, stupéfait, cria :

— On arrête le notaire!

D'autres gens poussèrent le même cri. La bonne des Ardouin, qui, par curiosité, était demeurée sur le pas de la porte, joignit les mains de désespoir et hurla dans l'escalier :

— On arrête monsieur!

Mme Ardouin descendit, comprit tout et tomba à la renverse. La domestique appela. Hélène, en peignoir, se précipita vers sa belle-mère, tenant un flacon d'éther à la main. Elle avait entendu, elle aussi.

Mme Ardouin revint à elle. Les deux femmes s'embrassèrent en sanglotant, puis allèrent s'enfermer dans une chambre. Là, elles restèrent quelques instants silencieuses, debout contre la fenêtre, regardant dans le vague. Alors, Mme Ardouin mère s'assit et murmura :

— C'est fini... c'est un désastre sans nom.

Hélène ne trouva rien à lui répondre. Sa pensée n'allait ni à son mari ni à ce désastre qui foudroyait toute une famille : elle retournait vers le passé et en faisait lever une nuée de souvenirs amers. Hélène en fut assaillie, enveloppée comme par une odeur nauséabonde. Elle respirait avec peine. Son cœur alternativement battait avec trop de violence et s'arrêtait. Elle faillit s'évanouir.

— Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant... balbutia Mme Ardouin. Et moi qui oubliais dans quel état vous êtes!... Asseyez-vous...

Elle saisit les mains de sa bru et les pressa tendrement.

— Comment vous sentez-vous?

— Mieux, ma mère, je vous remercie... C'est passé.

Hélène était enceinte de trois mois, en effet; et la grossesse commençait à creuser ses joues, à troubler ses nerfs. C'est ce qu'elle n'avait pas osé révéler à Sébastien.

— Voyons, maintenant... que faut-il faire?... demanda Mme Ardouin en se redressant. Certes, nous sommes perdues et le coup est sans remède, mais nous ne pouvons pas abandonner ce malheureux...

Elle eut une nouvelle crise de larmes, et répéta :

— Malheureux enfant... malheureux!... Après tous les avertissements que je lui ai donnés... attirer un pareil déshonneur sur notre famille... se perdre lui-même pour toujours!...

Les deux femmes peu à peu reprirent du sang-froid, Hélène surtout dont ce malheur ne brisait que le ménage. Elle répondit machinalement :

— Nous ne l'abandonnerons pas.

Elle ajouta :

— Savez-vous, ma mère, où on va le conduire?

Mme Ardouin descendit pour interroger le juge de paix qui, dans l'étude, aidé de son greffier, instrumentait.

— On va le conduire à la prison de Tournus, dit-elle à sa bru en remontant. De Tournus! poursuivit-elle en levant les bras... le berceau de la famille! Aurai-je jamais la force d'y retourner... Et, pourtant, il le faudra bien!

— Je crois, ma mère, dit Hélène en réfléchissant, que ce qu'il y aurait de plus sage, ce serait de quitter Vilensel tout de suite, et d'aller habiter chez mon père, dont la propriété est près de Tournus, ce qui nous permettra...

— Oui, oui... vous avez raison!... Ah! ma chère Hélène, ajouta-t-elle en l'embrassant, quelle bonne idée vous avez eue là! Mais M. Letertre consentira-t-il?

— N'en doutez pas. Je vais lui écrire immédiatement et nous pourrons partir après-demain.

Pendant cette journée et la suivante, Mme Ardouin mère ne sortit pas et ne voulut recevoir aucune visite. Aux rares personnes à qui elle fut obligée de parler, elle montra un visage digne et glacial.

On reçut la réponse de M. Letertre par le retour du courrier. Elle était longue et conçue en termes désespérés. Le bonhomme se souhaitait une mort prochaine, mais il mettait sa maison à la disposition de Mme Ardouin et de sa fille.

Elles partirent le soir même. En voyant des figures désolées et le désarroi de tout le monde, la petite Geneviève s'était écriée, avec la cruelle lucidité des enfants :

— Encore une histoire de papa!

En arrivant chez son père, Hélène s'évanouit de fatigue. On la transporta dans sa chambre et on envoya chercher le médecin du bourg qui constata une grosse fièvre. La malade se plaignit bientôt de lancinements dans la tête, puis de brûlures dans la région cardiaque qui finirent par se calmer. Alors le docteur s'éloigna en déclarant qu'il reviendrait le lendemain à la première heure. Mme Ardouin passa une partie de la nuit auprès d'Hélène. Celle-ci, le matin, se trouva mieux et essaya de se lever. Mais elle fut prise soudain de frissons et de violentes douleurs de reins. Une hémorragie suivit. Après un examen et une conversation avec Mme Ardouin, le docteur diagnostiqua un avortement à trois mois sous l'influence d'une émotion trop brusque et de la maladie de cœur de la jeune femme.

Le lendemain, la fièvre augmenta et des complications apparurent. La peau était sèche, la respiration accélérée. On fut bientôt en présence d'une menace de péritonite.

— Ce qui m'inquiète un peu, dit le docteur à Mme Ardouin, c'est le cœur.

Il interrogea :

— En souffrait-elle habituellement ?

— Surtout depuis deux ans. Elle avait des accès qui lui duraient plusieurs minutes. Étant jeune, elle avait eu une lésion qui s'était guérie peu à peu. Du moins, nous le supposions.

A la fin de la semaine, la péritonite devint aiguë. Un médecin de Tournus fut appelé en consultation, et prescrivit le traitement habituel. Mme Ardouin soigna sa bru avec un dévouement de toutes les heures, tandis que M. Letertre errait lamentablement du jardin à la chambre de sa fille en prédisant des catastrophes.

Hélène subissait des alternatives de prostration complète et de douleurs qui lui contractaient la face et que l'on calmait avec des piqûres de morphine. Pa fois aussi sa figure était si douce et si résignée qu'elle avait l'air de ne plus souffrir. Pendant un de ces moments elle demanda à Mme Ardouin :

— Dites-moi bien la vérité, ma mère... Je suis très mal, n'est-ce pas?

— Quelle folie, mon enfant! Vous êtes en voie de guérison, au contraire.

Hélène reprit :

— Ça, non, allez! Oh! je ne dis pas que je suis perdue... on a toujours de l'espoir... mais je suis mal... mal... Alors, ma mère, si vous vouliez me faire un gros plaisir...

Comme elle s'arrêtait, Mme Ardouin dit :

— Mais certainement... Que désirez-vous? voyons!...

— Eh bien! murmura Hélène... je voudrais prévenir de... ma maladie... une de mes amies...

— Mais tout de suite. Qui?

Regardant sa belle-mère avec un regard timide, suppliant presque, un regard qui faisait des excuses :

— Marguerite Réal... Elle habite Paris... Vous trouverez son adresse là... dans ces papiers...

Loin d'être blessée aujourd'hui d'entendre prononcer ce nom, Mme Ardouin se sentit attendrie subitement et pleine de compassion. Elle répondit :

— Oui, ma fille, oui, je vais lui écrire ce soir même, je vous le promets.

— Merci, reprit Hélène à voix basse.

Et elle ferma les yeux en souriant.

Maintenant, si elle devait mourir, elle était sûre au moins de revoir Sébastien. Elle murmurait : « Oui... il comprendra que si j'ai obtenu cette lettre de ma belle-mère, c'est que je suis vraiment en danger... Autrement, je lui aurais bien écrit moi-même... Et, alors, il viendra tout de suite. » Et elle se répétait : « Il comprendra... il comprendra... »

Mme Ardouin, qui devinait l'espérance secrète de la jeune femme, envoya à Mlle Réal une lettre où elle ne cachait pas la vérité.

En la recevant, Marguerite se précipita vers son frère, et s'écria :

— Oh! mon Dieu! Pauvre Hélène!... Lis, Sébastien, lis!...

Celui-ci fut bouleversé. Il fit quelques pas dans la chambre, en portant la main à son front. Puis il s'assit et des larmes lui vinrent aux yeux. Marguerite, surprise de cet accès de chagrin, s'approcha de son frère :

— Moi aussi, ça me fait une grosse peine, fit-elle.

Elle ajouta :

— Mme Ardouin écrit qu'Hélène serait heureuse de me voir. J'ai envie de partir tout de suite.

— Oui... oh! oui... tout de suite... je vais t'accompagner.

— Toi, Sébastien?

Il ne répondit pas. Alors, elle lui demanda, après un silence :

— Tu la connaissais beaucoup, n'est-ce pas?

Il dit simplement :

— Oui, Marguerite, beaucoup.

Ils consultèrent l'indicateur et résolurent de prendre le train de dix heures, quoiqu'il n'arrivât que le lendemain matin à Tournus. Là, Barois leur confirma la gravité de l'état d'Hélène dont il prenait des nouvelles chaque jour. Sébastien se rendit aussitôt chez M. Letertre avec Marguerite. Ce fut Mme Ardouin qui les reçut. Elle leur tendit la main comme à des amis et leur dit :

— Vous venez faire une visite à ma pauvre

malade... Je vais vous conduire dans sa chambre.

Marguerite entra d'abord. En l'apercevant, Hélène se dressa sur l'oreiller et tendit les bras :

— Chère Marguerite... chère Marguerite... Oh! c'est gentil!

La jeune fille, après l'avoir embrassée, demanda avec douceur :

— Voulez-vous voir mon frère? Il est venu avec moi.

Le regard d'Hélène se voila et elle répondit :

— Oui, Marguerite... oui... avec joie... avec joie...

— Je peux le faire entrer?

Alors, elle alla ouvrir la porte et disparut. Quelques instants après, Sébastien, seul, pénétrait dans la chambre. Hélène saisit entre ses mains la tête du jeune homme et l'attira à elle. Elle ne pouvait dire un mot. Elle ne pleurait pas non plus, mais sa poitrine se soulevait convulsivement. Enfin, elle murmura :

— Oh! j'espérais bien que tu viendrais en apprenant... C'est que je suis très malade, mon chéri.

Il s'efforça de sourire pour la rassurer et s'assit auprès du lit.

— Oui, c'est ça, reprit-elle, reste un peu avec moi... Tu n'es pas pressé?... Donne-moi ta main.

Elle la garda entre les siennes et ils demeurèrent ainsi assez longtemps.

Tantôt Hélène, sans prononcer une parole, fixait sur lui son regard trouble et tendre, puis, quand elle avait rencontré le regard de Sébastien, elle détournait la tête, car son cœur battait trop fort. Tantôt, les yeux à demi clos, elle lui posait des questions sur ses projets, sur sa vie, sur tout ce qu'il avait fait depuis son arrivée à Paris. Sébastien essayait de répondre d'une voix calme, mais ses lèvres se mettaient à trembler chaque fois qu'il considérait son amie. Jamais, aux plus cruels moments de son existence, il n'avait éprouvé une sensation si profonde, si poignante. Toute la noblesse, toute la valeur d'Hélène lui étaient révélées soudain, dans l'ombre de la mort.

Quelques minutes encore s'écoulèrent. Ils ne se parlaient plus. Hélène semblait très fatiguée et commençait à s'assoupir. Néanmoins, elle balbutia :

— Tu viendras tous les jours?

— Oui, ma chérie, oui...

— Tu me le promets?

— Je te le promets.

Bientôt elle s'endormit, ses doigts se desserrèrent, et Sébastien sortit sur la pointe des pieds. A la porte, il se retourna pour la regarder. Elle avait les lèvres si blanches et le visage d'une telle immobilité qu'il revint tout à coup et s'approcha avec épouvante. Mais elle respirait d'un souffle léger et court. Il s'éloigna sans faire de bruit.

Barois lui avait offert à Tournus l'hospitalité.

Le professeur était navré des événements et déclarait qu'il avait fini par aimer Hélène comme une sœur.

Le lendemain matin, Sébastien ne put voir la malade qui avait eu le délire toute la nuit et qui n'avait pas repris connaissance. Il eut le cœur déchiré en apercevant un prêtre qui entrait dans la maison.

Le troisième jour, quand Sébastien se présenta, on lui dit qu'Hélène agonisait. Il erra sur les routes toute la matinée et, au retour, il apprit que la jeune femme venait de s'éteindre doucement.

Peu de personnes assistèrent aux obsèques. Pierre Ardouin ne fut pas autorisé à s'y rendre. Dès que le cortège eut quitté le cimetière, Sébastien y revint tout seul pour mieux fixer dans sa mémoire l'endroit où dormait son amie.

Il conserva de cette heure tragique un de ces mélancoliques souvenirs qui durent plus longtemps en nous que les grandes douleurs. Car, celles-ci, le temps les attaque sans trêve et finit par les dissoudre, tandis qu'il ne peut rien contre la mélancolie. Cette émotion si délicate avait toujours manqué à Sébastien, qui fut vite devenu, dans la lutte quotidienne de l'existence, trop sec et trop âpre. Ainsi la pauvre Hélène, qui avait en vain cherché à le servir quand elle vivait à ses côtés, devait contribuer par sa mort à faire de lui un homme supérieur.

Il rentra à Paris. Le travail de nouveau l'ab-

sorba. Il appartint bientôt à cette élite de personnages dont la puissance n'est ni brutale ni criarde, mais qui mènent les affaires de Paris, qui en sont comme les muscles solides. Balanier, de plus en plus, lui abandonnait la direction de ses immenses entreprises et n'en restait que le chef apparent, pour ses amis et pour le monde. Cette situation lui permettait les voyages, les villégiatures nécessaires à la santé de sa femme.

Mme Balanier s'était liée avec Marguerite et la protégeait. Une fois, elle dit à Jacques Larnoy dont elle avait remarqué les assiduités auprès de la jeune fille :

— Vous savez, Jacques, que si vous aimez Mlle Réal, il faut l'épouser. Vous auriez tort de songer à autre chose.

Jacques Larnoy était très perplexe. Il aurait voulu étonner Paris par son mariage avec une jeune fille sans fortune, mais il frémissait à la pensée d'une pareille aventure. Un soir, dans le salon des Balanier, en apercevant Marguerite, il se sentit si épris, qu'il faillit courir vers Sébastien et lui demander instantanément la main de sa sœur Il s'arrêta, stupéfait de son propre trouble, devenu timide et puéril. Ses hésitations durèrent un mois. Alors, il se décida, mais il n'osa pas faire la demande lui-même et il en chargea Edmond Balanier.

Sébastien répondit en souriant :

— Je ne pense pas que ma sœur refuse. Quant à moi, je suis très flatté.

Ce mariage, dont M. Balanier et le professeur Paul Barois furent les témoins du côté de la jeune fille, ajouta à la situation de Sébastien la bruyante consécration de la réclame parisienne. Des échos sur sa famille et sur lui parurent dans les journaux. On raconta sa carrière d'une façon romanesque et il passa pour un homme à qui tout dans la vie avait réussi.

B] — 7709. — Libr.-Imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

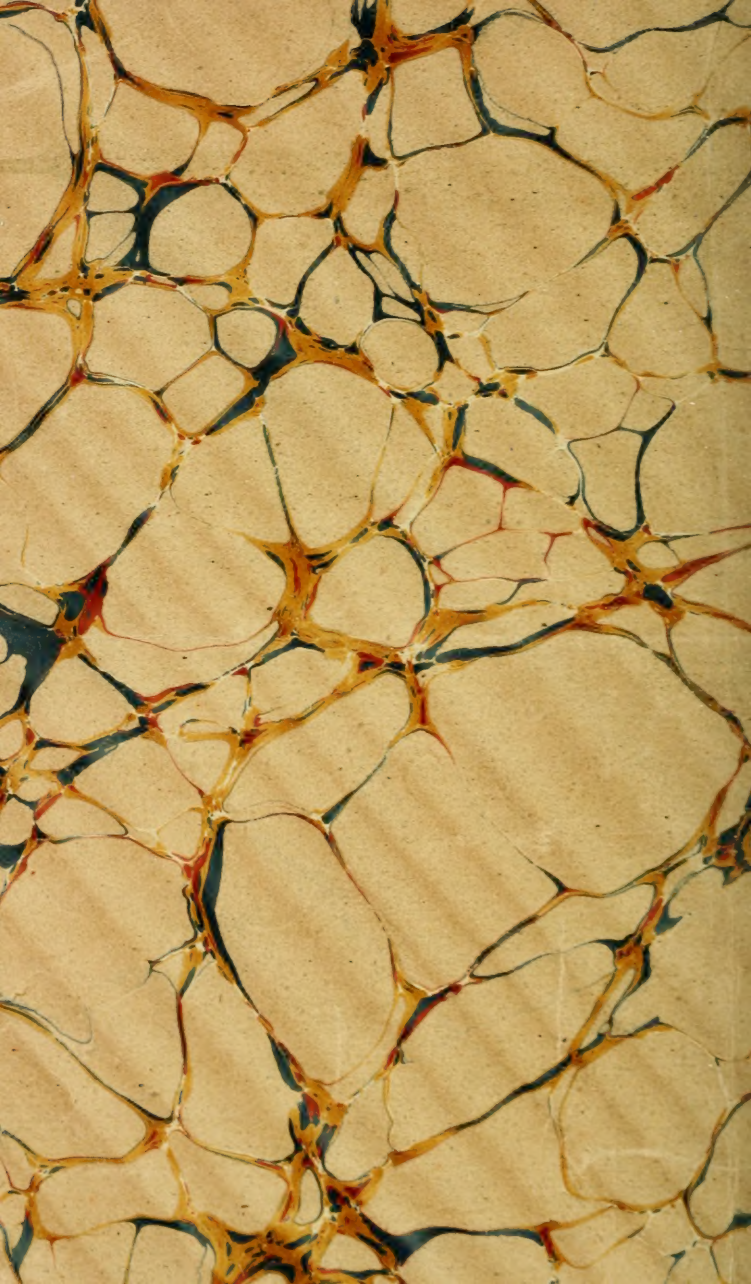
Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

CAMILLE AUDIGIER
Pour la Terre . . . . 1 vol.
ANDRE BEAUNIER
Trois amies de Chateaubriand. . . . . 1 vol.
JULES BOIS
L'Humanité divine (Poèmes) . . . . 1 vol.
ALFRED CAPUS
Robinson . . . . 1 vol.
JULES CLARETIE
Quarante ans après (Impressions d'Alsace et de Lorraine, 1870-1910) . . . . 1 vol.
MICHEL CORDAY
Les Casseurs de bois . . . . 1 vol.
ALBERT DAUZAT
La Suisse moderne . . . . 1 vol.
ANDRÉ DODERET
Le Triomphe d'Armide . . . . 1 vol.
GABRIEL FAURE
Heures d'Italie . . . . 1 vol.
FRANC-NOHAIN
Jaboune (Illustré). . . . . 1 vol.
PIERRE GUITET-VAUQUELIN
Le Sang des Vignes. . . . . 1 vol.
JULES HURET
En Allemagne : Berlin . . . . 1 vol.
MARIUS-ARY LEBLOND
En France (Prix Goncourt, 1909) . . . . 1 vol.
VICTOR MARGUERITTE
L'Or. . . . . 1 vol
OCTAVE MIRBEAU
La 628-E8 . . . . 1 vol
CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Dans la petite ville . . . . 1 vol.
ÉDOUARD ROD
Le Glaive et le Bandeau . . . . 1 vol.
EDMOND ROSTAND
Chantecler . . . . 1 vol.
PAUL SÉBILLOT
Les joyeuses histoires de Bretagne . . . . 1 vol.
PIERRE VILLETARD
Les Amuseuses . . . . 1 vol.
ÉMILE ZOLA
Correspondance. — Les Lettres et les Arts. . . . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

18815 — L. Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.



PQ
2203
A7R58

Capus, Alfred
Robinson

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

